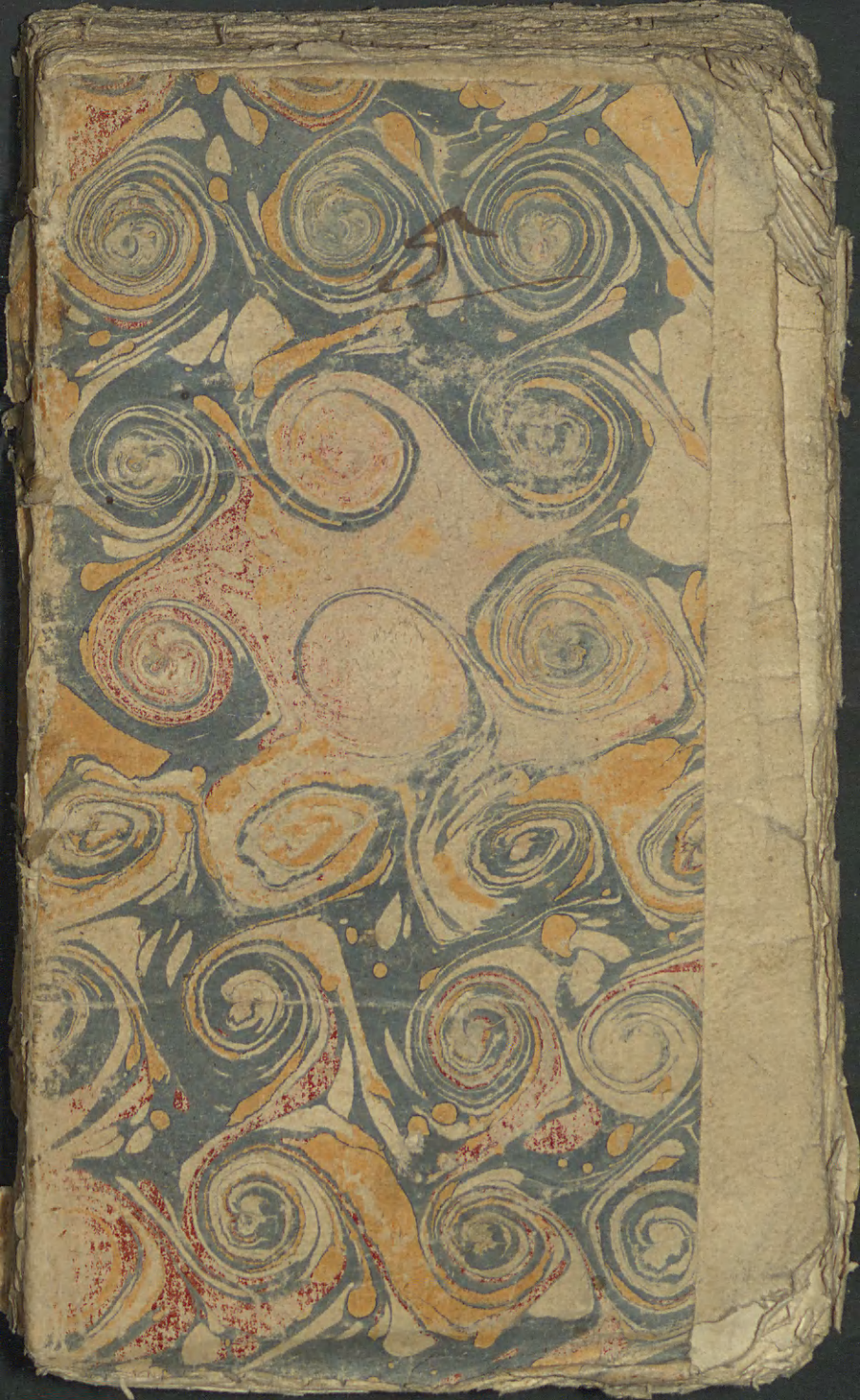




JOURNAL ETRANGER; OUVRAGE PERIODIQUE:

A OUST, 1754.

— Externo robore crescit. *Claud.*



A PARIS,

Au Bureau du Journal étranger, rue S. Louis,
au Marais, vis-à-vis le Bureau de la Régie
des Cartes.

Et chez { DURAND, rue S. Jacques.
PISSOT, Quai de Conti.
SAUGRAIN le fils, au Palais;

M D C C L I V.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

444 5

JOURNAL

ETHAN ALDER

CONTRACT REPRODUCED

LOUISIANA



0-18-0-1332

8°-6373

V



JOURNAL ETRANGER.

Nuovo sistema intorno l'anima
delle bestie, con la rigezione
degli altri sistemi sin ora pro-
posti, del Conte Ludovico
Barbieri, in Vicenza. CIOIOCCCL.

*Nouveau système sur l'ame des
bêtes, contenant la réfutation des
autres systèmes qui ont paru jus-
qu'à présent; par le Comte Louis
Barbieri, à Vicenze. 1750.*



'O U V R A G E que nous ana-
lysons est divisé en trois par-
ties, dont la dernière a pour
objet d'établir un système nou-
veau, concernant l'ame des bêtes sur les

ruines des systèmes antérieurs , que l'auteur se propose de réfuter dans ses deux dissertations préliminaires.... Les bêtes n'ont ni une ame matérielle , ni une ame spirituelle ; leurs opérations ne peuvent point s'expliquer mécaniquement : il est cependant nécessaire de leur supposer une ame , quelle qu'elle soit. Si elles avoient une ame matérielle , les sensations , les desirs , les pensées , le raisonnement pourroient convenir à la matiere. Si elles avoient une ame spirituelle , la nôtre n'auroit essentiellement aucune supériorité sur la leur.

Le mécanisme , les écoulemens , les affections organiques ne rendent point raison de tous les phénomènes que nous remarquons dans les bêtes , & principalement de leur instinct. Leurs actions ont un principe : ce principe n'est ni leur ame , qui n'existe point , ni leurs corps qui sont insuffisans pour cet effet. Il faut donc le chercher hors d'elles. C'est un esprit purement possible ; un esprit créable , mais non créé , dans lequel , quoique non existant , Dieu voit toutes les impressions que cet esprit recevrait dans chaque circonstance en cas qu'il existât , & toutes les déterminations qu'il prendroit , n'e-

xerçant jamais que la seule faculté de sentir & de vouloir avec ce foible raisonnement, que forme la seule combinaison des idées sensibles.

Cette hypothese porte sur deux fondemens solides & inébranlables. 1°. La nature spirituelle créée consiste dans une puissance; c'est-à-dire, qu'elle n'est autre chose que la faculté de penser, qui, pour être réduite à l'acte, a besoin du concours divin; il n'est de l'essence de cette nature ni de penser toujours, ni de penser de toutes les manieres: la seule faculté d'avoir toutes sortes de pensées, moyennant le concours divin, lui est essentielle.

2°. Dieu, par son intelligence infinie, connoît non-seulement ses productions actuelles, mais encore ses productions possibles, connoissant actuellement toute sa puissance; & pour ce qui regarde les esprits qui n'ont que la possibilité, il voit les impressions que feroient les objets sur ces esprits, supposé qu'ils fissent partie du monde existant, & qu'ils fussent subordonnés aux arrangemens de la Providence; il voit aussi les actes, soit spontanées, soit libres, que produiroient ces esprits, en conséquence des impressions qui les auroient affectés.

D'après ces observations, on conçoit que Dieu, qui est le moteur de tous les corps, opère dans les animaux cette suite de mouvemens, que produiroit, comme cause occasionnelle, une âme qui seroit en eux, & avec laquelle Dieu concourroit aux seuls actes de la faculté sensitive & de l'appétitive. . . .

Les anciens Philosophes n'avoient point une idée juste même de l'âme de l'homme. Ils vouloient qu'elle fût matérielle, sans être corporelle; cette distinction est la clé de l'ancienne philosophie. Ils la croyoient, dans sa matérialité, différente des corps élémentaires, corruptibles & mixtes, tels que leur paroissent tous les corps sublunaires, & formés d'une matière uniforme, inaltérable & épurée à l'égal de la matière céleste, dont ils ne confondoient point la nature avec celle des corps. Le mouvement interne étoit, selon eux, le signe caractéristique de l'âme: elle consistoit principalement dans un certain feu, suivant Démocrite, Leucippe, & Héraclite, parce que le feu leur sembloit le plus incorporel de tous les élémens. Empedocle & Platon prétendoient que la connoissance & le sentiment caractérisoient l'âme; connois-

sance qu'Empedocle allioit aux élémens , & sentiment que Platon concilioit avec les affections matérielles & locales. Aristote , qui reconnoissoit dans l'ame une nature incorporelle & immatérielle , donnoit dans une autre extrémité , en niant qu'elle fût une véritable substance , capable d'exister indépendamment du corps , & en la rangeant dans la classe des formes & des entités. L'entité , la forme , la figure , la quiddité d'un corps organisé , n'est pas une substance proprement dite , & ne mérite pas le nom d'ame : ce sont plutôt les connoissances d'une ame substantielle & intelligente , que l'ame même. Ce tableau des opinions des anciens Philosophes sur l'ame n'est point déplacé ici : il sert à prouver que leurs préjugés & leurs sentimens sur l'ame des bêtes ne sont d'aucun poids. Descartes est le premier , qui ait eu une idée claire & philosophique de l'essence de la nature spirituelle. C'est lui , qui enseigna le premier à saisir la différence essentielle qui se trouve entre la pensée & l'extension , entre l'ame & le corps , en démontrant l'incompatibilité des attributs de l'une avec les attributs de l'autre. C'est lui , qui le premier écrivit que notre ame est la forme de no-

tre corps , non par sa nature & par une influence physique , mais dans un sens métaphysique , où Dieu entre comme agent universel. S. Augustin toucha plus d'une fois au moment de faire cette découverte ; il y arrivoit , lorsqu'il disoit que les douleurs de notre chair ne sont point dans la chair même , qu'elles sont dans l'ame par le moyen & à l'occasion de la chair. Les Philosophes de l'école Cyrenaïque , poussèrent aussi leurs recherches bien près de ce terme.

Notre ame est la forme de notre corps , parce que l'ame , établie dans le corps , suppose les mouvemens vitaux , comme aussi les mouvemens vitaux supposent l'ame établie ; le tout en vertu des decrets divins. Un corps bien organisé , dans les veines duquel le sang circule librement , & dont les mouvemens naturels s'operent avec régularité , n'attire point pour cela à lui essentiellement & par une force physique un esprit pour l'animer : il n'est pas moins indubitable , qu'après que Dieu a jetté librement une ame dans un corps , celle-ci ne reçoit point d'une force qui soit propre au corps , les perceptions qu'elle a des couleurs , du son , du plaisir & de la douleur , Dieu a seule-

ment résolu de les lui communiquer , à l'occasion des mouvemens organiques. Elle ne produit pas non-plus dans le corps par une force intrinsèque les mouvemens volontaires ; c'est Dieu qui les y produit à l'occasion des volontés de l'ame : le corps , par une action ou par une influence physique , ne sauroit produire dans l'ame les sublimes perceptions de plaisir & de lumière , qu'il n'a , ni ne sauroit avoir lui-même. Comment l'ame auroit-elle le pouvoir de donner du mouvement à son corps ; elle qui n'occupe point de lieu ; elle qui est aussi éloignée d'en occuper un quelconque , que le lieu est différent du temps , qui est la mesure de l'ame ; elle qui ignore le mécanisme subtil des muscles & du genre nerveux ; elle qui , en supposant qu'il dépendir d'elle de mouvoir immédiatement le corps , le mouveroit indéfiniment , sans mesure déterminée de force ou de vitesse ? Mais il y a plus : si le mouvement , comme le définissent les écoles , n'est autre chose que la création successive d'un corps en différens lieux , selon différens temps ; il s'ensuit que Dieu seul peut mouvoir , puisque seul il peut créer. C'est pour expliquer l'union de l'ame avec le corps , sans le mélange

physique des deux natures absolument impossible , à cause de leur diversité essentielle, que Descartes introduisit le système des causes occasionnelles réciproques, système embrassé aujourd'hui par presque tous les Philosophes , système vainqueur de celui de l'harmonie préétablie & de l'isochronisme. . . . Nous avons un penchant naturel qui nous porte à aimer les bêtes : elles sont donc animées ; car nous n'aimons que les objets que nous croyons en état de nous rendre amour pour amour. . . . Les bêtes ont de la ressemblance avec notre corps : elles sont une expression vive de nos affections ; de-là notre amour pour elles. Les enfans aiment & cultivent leurs poupées : ce qui vient en partie de leur ignorance , en partie de la chaleur de leur imagination , qui est toujours en eux en raison inverse de leur jugement. Les bêtes sont les poupées des hommes ; des poupées plus parfaites que celles qui amusent l'enfance ; des poupées mouvantes , souvent parlantes , & même douées d'un mérite au moins apparent. Combien d'entre-elles nous rendent des services réels ! Les chiens & les chats sont de ce nombre. Combien d'entre-elles , les insectes , par exemple , à qui nous n'accor-

dons ni notre bienveillance ni notre com-
 misération ? Nous n'aimons donc point
 les bêtes, précisément parce que nous les
 croyons animées, puisque cet amour ne
 s'étend point sur leur universalité : nous
 les aimons, parce qu'elles nous ressemblent.
 N'est-ce pas cette ressemblance, qui fait
 que nous souffrons davantage, en voyant
 déchirer un cadavre, qu'en voyant écra-
 ser une abeille ou une fourmi ? Cela pa-
 roît incontestable. Il ne l'est pas moins
 que les bêtes n'ont ni une ame matérielle
 ni une ame spirituelle : elles n'ont pas
 une ame matérielle. Quoi de plus absurde,
 que de se représenter le plaisir, la dou-
 leur & le raisonnement, comme des mo-
 difications rondes, quarrées, ou trian-
 gulaires &c. Elles n'ont pas, non-plus, une
 ame spirituelle. Une ame spirituelle divi-
 sible répugne ; les bêtes, supposé qu'elles
 eussent une ame, ne l'auroient-elles pas
 divisible, puisque plusieurs d'entre-elles,
 coupées en plusieurs morceaux, ne laissent
 pas de vivre dans leurs différentes sections
 placées séparément ? Néanmoins comment
 refuser une connoissance, & même une con-
 noissance supérieure à la raison humaine, à
 l'excellent ouvrier, qui ourdit la toile de
 l'araignée, qui fabrique les cellules de l'a-

beille , & qui construit le nid de l'hirondelle ? Que de proportions géométriques dans ces différens édifices ! Quoique tous ces ouvrages soient les effets d'une sublime intelligence , il n'en n'est pas moins certain que les bêtes n'ont pas une ame spirituelle ; car une ame spirituelle quelconque seroit libre comme la nôtre , immortelle comme la nôtre ; en un mot elle auroit la même essence que la nôtre. Ceux qui soutiennent qu'elles ont une ame spirituelle , prétendent qu'elle est d'une spiritualité inférieure , capable seulement de sentir & de rien de plus ; destructible , créée de Dieu sans aucun rapport je ne dis pas surnaturel , mais même naturel à son Créateur. L'idée d'une telle ame est métaphysiquement & absolument contradictoire. Quand même une telle ame seroit possible ; il ne conviendrait ni à l'infinie sagesse , ni à l'infinie bonté de Dieu de lui donner l'existence.

Les partisans de la spiritualité inférieure admettent dans la nature certaines gradations essentielles , qui déterminent chaque espece & chaque individu ; reconnoissent autant & plus d'especes au-dessus de nous qu'il n'y en a au-dessous ; & concluent de cette gradation d'especes innom-

brables , de cette gradation , qui exclut tout vuide , même le vuide métaphysique , que là où finit l'Ange commence l'homme , où finit l'homme commence la bête , où finit la bête commence la plante. Leibnitz est celui qui outre le plus , en établissant , selon son principe ou axiome des indiscernables , une espèce fixée & déterminée dans chaque individu , c'est-à-dire en pensant que chaque monade de matière est essentiellement différente de toute autre , chaque monade pensante , ou chaque esprit essentiellement différent de tout autre esprit , & que Dieu ne peut point créer deux choses soit simples , soit composées , qui soient parfaitement semblables entre elles , & différentes seulement par le nombre. Voilà la base de la spiritualité inférieure qu'on attribue à l'ame des bêtes ; c'est sur cette base , que porte le système de M. Boullier. L'ame d'un chien est inférieure à celle d'un homme : l'ame d'une taupe est inférieure aussi à celle d'un chien. Les animaux ont été créés pour l'homme : les animaux d'un rang subalterne ont été créés pour ceux d'un rang supérieur. Telle est la connexion des sentimens particuliers sur l'ame des bêtes avec le système général ,



qui établit un plein métaphysique dans la nature , & un enchaînement nécessaire de gradations dans tout ce qu'elle produit. Messieurs Burnet & Hartsoeker découvrent dans le monde intellectuel beaucoup plus de classes de choses que nous n'appercevons d'espèces d'animaux , d'arbres & de plantes dans ce monde sensible. N'est-ce pas-là le platonicisme des Philosophes d'Alexandrie , qui remplissoient l'air & toutes les sphères d'une infinité de génies de différentes classes subordonnées les uns aux autres ? Ces gradations insensibles , & cette magnifique concatenation n'établiront-elles pas une fatale nécessité ? Les Philosophes , dont je discute la doctrine , ne semblent-ils pas croire que cette chaîne de perfections graduées va jusqu'à Dieu ? Et sont-ils bien éloignés de dire , que là où finit Dieu commence l'homme , comme ils disent hardiment , que là où finit l'homme commence la bête , où celle-ci finit commence l'arbre , & que la fin de l'arbre est le commencement de la pierre ? Je ne nie point la diversité des espèces : je dis seulement qu'elle vient non de l'essence des choses , mais de leurs qualités accidentelles ; ce que les Philosophes que je combats éta-

blissent mal , puisque, selon eux, si deux especes, dont l'une commence où l'autre finit, sont dans les mêmes confins & se touchent pour ainsi - dire métaphysiquement, il doit y avoir quelque chose de commun entre Dieu & l'Ange, entre l'Ange & l'homme, entre l'homme & la bête, entre la bête & la plante, entre la plante & la pierre. Parce que dans l'homme il y a un esprit, il doit y en avoir un dans la bête, un conséquemment, quoiqu'inférieur, dans la plante; par une autre conséquence, un inférieur encore dans la pierre. Tous les corps seront animés & capables de sensation de différens degrés; la nature pensante sera confondue avec la nature corporelle. L'esprit ne peut point se considérer comme un être collatéral au corps; il ne peut point se considérer non plus comme une substance collatérale à Dieu. Dieu est infiniment supérieur à l'esprit; l'esprit est infiniment supérieur au corps. Dieu est un acte pur, c'est-à-dire qu'il existe & qu'il agit par sa propre force; parfaitement intelligent & parfaitement intelligible: il est l'objet de lui-même; son lieu ou son point d'être est l'immensité; l'éternité est son instant... L'esprit est une faculté

de penser , d'entendre , de vouloir : c'est une puissance active , c'est-à-dire un acte imparfait. Le corps est une puissance purement passive , sans intelligence & sans mouvement essentiel. Toutes les substances se réduisent à celle de Dieu , à celle des esprits , & à celle des corps ; il n'y en a point d'interposée entre Dieu & les esprits , entre les esprits & la matière. Si le corps est une puissance passive , le néant seul , qu'on peut concevoir comme une impuissance passive , lui est inférieur. Entre le néant & le corps nulle nature moyenne. Quelle sorte d'existence au-dessous de ces êtres , qui ne sentent point qu'ils existent ? Avec quelle substance rempliroit-on un milieu , qu'on croiroit avoir imaginé entre les corps & les esprits ? Seroit-ce avec une substance qui auroit moins que la puissance & plus que l'impuissance de penser ; qui seroit moins qu'active & plus que passive ; qui ne sentiroit qu'à demi son existence , malgré l'indivisibilité de celle-ci ; qui seroit moitié dans le lieu , moitié dans le tems , malgré la disparate & la diversité de ces deux idées ? Enfin quelle espece intermédiaire se figurer entre les esprits & Dieu ? Une espece qui soit moins que l'acte &

plus que la puissance de penser, qui existe indépendamment tout à-la fois & dépendamment, qui soit en partie & qui en partie ne soit point l'objet d'elle-même ? Il s'ensuit qu'il y a un vuide infini entre Dieu & les créatures, entre les créatures & le néant, entre les esprits & les atomes quant à l'essence. Il s'ensuit encore que cette distance métaphysique détruit le ridicule système des gradations. Il faut distinguer la nature d'avec l'espèce. La réunion de certaines qualités accidentelles constitue celle-ci. Il y a différentes espèces parmi les corps & parmi les esprits : les corps & les esprits, que leurs qualités accidentelles distinguent, n'en sont ni plus ni moins des corps & des esprits ; c'est-à-dire, les uns des puissances purement passives ; & les autres des puissances qui se réduisent elles-mêmes à l'acte, moyennant un concours extrinseque. La puissance de Dieu est un acte pur & complet ; celle d'un esprit est un acte imparfait, dont Dieu seul est le complément ; celle d'une machine est une certaine force quelque fois plus grande, quelquefois moindre. Dès que l'ame d'un chien est une substance pensante, dit Bayle, elle est capable de toute sorte de pensées, & peut

raisonner , avoir les idées universelles ; connoître le bien & le mal , comme dès qu'un morceau de cire a une figure , il peut en acquérir une infinité d'autres. Comment en effet reconnoître , dans les bêtes , des sensations semblables aux nôtres , & penser en même tems que leur ame n'est que la moitié de la nôtre , la moitié d'une ame indivisible ? Plusieurs idées simples & complexes de réflexion manquent aux bêtes : elles n'ont donc point une ame spirituelle. Ces mêmes idées manquent aux enfans debiles , à ces hommes sauvages qui ont été élevés dans des forêts , aux grossiers habitans de la campagne : ils n'ont donc point une ame spirituelle ni les uns ni les autres. Mal conclu dans les deux cas. La rareté des réflexions vient de la peine qu'il en couvreroit pour réfléchir , c'est-à-dire pour arrêter les impressions multipliées , faites sur les sens par la foule des objets , pour se replier sur ces impressions , & pour en extraire en quelque sorte des pensées. Wolf observe que l'exercice de la réflexion & de la raison demande qu'on possède la science caractéristique , ou , ce qui revient au même , quelque langue. Il est impossible , dit-il , de raisonner

avant que d'avoir l'usage de la parole ; on a besoin de signes tels que sont les mots pour arrêter & pour distinguer les notions , ainsi que pour les rappeler à propos , & pour les combiner. J'oserois assurer qu'un homme qui seroit isolé dans le monde , privé de toute révélation & de tout concours divin extraordinaire , ne différeroit point d'une bête par ses opérations actuelles. La société porte à réfléchir ; elle fait les hommes , & elle humanise les bêtes. Combien d'entre-elles qui s'améliorent en nous pratiquant ? Elles parviennent à nous entendre ; elles répètent même nos accens , qu'elles rendent par une fidele imitation. L'essence d'un esprit consistant dans la faculté de penser , cette faculté se trouveroit pareillement dans la bête & dans l'homme , comme elle se trouve pareillement dans un imbécille , dans un insensé , dans un furieux , d'un côté ; & de l'autre , dans un Philosophe , dans un Geometre , dans un Orateur. On en conviendra , à moins qu'on ne prenne le parti de soutenir qu'il peut exister une faculté de produire des pensées plus grandes & plus parfaites , & une faculté de produire des pensées moins parfaites & moins gran-

des , à l'exemple des atomes , substances simples & indivisibles , dont les uns peuvent être plus grands que les autres. Une faculté de produire des pensées moindres & moins parfaites , relativement à une autre faculté , est aussi inconcevable , que le seroit un pur acte moindre & imparfait , relativement à ce pur acte qui est Dieu. L'absurdité du second membre de la proposition est d'autant plus frappante , que la Divinité , qui ne peut être ni plus grande ni moindre qu'elle-même , consiste individuellement dans un acte pur & complet.

EN DÉMONTRANT l'uniformité de l'essence spirituelle , j'ai démontré que l'ame des bêtes , supposé que la spiritualité lui convienne , est semblable à la nôtre. Il me reste à examiner si Dieu a voulu unir à leurs corps une telle ame. Ce seroit une témérité , de dire qu'une pareille volonté est absolument impossible en Dieu. Il ne tiendrait qu'à lui , en usant de sa puissance absolue , de créer un esprit pour ne concourir jamais avec lui , & pour ne jamais produire en lui la moindre pensée. Il lui seroit également facile d'en créer un autre , en qui il ne produiroit

que des pensées & des volitions uniquement sensibles , appetitives & brutales. Les esprits supérieurs aux corps sont comme un néant devant Dieu , qui les emploie à son gré. Mais à considérer la sagesse & la bonté infinie , que sa puissance fait éclater dans le gouvernement du monde , est-il probable qu'il ait créé tant d'êtres capables de connoissances intellectuelles , sans en vouloir être connu & honoré ? Regarderons-nous comme un moyen proportionné à sa fin , celui que la fin est infiniment éloignée de valoir ? On aura créé une substance qui contient infiniment plus de réalité & de perfection , qu'il n'y en a dans tout l'univers corporel , pour être la forme d'un corps organique , & pour être anéantie après avoir servi à un pareil usage ! La métempsychose , que M. Boullier invoque ici à son secours , n'empêcheroit point l'anéantissement , le nombre des bêtes étant sujet à des diminutions ainsi qu'à des augmentations . . . Convient-il à la bonté infinie , d'accabler ses ouvrages de tant de maux & de tourmens , non-seulement naturels tels que la faim , la soif , les maladies , mais encore d'accidentels comme les coups & les mauvais traitemens à quoi

les bêtes sont exposées tous les jours? Sous un Dieu bon , personne ne peut éprouver que les malheurs qu'il a mérités ... Il ne suffiroit point d'opposer , avec M. Boullier , que l'imperfection naturelle aux créatures doit les mettre dans la nécessité de souffrir par intervalle quelque mal physique. L'imperfection métaphysique , la seule inséparable de chaque créature , ne peut produire la possibilité du mal physique , que d'après la possibilité du mal moral , dont le physique doit toujours être précédé. On opposeroit encore inutilement que les bêtes font partie d'un tout , qui fait réjaillir sur elles du bien & du mal , & que les parties se ressentent des avantages & du bien-être du tout. Ces idées chimériques appartiennent à Leibnitz. Ce tout n'est autre chose qu'une idée complexe de notre esprit ; & le bien-être du prétendu tout n'est ressenti par aucune des parties. D'ailleurs Dieu n'auroit-il pas pu établir un tout , desorte qu'il n'en fut réjailli que du bien sur des esprits exempts de crime ? Enfin ce seroit le comble de la déraison , d'opposer que la somme des biens surpasse par rapport à chaque ame des bêtes la somme des maux , & que conséquemment tout se réduit à une

moindre somme de biens, en retranchant de la somme des biens celle des maux. Etrange réponse ! Comme si la douleur étoit une simple cessation du plaisir, & qu'il n'en fût point la privation positive & sentie ; comme si cette douleur dans l'homme ou dans la bête étoit identique avec le sommeil ! Ce ne seroit pas assez que dans les bêtes la somme des biens l'emportât sur celle des maux : celle des maux doit être nulle dans les sujets qui ne l'ont point méritée ; & Dieu ne peut jamais la produire d'une volonté antécédente. . . .

SUPPOSER aux bêtes une ame matérielle, seroit une grossière absurdité : une telle ame seroit un corps, qui de lui-même n'auroit que de l'inertie. Leur supposer une ame spirituelle d'une spiritualité inférieure à celle de la nôtre, seroit tomber dans une contradiction manifeste : tout esprit est une faculté de penser ; toutes les facultés de penser sont du même rang à n'envisager que leur essence ; une faculté de penser, qui seroit essentiellement moindre qu'une autre faculté seroit ou le quart, ou le tiers, ou la moitié, &c. de la faculté prééminente. Or ces moitiés,

ces tiers , ces quarts , &c. de faculté de penser sont des chimeres : la division ne peut point affecter les substances spirituelles. Une ame n'existe donc point dans les bêtes , ou elle existe spirituelle comme la nôtre. La sagesse illimitée & la bonté infinie de Dieu ne permettent point de croire l'existence actuelle d'une pareille ame. Quelle sagesse ! Dès qu'il n'y auroit nulle proportion entre le moyen , & la fin , le moyen seroit plus & moins parfait que la fin ; plus parfait parce qu'il seroit spirituel , moins parfait parce qu'il subiroit l'anéantissement que la fin ne subiroit point. Quelle bonté , dès qu'on seroit souffrir uniquement pour faire souffrir ! Les actions des bêtes ne peuvent point s'expliquer par une ame actuelle unie à leurs corps qui en soit le principe : l'actualité de cette ame est impossible ; elles ne peuvent pas non plus s'expliquer ces actions , par le seul mécanisme....

Descartes ne se contenta point de bannir de la philosophie les qualités substantielles & de rapporter toutes les opérations des corps à des affections mécaniques ; il voulut encore aller plus loin. Et où ne conduit point une méthode de philosopher , qui vient à être la dominante ;

nante? D'abord on s'est laissé emporter par les tourbillons , qui ont fourni la solution de toutes les difficultés ; on s'en est dégouté ensuite , & on s'est laissé gagner par l'attraction qui a pris leur place , & qui à son tour a cédé la sienne à l'électricité , dont la mode étend tous les jours l'empire , que la raison bornera sans doute & dans ses prétentions & dans sa durée. Descartes prétend que tous les mouvemens , non seulement vitaux , mais même animaux & spontanées des bêtes dérivent de l'organisation de leurs corps préétablie de Dieu , cet artisan infiniment industrieux. Le principal fondement de son système , c'est que l'union de l'ame avec le corps ne produit point , mais suppose seulement la vie , c'est-à-dire le principe d'un mouvement interne ; & que l'ame se retire au moment que ce principe de mouvement interne , ou la circulation du sang cesse dans le corps par quelque cause mécanique. Un corps organique peut donc vivre sans être animé ; Dieu peut donc créer une machine parfaitement semblable à un chien ou à un cheval , qui munie du principe du mouvement interne , s'approche , par exemple , d'un morceau de pain , d'après l'im-

pression que le pain aura faite sur son nerf optique & dans son cerveau. Je ne m'arrêterai point à développer les parties & les preuves de ce système : j'observerai uniquement qu'il paroît avoir engendré celui de l'harmonie préétablie, qui n'est qu'une monstrueuse extension du mécanisme. Descartes parle des bêtes seulement ; Leibnitz parle des hommes aussi. Descartes refuse aux bêtes une ame ; Leibnitz place dans les hommes & dans les bêtes des ames, mais des ames qu'il condamne à une entière inaction par rapport à leurs corps. Descartes soumet les mouvemens de la machine à l'impression purement matérielle que font sur elle les objets extérieurs ; Leibnitz prend au contraire tous les mouvemens & toutes les opérations de chaque animal dans la constitution intrinsèque, & dans le ressort de l'automate. . . . Je crois pouvoir établir que tout automate a essentiellement besoin d'une cause qui repare ses mouvemens : cette cause, c'est l'ame ; l'ame est ce qui effectue la puissance vitale du corps organique. Si l'ame, par exemple, ne commandoit point aux bras de s'étendre vers la nourriture, aux dents de la triturer &c. la puissance de vivre plus long-temps

seroit à la vérité dans le corps , mais elle ne se réduiroit point à l'acte. Si l'ame permettoit au corps de demeurer toujours dans une habitation étroite & dans un air renfermé , il ne pourroit point jouir des avantages de la respiration , & les mouvemens vitaux qu'il peut continuer cesseroient en lui. L'ame quitte le corps organique , quand la puissance vitale n'y est plus , jusqu'à ce que cette puissance y soit ; & dès qu'elle y est détruite , l'ame lui est inutile. Cette puissance pour être effectuée & maintenue , demande l'ame : celle-ci , moyennant les loix de son union avec le corps , administre les mouvemens volontaires & mixtes , & influe même sur les mouvemens vitaux , qui par eux-mêmes ne sauroient durer. Il est surprenant que le système des loix occasionnelles entre l'ame & le corps , & le système qui veut que les bêtes vivent & opèrent par un pur mécanisme soient du même auteur : ces deux manières de penser sont , selon moi , évidemment contradictoires ... La faim ou l'irritation du ventricule dans un loup , dit le partisan du mécanisme Cartesien , détermine mécaniquement les nerfs du cerveau à gonfler les muscles des jambes , & à por-

ter la machine sur les traces d'un troupeau ; la vision matérielle du troupeau détermine les muscles des mâchoires à dilater la gueule pour engloûtir une bête . . . Mettez devant un chien un morceau qui tente son appétit ; il ne s'imprime dans le fond de son œil que l'image matérielle des rayons de lumière , renvoyés par l'objet de sa tentation. Les fibres de la rétine font passer jusqu'à la substance molle du cerveau quelques légers picotemens : mais il ne s'y trouve aucune ame , qui puisse distinguer la forme de l'objet , sa figure , sa qualité ; les commotions ne vont que jusqu'à la mollesse du cerveau qui les absorbe. Afin qu'on explique mécaniquement les mouvemens qui s'opèrent dans un chien , à la vue d'un objet comestible , il faut nécessairement que l'ébranlement léger de deux nerfs optiques seulement parvenu au cerveau se multiplie & acquerre une force extrêmement considérable , pour mettre en jeu les muscles situés dans les différentes parties du corps , pour descendre sur les nerfs moteurs des piés , pour monter sur ceux qui distendent les mâchoires , & pour faire l'ouverture du gosier. N'est-ce pas une contradiction mécanique , qu'un mouvement égal à quatre en vertu de sa

premiere cause , devienne égal à vingt , sans cause nouvelle & sans miracle ? La compression des vaisseaux excitera dans un automate chien , mille mouvemens intérieurs & extérieurs ; & l'automate d'après cette compression , montrant une connoissance entiere de la diversité des sexes , de leurs propriétés respectives , & de tout le reste se disposera mécaniquement à engendrer. Où est le rapport entre la cause & l'effet ; entre le mouvement interne des fluides , & mille mouvemens extérieurs de toute la machine ? La seule maniere dont se fait la vision , est une preuve très-convaincante contre Descartes. Lisez la théorie de l'optique de M. Barclai ; & vous conviendrez que l'impression des rayons de lumiere n'introduit jamais dans l'animal l'idée de la grandeur , de la distance , de la figure des objets visibles , sans le secours de plusieurs expériences qu'il réitère , de plusieurs jugemens qu'il porte , & de plusieurs paralleles qu'il forme tacitement. Un chien est écarté de son maître par l'interposition d'un marais : est-ce le mécanisme qui lui apprend à faire un circuit & un circuit d'une quantité précise pour le joindre Le mécanisme ne lui feroit-il

pas plutôt décrire une ligne droite qu'une ligne circulaire ?

Des opérations des bêtes qui découlent de leurs sensations , passons à celles dont un raisonnement exact paroît être l'origine. Un chien avide apperçoit une proie ; il court pour la mettre en pieces & pour la dévorer ; son maître le bat : la même proie s'offre un autre jour à l'avidité de ce chien ; il se précipite de nouveau sur elle ; il est encore battu : une troisième occasion se présente pour l'éprouver ; il épargne à son maître la peine de le rebattre ; il se tient tranquille ; il est corrigé. Les mouvemens d'un chien se régulent-ils, comme s'il avoit une ame qui sentit & qui voulut ? Le phénomène est aisé à expliquer. Affecté à la fois de deux sensations de différente nature , il cede à la plus forte qui est la douleur passée, que la réminiscence lui rend présente : les mouvemens & le repos du chien , n'ont-ils d'autre principe que le pur mécanisme , c'est-à-dire l'impression que l'image de la proie fait sur lui ? Cette impression , malgré les coups de fouet , étant la même sur la retine , dans le cerveau , & dans tout le genre nerveux , auroit été suivie la troisième fois comme les deux première-

res.... N'est-il pas étrange qu'après avoir reconnu trois sortes de mouvemens dans l'homme ; les naturels , les volontaires , & les mixtes ; on n'en veuille admettre que le premier , c'est-à-dire le purement mécanique dans les bêtes , dont les opérations extérieures sont tout-à-fait analogues aux nôtres ? Ne découvre-t-on pas une véritable spontanéité , une véritable liberté dans les yeux , dans les tours , dans les sauts , par lesquels les bêtes nous amusent ? Deux portions de nourriture égales en tout sens placées à la même distance d'un chien qui les voit , devroient par un équilibre mécanique le tenir perpétuellement immobile ; inutilement dirois-je qu'un pareil équilibre n'a jamais été gardé , à moins qu'il ne l'ait été par un sujet bien repu & pleinement rassasié. Un moment d'attention sur l'instinct des bêtes , achèvera la conviction de l'anti-mécanisme de leurs opérations. Quelle influence d'objets extérieurs peut déterminer l'araignée à ourdir sa toile avec tant d'art ? l'abeille à donner la forme hexagone à son habitation avec tant de régularité ? l'hirondele à suspendre son nid avec tant de hardiesse ? Quelles sont les impressions qui produisent les contra-

ctions des muscles & les mouvemens alternatifs du corps nécessaires pour des opérations si délicates ? Dans des lieux plus ou moins élevés , dans des temps plus ou moins chauds , ces ouvrages sont toujours marqués à un coin d'identité : même dessein , même exécution , tandis que les impressions des corps environnans varient selon la condensation ou la rarefaction de l'air. Ces impressions sont les causes , ces ouvrages sont les effets ; les causes changeant , les effets ne changent point : c'est que les effets que nous admirons ne viennent point des causes aveugles qu'on leur assigne. Quel genre de tension des muscles , quelle espèce de nerfs , quelle sorte d'humeurs produira dans le chien l'instinct de la fidélité , celui de la voracité , celui de la jalousie ; & dans le chat celui de la rapacité , avec son antipathie pour les souris ? De ce que je viens d'exposer brièvement , il s'ensuit que le mécanisme seul est insuffisant , pour expliquer les opérations des bêtes. . . .

Ces opérations ont une cause première efficiente , & une cause seconde occasionnelle : leur cause première efficiente c'est Dieu ; leur cause seconde occasionnelle

ce n'est ni une ame actuelle , ni le pur mécanisme : c'est une ame spirituelle possible qui, pouvant exister, n'existe point; & que Dieu voit avec toutes les modifications qu'elle auroit , supposé qu'elle existât , avec toutes les sensations qu'elle éprouveroit , avec tous les appetits qu'elle produiroit , & avec toutes les volitions qu'elle formeroit. Ces sensations , ces appetits , ces volitions , présents à la science infinie , sont les causes secondes occasionnelles qui déterminent Dieu à créer en conformité tous les mouvemens que nous remarquons dans les bêtes. . . .

Pour répandre de la lumiere sur l'opinion que j'avance , il est à propos d'examiner quelques propriétés de la science divine : la matiere que je traite a une relation nécessaire avec les vérités les plus sublimes. Il y a deux sortes de possibles : les possibles futurs , & les possibles qui n'ont point de futurition : les possibles futurs existeront , les possibles qui n'ont point de futurition n'auront point d'existence. Il est certain , & c'est le sentiment unanime de tous les Théologiens , que Dieu voit non-seulement les choses actuelles , mais encore toutes les futures , & toutes les possibles ; non-seulement les

événemens possibles absolument & en eux-mêmes , mais encore les événemens possibles dépendamment de certaines circonstances qui ne seront point , supposé qu'elles eussent lieu. Dieu voit tous les raisonnemens & tous les desirs que je formerai durant tout le cours de ma vie : ce sont des événemens possibles absolument & en eux-mêmes , des possibles futurs : il voit tous les raisonnemens & tous les desirs que j'aurois formés , si je fusse né dans un rang supérieur ou inférieur à celui que je tiens ; ce sont des événemens possibles dépendamment de certaines circonstances qui ne seront point , supposé qu'elles eussent lieu , des possibles qui n'ont point de futurition : il voit ce qu'une substance spirituelle qu'il uniroit , mais qu'il n'unira point au corps d'une bête , formeroit de desirs & de raisonnemens d'après les impressions des objets extérieurs sur les organes. Les organes reçoivent les impressions des objets extérieurs ; Dieu voit les desirs & les raisonnemens qui en seroient les suites ; il se détermine en conséquence à produire les mouvemens de l'animal. Où est la contradiction ? Où est même l'inconvénient ? Les desirs & les raisonnemens actuels de notre ame

actuelle déterminent Dieu à produire en nous nos mouvemens : les désirs & les raisonnemens possibles d'une ame possible déterminent Dieu à produire les mouvemens des bêtes. Y a-t-il plus de connexité entre les raisonnemens actuels d'une ame actuelle & la détermination divine, qu'entre les raisonnemens possibles d'une ame possible, & la même détermination ? Les êtres & les événemens possibles futurs ou non futurs, ne sont pas plus éloignés de la science divine que les êtres & les événemens actuels : le passé, le présent, le futur, le possible, tout est en Dieu. L'actuel seul nous affecte, le possible n'est point à notre portée : le possible ainsi que l'actuel affecte Dieu ; ou pour mieux dire rien ne l'affecte, il est tout. . . . Ou Dieu produit tous les mouvemens des bêtes par autant de volontés particulières, ce qui répugneroit à la simplicité de son être ; ou les bêtes sont de purs automates, ce qui seroit contredit par l'expérience ; ou les bêtes ont une ame spirituelle actuelle, ce qui heurteroit les principes de la religion ; ou les bêtes ont une ame spirituelle possible, ce qui se concilie avec la religion, avec l'expérience, & avec les attributs divins. . .

Mouvoir, c'est créer; Dieu seul peut créer, seul il peut mouvoir : or étant un pur acte, il meut tout d'une volonté unique, déterminée par des causes secondes. Il meut les corps pures machines, d'après les loix générales du mouvement, que les bêtes ne suivent point dans tous les cas; il meut les corps machines mixtes d'après les affections des esprits qui les animent. Les esprits qui animent les bêtes ne sont point des substances actuelles; ces substances seroient de la nature de celles qui nous animent; tous les esprits ont la même essence; ces ames seroient immortelles comme les nôtres, ou les nôtres seroient destructibles comme elles. L'ame des bêtes est donc une substance spirituelle possible; demeurant toujours possible, elle n'est ni immortelle ni anéantissable, & cependant elle est la cause seconde occasionnelle qui détermine Dieu à produire dans les bêtes tous les mouvemens qui ne dérivent point du mécanisme.

VOILA à quoi nous croyons que se réduit la valeur intrinsèque du volume entier de M. Barbieri; nous y avons trouvé quelques embarras, quelques vuides, quelques longueurs, qu'une logique un peu

plus continue auroit éclaircis , remplis , retranchés dans les deux premières parties : l'auteur démolit avec plaisir , aux dépens d'autrui , les anciens édifices qui le choquoient avec raison : aussi les décombres occupent-ils presque tout le terrain. Dans la troisième , il élève à ses frais avec une modeste timidité son édifice sur les ruines de ceux qu'il a détruits ; aussi y est-il économe & succinct : il est un siècle à détruire , un instant à bâtir ; c'est qu'il ne bâtit point ; il est aisé de faire voir que les autres ont pensé mal , & difficile de montrer qu'on pense mieux. La première partie est un morceau de métaphysique profonde , la seconde un morceau de physique exacte , la troisième un morceau combiné de métaphysique , de physique & de théologie , qui peut être sensé , mais qui sûrement n'a pas tout son développement. Une substance spirituelle possible dont l'existence répugne ; cette idée paroîtra à la plupart des lecteurs aussi chimérique que neuve ; n'est-ce pas en effet le défaut de possibilité qui fait répugner l'existence ? Un objet est possible , il n'y a point de contradiction à le supposer existant ; s'il y a de la contradiction à supposer existant un objet , c'est qu'il n'est

point possible. Notre auteur aimeroit mieux dire , on l'entrevoit facilement , que les bêtes ont une ame spirituelle actuelle comme la nôtre. La crainte de donner atteinte au dogme de l'immortalité le retient. Cette atteinte seroit-elle donnée ? Notre ame est immortelle , parce que Dieu veut la conserver durant toute l'éternité. Dieu cesseroit-il de vouloir cette conservation , parce que l'ame des bêtes seroit une substance spirituelle actuelle , qu'il ne voudroit point conserver pareillement ? L'essai de M. Barbieri est trop négligé , à le considérer comme un ouvrage d'agrément ; & à le regarder comme un ouvrage polémique , il n'est point assez serré : l'auteur pouvoit & devoit peindre & presser plus qu'il n'a fait. Donner du corps aux abstractions de l'esprit par le moyen d'une imagination féconde , rendre intéressans les phénomènes de la nature par le moyen d'un génie aimable , égayer le ton de la philosophie par le moyen d'un badinage ingénieux : ce sont des avantages peut-être uniquement réservés à la *recherche de la vérité* , à la *pluralité des mondes* , & aux *amusemens philosophiques* que la verve impétueuse du scrutateur métaphysicien,

les charmantes faillies du physicien créateur , & les tendres expressions du galant lexicographe mettront à l'abri des injures du temps. . . . Le système de M. Barbieri, qui n'a pas toutes ces brillantes qualités , mérite cependant d'être lu , & peut-être d'être réfuté ; il est écrit avec simplicité , avec aisance , avec noblesse , & il contient une opinion remarquable par sa singularité.

Suite de l'Essai sur le mouvement vital , &c.

L'AUTEUR , après avoir terminé sa section sur les mouvemens de la prunelle & de l'oreille interne , vient à considérer les mouvemens alternatifs de la respiration. Il assure , contre l'opinion de *Morgagni* & d'autres modernes , que les poumons ne sont pas toujours contigus à la *pleure* , & qu'il y a de l'air contenu entre-deux. La preuve de ce fait , dit-il , me jetteroit hors du sujet que je traite ; il s'agit seulement à présent d'expliquer les causes de la contraction & dilatation alternatives du diaphragme & des mus-

cles d'entre les côtes , qui produisent l'inspiration & l'expiration.

Ensuite , après avoir employé plusieurs pages à examiner & critiquer les expériences faites par M. *Bremond* sur des animaux vivans , qui semblent contraires à son hypothèse ; & après avoir réfuté les théories de *Boerhaave* & de *Martin* sur la respiration , il propose la sienne de la manière qui suit.

Pendant l'inspiration & l'expiration , le sang trouve un passage aisé à travers les vaisseaux des poumons ; parce qu'il est poussé vers le ventricule gauche du cœur par leur dilatation & leur contraction alternative. Après que l'inspiration est complétée , le sang commence à couler avec plus de difficulté ; & à la fin de l'expiration , son mouvement est encore moins libre , si l'inspiration ne succède pas immédiatement : c'est pourquoi , après l'expiration , le sang , ne passant pas aisément à travers les vaisseaux pulmonaires , s'accumule , & en étendant leurs fibres & leurs membranes , il stimule les nerfs des poumons , occasionne à la poitrine une sensation pénible de réplétion & de suffocation , qui est plus ou moins remarquable , selon le tems que la respiration est

arrêtée , & selon la capacité des vaisseaux pulmonaires , & la quantité de sang que le ventricule droit du cœur y a jettée.

L'auteur ajoute , que quoiqu'il semble étrange , que les contractions du diaphragme & des muscles intercostaux se fassent par une cause incitante qui agit sur les poumons plutôt que par une cause qui contracte alternativement le cœur & le canal alimentaire , la plus juste analogie nous assure de la certitude du fait. C'est ainsi , dit-il , que , si , en avalant , il tombe par accident quelques gouttes d'eau ou d'autres liqueurs dans la trachée , le diaphragme & les muscles intercostaux sont aussitôt mis en mouvement , & continuent d'éprouver des contractions & relaxations alternatives , jusqu'à ce que la cause incitante cesse ; & si une trop grande quantité de pituite , fournie par les vaisseaux & glandes des *bronches* , découle sur les vaisseaux des poumons , il s'en ensuit aussitôt des convulsions au diaphragme , aux muscles abdominaux , & aux intercostaux , lesquelles durent jusqu'à ce que la cause de l'irritation cesse , ou soit diminuée. De même dans la peripneumonie vraie , quand le sang passe difficilement à travers les poumons , à cause d'u-

ne obstruction dans les arteres pulmonaires , le malade touffe infailliblement. N'est-on pas bien fondé à conclurre, qu'une cause incitante plus foible , ou une sensation moins vive dans les vaisseaux pulmonaires , causera des contractions plus douces dans les muscles inspiratoires ?

Lorsque l'expiration sera finie , le sang commençant à s'accumuler dans les poumons , occasionnera une sensation pénible , c'est-à-dire , stimulera ces parties par son volume , & par sa chaleur ; moyennant quoi le diaphragme & les muscles intercostaux seront contractés , & l'inspiration sera achevée. Le sang alors étant non-seulement rafraîchi par l'air externe , mais aussi son passage étant facilité vers le ventricule gauche du cœur , la sensation pénible cesse , & ces muscles seront relachés ; en conséquence , la cavité du thorax sera diminuée , & l'expiration exécutée par la réaction des cartilages des côtes , & par la tension des muscles abdominaux. L'expiration sera bientôt suivie de l'inspiration , à cause de la sensation pénible que l'on commence à éprouver dans les poumons. On est peu sensible , dans la respiration ordinaire , à cette sen-

sation pénible , qui provient du passage difficile du sang à travers les poumons , après que l'expiration est achevée : mais si l'on y fait attention , & qu'on retienne pendant quelque tems son haleine , on ne laisse pas de s'en appercevoir. Les contractions pénibles des muscles inspiratoires dans les asthmatiques, proviennent certainement de la suffocation de la poitrine ; & il y a lieu de croire , que dans l'état de santé la douce irritation du sang chaud , accumulé dans les vaisseaux pulmonaires , est la cause ordinaire de l'inspiration.

De plus , une variété des phenomenes concourt à nous persuader , que le sang agissant sur les vaisseaux des poumons après l'expiration , est la cause de la contraction des muscles inspiratoires , qui suit immédiatement. C'est ainsi que nous observons , que l'inspiration & l'expiration se succedent plus promptement , selon que le flux du sang , qui passe au travers les poumons , est plus ou moins considérable. De-là vient la respiration accélérée dans la fièvre ou dans un exercice violent. Quoique la quantité du sang qui coule à travers les poumons soit la même , si cependant sa chaleur est augmentée , la respiration devient plus fré-

quente. De-là vient , que nous respirons plus dans les bains , & pendant les chaleurs de l'été , que dans nos chambres ordinaires , & dans les saisons plus modérées. Quand il arrive dans les vaisseaux pulmonaires quelque obstruction , qui rend le passage du sang plus difficile qu'en santé , la respiration est plus pénible , & plus souvent répétée ; de-là la respiration accélérée dans les peripneumonies, & autres maladies , qui sont les suites d'obstructions aux poudons. Si une portion des poudons est rendue inutile , ou entièrement consumée par un ulcere , la respiration est accélérée , & le malade éprouve tous les accidens de l'asthme à la moindre fatigue , & à proportion de l'augmentation du mouvement ou de la raréfaction du sang.

Puisque donc il paroît que les mouvemens de la respiration sont toujours proportionnés au volume du sang , qui circule dans les vaisseaux pulmonaires , & à la facilité de son passage à travers ces vaisseaux , il est sans doute la cause qui excite , regle & continue ces mouvemens ; & puisque la respiration est plus accélérée & plus pénible , quand un moindre volume de sang passe avec une grande dif-

ficulté à travers les poumons , que quand il en passe un plus grand avec aisance ; les mouvemens redoublés du thorax ne proviennent pas de la plus grande abondance de sang & d'esprits dont les muscles inspiratoires sont remplis , mais de l'irritation ou sensation pénible, qui accompagne le passage difficile du sang à travers les vaisseaux pulmonaires , ou de la stagnation du sang dans ces vaisseaux. Ainsi la saignée est le remede que la nature indique, dans le cas d'une respiration difficile.

L'auteur observe ensuite , qu'il n'est pas besoin d'un nouveau renfort d'esprits pour opérer l'expiration ; mais qu'elle succède naturellement , quand les muscles inspiratoires cessent d'agir , par la résistance élastique des cartilages des côtes, & par la tension du péricarde & du péritoine, & non pas par un surcroît de contraction des muscles inspiratoires , ou des muscles abdominaux. Ce qu'il prouve par l'observation qu'on a faite, que le thorax des animaux morts est dans un état d'expiration complete, après que toute action musculaire est cessée : il étaye son sentiment de bien d'autres expériences.

Il observe ensuite , que la respiration differe de la plûpart des mouvemens in-

volontaires, en ce que nous pouvons, au gré de notre volonté, accélérer, retarder ou même arrêter pendant long-tems, les mouvemens du diaphragme & des muscles intercostaux : mais il ajoute, que nonobstant cette différence, ce mouvement ne s'accorde pas parfaitement avec le volontaire, parce qu'il se fait régulièrement, sans que nous songions à le vouloir.

Mais quelle que ce soit la cause qui assujettit la respiration à la volonté ; celle qui produit la différence entre ce mouvement, & les autres mouvemens vitaux est évidente ; car si les mouvemens des muscles employés à la respiration n'étoient pas infiniment variés, nous serions non-seulement incapables d'évacuer l'urine & les excréments, mais encore privés de la faculté de communiquer nos pensées l'un à l'autre par la parole.

Notre auteur traite, dans la section qui suit, du commencement de la respiration dans les animaux, & l'attribue à la même cause qui la continue, savoir, à la sensation pénible. Il observe, que le *fœtus* n'a besoin ni de nourriture, ni d'air externe, les suc de la matrice reçus par les vaisseaux du *placenta* lui tenant lieu

de nourriture ; & les humeurs de la mere qui sont déjà imprégnées de l'air , rendant toute autre réception d'air inutile. Mais l'un & l'autre devenant nécessaires lors de la naissance , comme les sensations pénibles de faim & de soif nous avertissent du besoin de nourriture ; de même , la peine que nous ressentons du manque d'air peut être regardée comme une espèce d'appetit relativement à la respiration : & comme personne ne s'est imaginé de rendre raison de la faim & de la soif , par le seul mécanisme de l'estomac & du gosier , sans recourir à un principe sensitif , on auroit tort de prétendre expliquer l'action de la respiration , indépendamment du principe , qui la commence & la continue.

Une grande partie du reste de cette section , est employée à refuter les différentes opinions de *Pitcairn*, de *Boerhaave*, & de *Haller* , sur la cause de la premiere respiration dans les animaux.

L'auteur , après avoir prouvé que quelque cause incitante , qui agit immédiatement sur l'organe remué , ou sur quelque partie voisine , avec laquelle il semble avoir de la sympathie , est la cause des différens mouvemens vitaux & involontai-

res, traite dans la dixieme section des raisons de la contraction musculaire, qu'opere la cause incitante ou stimulante par le *stimulus*. Il convient, que nous ignorons les moyens, par lesquels la volonté contracte les muscles volontaires, & rejette l'opinion qui attribue le mouvement involontaire à une puissance élastique des fibres; parce qu'un corps même élastique, loin de pouvoir être réputé un principe de mouvement, reste lui-même immobile, jusqu'à ce qu'une cause mouvante le tire de son repos. Il rejette aussi l'hypothèse, qui l'attribue au nombre de petits ressorts, qu'on suppose constituer les esprits animaux logés dans les fibres musculaires; & qui, étant mis en mouvement vibratoire par l'application des causes stimulantes, dilatent les fibres, & rétrécissent les muscles. Il rapporte brièvement l'opinion, qui attribue l'action musculaire à une ébullition causée par le mélange des fluides des nerfs & des arteres; ou à l'énergie particuliere de quelque matiere étherée ou électrique dans les nerfs, qui peut être réglée par la volonté en certains cas, & qui peut être nécessairement déterminée à faire agir les nerfs dans le mouvement involontaire,

lontaire, par l'action mécanique de la chaleur, ou d'autres causes incitantes. Mais il montre, que toutes les opinions sont insuffisantes pour expliquer la contraction alternative des muscles irrités; & il ajoute, qu'on ne doit pas non-plus prétendre expliquer leurs mouvemens par les propriétés qu'on suppose dans leurs fibres; qu'il faut absolument avoir recours au principe sensitif, qui anime ces organes. Ce principe sensitif expliquera aisément leurs contractions alternatives; car on conçoit que le principe sensitif, pour chasser la sensation pénible provenant de l'irritation, détermine l'influence nerveuse plus fortement qu'à l'ordinaire à couler dans les fibres, jusqu'à ce que la peine étant ôtée par les contractions répétées, le muscle retourne à son état de repos. Au lieu que dans la contraction par cause stimulante, où l'on considère le muscle comme un organe purement mécanique, sa contraction entière devoit continuer pendant l'action égale de cette cause. Car dans la contraction que cause l'attouchement à la plante sensitive, qui a quelque ressemblance avec les fibres des animaux, il n'y a ni contraction ou relaxation alternative, ni indice de sentiment, le

tout étant effectué par un toucher mécanique, soit d'un corps pointu ou émouffé, soit par une goutte d'eau de vie ou d'eau naturelle.

Les contractions des muscles irrités ne suivant pas non-plus la loi de vibration des corps élastiques, dont la velocity est égale depuis le commencement jusqu'à la fin; mais devenant plus lentes à mesure que leurs forces diminuent, l'auteur en infère qu'on auroit tort d'attribuer les contractions des muscles à des vibrations élastiques excitées dans les fibres musculaires, ou dans les fluides nerveux qu'elles contiennent. Il le prouve par la contraction des fibres auxquelles la cause stimulante n'est pas appliquée, & qui ne communiquent par aucun nerf avec la partie à quoi elle l'est; comme il arrive dans la contraction du sphincter de la prunelle, par l'action forcée de la lumière sur la retine qui excite le principe sensitif à écarter la cause irritante. De plus l'idée ou le souvenir des objets qui ont déjà frappé les organes, produisent souvent à peu-près le même effet que leur application réitérée. Ainsi l'odeur ou le souvenir d'un temps agréable recrée les sens; la seule idée d'une médecine dégoûtante cause des nausées.

Il termine cette section en disant que, comme la nature ne multiplie pas les causes en vain, il semble qu'il est contraire à ses vûes d'attribuer les mouvemens des muscles des animaux par cause stimulante à une propriété cachée de leurs fibres, à une activité particuliere du fluide nerveux, ou à d'autres causes inconnues; quand on peut rendre aisément raison de leur mouvement, par la puissance & l'énergie d'un principe sensitif connu.

L'onzieme section, qui est très-curieuse & remplie d'érudition, traite de la part qu'a l'esprit à la production du mouvement involontaire. Il observe que, par les expériences de M. *Hales*, le sang perd dans chaque circulation un dixieme du branle qui lui a été communiqué par le ventricule gauche du cœur; c'est pourquoi, dit-il, il faut qu'il y ait en chaque animal, pour réparer cette perte, une cause productrice de mouvement, qu'on ne trouvera pas dans la matiere, qui de sa nature est inerte. Il n'y a pas d'apparence d'un premier mobile semblable dans l'homme: la contraction du cœur & la sécrétion des esprits y forment un cercle d'actions continu, & paroissent respectivement cause & effet l'un de l'autre; ainsi

quand on voudra faire dépendre le mouvement du cœur de simples principes mécaniques , il faudra reconnoître la possibilité du mouvement perpétuel ; il est réellement dans un animal vivant : mais comme ce mouvement est au-dessus de la puissance mécanique ; la contraction du cœur , la propulsion du sang , & la continuation de la vie qui s'en ensuit , ne proviennent point de causes mécaniques , ou même matérielles , mais de l'énergie d'un principe vivant , capable de produire le mouvement.

Il résoud ensuite quelques objections qu'on peut lui faire , & celle-ci en premier lieu ; qu'attribuer les mouvemens vitaux à l'esprit , c'est leur donner une cause , dont nous ignorons la nature & la maniere d'agir. Il répond , qu'il y a peu de philosophes qui ne reconnoissent l'union d'un principe sensitif avec les corps des animaux , à quoi ils attribuent le mouvement volontaire ; cependant connoît-on mieux la nature de ce principe sensitif que celle de l'esprit ? & où est la nécessité de connoître la nature d'une cause pour s'assurer qu'elle est cause , quand une infinité de phénomènes & la plus forte analogie le prouvent ? Il

n'y a personne , qui doute de la gravité , quoique sa cause soit inconnue ; & si les philosophes s'en servent continuellement pour expliquer les phénomènes de la nature , pourquoi seroit-il déraisonnable d'avoir recours à l'énergie de l'esprit , qui manifeste toujours sa présence dans le corps , & qui opere sur lui de plusieurs façons , quoique sa nature soit inconnue ?

Il fait mention de l'*animus* , ou l'ame sensitive & raisonnable des anciens , qu'il croit un seul principe agissant en différentes manières ; ce qu'il prouve fort bien dans la suite de cette section. Il emploie plusieurs pages pour prouver que l'esprit , en produisant les mouvemens vitaux , n'agit pas comme principe raisonnable , mais comme principe sensitif , contre l'opinion de *Stahl* & d'autres.

A ceux qui pourroient dire que les mouvemens vitaux ne peuvent pas provenir d'une cause stimulante qui affecte l'esprit , puisque nous n'avons aucun sentiment de l'impression d'une pareille cause , il répond , que cela peut provenir ou de la douceur de l'irritation , ou de ce que nous y sommes habitués depuis le commencement de la vie. Il appuie cette der-

niere raison de plusieurs exemples tirés de l'économie animale.

En troisième lieu, il se fait objecter, que quoiqu'on ne sente pas l'action des causes stimulantes sur les organes des mouvemens vitaux, on devroit au moins s'apercevoir de l'empire de l'esprit qui cause ces mouvemens. Il tâche de se dérober à la force de cette objection, en se rejettant sur les distractions de l'ame, qui ne lui permettent point de réfléchir sur des mouvemens animaux, dont elle doit être nécessairement la cause, puisqu'on n'en sauroit imaginer d'autre. Voila pourquoi, dit-il, nous contractions les paupieres, sans y songer, à l'approche de la poussiere ou des insectes; voila pourquoi à la vue d'une nourriture agréable la salive vient abondamment à la bouche d'une personne qui a faim; voila pourquoi le lait découle du sein de la nourrice, aussi-tôt que l'enfant s'y porte. La vraie raison de notre inattention à cet égard vient de ce que nous avons acquis, par une longue habitude, la faculté d'exécuter certains mouvemens avec beaucoup d'aisance; & à proportion de cette aisance, nous donnons moins d'attention à la part qu'y a l'esprit.

En quatrième lieu, comme M. *Whit*

a prévu, que dans son système l'ame devroit exercer un empire absolu sur les mouvemens vitaux, & par conséquent les suspendre & les varier à son gré ; il dit que, quoique l'homme soit évidemment libre de faire ou de ne pas faire les actions qui sont susceptibles de délibération, il ne l'est pas également par rapport à celles qui sont produites par une cause incitante. Que, comme nous ne pouvons pas nous empêcher de voir un objet qui est peint au fond de notre œil ; de même, l'esprit ne peut pas suspendre sa puissance de mouvoir un muscle, dont les fibres sont fortement stimulées, ou irritées. Que, comme on ne peut pas nier que l'esprit n'entende & ne voie, parce qu'à la présence des objets la volonté n'est pas maîtresse d'empêcher que nous ne voyions ou que nous n'entendions ; on auroit tort aussi de prétendre que les mouvemens involontaires ne pussent pas provenir de l'énergie de l'esprit, parce que la volonté n'a pas de puissance immédiate sur eux. Que, comme ces mouvemens ne sont pas exécutés en conséquence des opérations de l'esprit, comme principe intelligent, ils ne proviennent pas non-plus de l'habitude, puisqu'ils ne cessent pas d'être immédiatement

après la naissance, aussi-bien que les adultes ; d'où s'ensuit que nos mouvemens par irritation proviennent de notre forme originaire, & de la loi d'union établie par le Créateur entre l'ame & le corps, au moyen de quoi, l'ame, sans raisonner, s'efforce d'écarter toute sensation désagréable.

L'auteur vient ensuite à une cinquième objection, qui est, que l'esprit ne peut saisir distinctement qu'une idée à la fois ; qu'ainsi il ne sauroit veiller, & pourvoir à tous les mouvemens vitaux & involontaires, qui sont très-nombreux. Il répond, que cette objection ne porte que contre ceux, qui voudroient que l'esprit gouverne les mouvemens vitaux, comme agent raisonnable, mais non pas contre lui, qui ne le fait agir, que comme principe sensitif ; car soit que l'esprit puisse appercevoir plus d'une idée à la fois ou non, il perçoit certainement différentes sensations en même tems ; & nous savons qu'il peut mouvoir dans le même instant plusieurs muscles volontaires. Il ajoute, qu'un homme peut entendre un son, & voir en même tems une couleur ; & que si dans le même tems une mouche, ou quel-

que chose de semblable , vient à lui causer un chatouillement désagréable , quoiqu'occupé déjà de deux sensations , il ne laissera pas d'être encore attentif à celle-ci ; parce qu'il est toujours prêt à s'apercevoir de toutes les causes incitantes , qui agissent sur les organes vitaux , & à continuer le mouvement de ceux-ci.

L'auteur conclut ainsi cette section :

» Mais quelle est la maniere , dont l'esprit
 » met les muscles en mouvement ; quelle
 » est la cause matérielle dans le cerveau ,
 » dans les nerfs , & les fibres musculaires ,
 » qu'il employe comme instrument pour
 » cet effet ; quelle est la structure intime
 » des fibres musculaires ; ou la maniere
 » précise , dont l'influence nerveuse agit
 » sur une telle fibre , quand elle produit sa
 » contraction ? Ce sont là des questions ,
 » que nous avons entièrement évitées ,
 » étant persuadé , que tout ce qu'on a dit
 » à ce sujet n'est que pure speculation ;
 » & que d'offrir de nouvelles conjectu-
 » res sur des matières déjà si obscures ,
 » c'est accroître les ténèbres.

Dans la douzieme section , l'auteur recherche les raisons de la continuation des mouvemens vitaux pendant le sommeil ; ou pourquoi les organes vitaux font leurs

fonctions en cet état , avec plus de vivacité que les organes des sens , & les muscles du mouvement volontaire. » Le
» sommeil , dit notre auteur , semble provenir de quelque changement produit
» dans ce que les Anatomistes appellent
» cerveau , pour le distinguer du cervelet.
» On a vu des personnes qui , ayant
» perdu une partie de leur crane , ont été
» aussi-tôt après cet accident plongés dans
» le sommeil , par le moyen d'une douce
» compression du cerveau : mais si l'on
» en faisoit autant au cervelet , la mort
» s'en ensuivroit , ou du moins une syncope . Il ne détermine pas positivement , pourquoi cette partie , d'où les organes vitaux tirent tous leurs nerfs , ou presque tous , n'est pas affectée dans le sommeil , en même tems que le cerveau ; il dit seulement qu'il est évident , que la substance medullaire du cerveau est moins sujette à compression , que celle du cervelet , tant par sa texture plus ferme , & par son manque de cavité , que par la différente distribution de ses artères.

A la question , pourquoi les esprits vitaux ne sont pas épuisés , comme les esprits animaux , & n'ont que faire d'inter-

valles de repos pour se renforcer , il répond que probablement il en coûte moins d'esprits nerveux , pour maintenir les mouvemens vitaux , qui sont doux & égaux , qu'il n'en coûte pour entretenir l'exercice des sens , & des muscles volontaires , dont les contractions , quoique moins fréquentes , sont beaucoup plus violentes ; ou que peut-être il se fait une sécrétion plus prompte par le cervelet , que par le cerveau.

Quelques pages de cette section , sont employées à réfuter l'opinion de *Haller* , qui prétend , qu'il n'y a pas de différence entre les nerfs animaux & les vitaux , par rapport à leur origine & à leur nature. Notre auteur cependant n'assure rien au sujet de la structure réelle & intime , & des usages différens du cerveau , & du cervelet , & de la distribution particulière de leurs fibres medullaires ; & il conclut la section par ce passage d'un fameux auteur , *sequimur probabiliora ; nec ultra quam id quod verisimile occurrit progredi possumus ; & refellere sine pertinaciâ , & refelli sine iracundiâ parati sumus.*

La treizieme & dernière section traite des mouvemens que l'on peut observer dans les muscles des animaux , après leur

séparation du corps ; & contient un grand nombre d'expériences , faites par dissection du cœur & autres parties de différens animaux ; plusieurs de ces expériences ont été faites par l'auteur , & concourent fortement à établir son système ; quoique quelques-uns au contraire en tirent avantage pour nier , que le mouvement animal suppose un principe sensitif ; & que d'autres attribuent ce mouvement continué après la mort de l'animal , à quelque propriété particulière dans le muscle mu. Mais comme d'autres muscles en plusieurs animaux tremblent aussi , & se meuvent après une mort violente , cela détruit suffisamment cette opinion. De la comparaison de plusieurs de ces expériences , il tire cette conséquence remarquable.

Les animaux , dont les parties conservent plus long-tems , après la mort , une apparence de vie , semblent avoir & des fluides , & des solides bien différens de ceux des autres animaux ; leur sang est non-seulement plus froid , mais peut-être plus visqueux & moins aisé à dissiper ; & leurs fibres sont tellement constituées , que ni l'affluence de ce fluide de la part du cœur , ni l'influence des nerfs de la part

du cerveau , ne sont nécessaires pour opérer leurs mouvemens. C'est ainsi , que des grenouilles , des vipères , & des tortues , vivent ou ont du mouvement , plusieurs heures après que leur cœur est ôté , & les différentes parties de leurs corps continuent à se mouvoir long-tems après que toute communication est supprimée entre elles & le cerveau.

Il observe ensuite , que ces parties , séparées du corps , exécutent leurs vibrations avec de plus longs intervalles ; & que , quand elles sont finies , elles peuvent être renouvelées par différentes causes stimulantes ; d'où il infere qu'elles ne proviennent pas d'une puissance innée des fibres , parce que l'air externe agit , en stimulant sur les membranes sensibles du cœur nouvellement séparé.

Enfin l'auteur infere de plusieurs expériences , que la cause immédiate du mouvement reste dans les muscles , & dans les nerfs des animaux , quelque tems après la mort réelle ou apparente ; & il se met en devoir d'examiner , comment cela arrive. Il fait voir d'abord , la frivolité de l'hypothèse , qui attribue cette continuation de mouvement aux esprits restans dans les fibres nerveuses , par la raison que ce

prétendu reste d'esprit ne suffit pas, pour nous donner la clé des contractions & relaxations alternatives des muscles.

En second lieu, il combat l'opinion qui l'attribue à quelque élasticité naturelle des fibres, ou des esprits qu'elles contiennent; parce que l'eau chaude qui relâche les fibres, & les liqueurs acres qui ne communiquent aucune impulsion, renouvellent ces vibrations, qu'elles ne sauroient exciter dans une matière élastique; outre que la succession de ces mouvemens des fibres n'est pas assujettie aux mêmes périodes, que les vibrations d'un pendule, ou des corps élastiques en mouvement. Enfin il déclare, qu'il embrasse à cet égard l'opinion de M. *Harvey*, qui attribue au sentiment, les mouvemens irréguliers du cœur du poulet, irrité par des causes incitantes, & compare ce cœur palpitant à un animal qui vit, qui se meut, & qui sent.

Mais pour prouver, qu'il est possible de rendre l'esprit, ou le principe sensitif moins attentif à cette irritation, & par conséquent d'induire ou produire une langueur dans le mouvement animal, notre auteur allegue les effets de l'*opium*, injecté par haut & par bas dans des grenouil-

les ; injection , qui diminua tellement le sentiment en un de ces animaux , qu'en un quart-d'heure il ne put plus se porter sur ses jambes , & en moins d'une demi heure il perdit tout mouvement ; tandis qu'une autre grenouille , à qui l'on n'avoit point fait avaler d'*opium* , sauta pendant une demi heure , même après qu'on lui eut arraché le cœur , & ne mourut que deux heures & demie après avoir souffert cette opération. Et dans une troisieme , qui fut aussi ouverte toute vivante , les battemens du cœur continuoient encore , une heure après qu'on lui eut fait prendre une dissolution d'*opium* , à trois secondes & demi d'intervalle les unes des autres , c'est-à-dire beaucoup plus lentement , que ne bat le poul dans l'état naturel. L'auteur employe heureusement les expériences faites avec l'*opium* , pour montrer en quelque sorte aux yeux , & à l'esprit les effets qu'il produit , non par son mélange avec le sang , mais par son action sur les papilles nerveuses de l'estomac ; en conséquence de quoi le cerveau , & le système nerveux sont affectés d'une manière surprenante. Car que l'on fasse des injections d'*opium* dans une grenouille , cinq minutes après qu'on aura arraché le

cœur, l'animal restera comme mort en moins d'une de demi-heure, sans que la piquure, déchirure, ou coupure de ses muscles, y causent aucune contraction; au lieu que, si l'on insinue une sonde dans la moelle épinière, après que la tête en aura été séparée, il se fera une foible contraction des jambes de devant. Or, il est certain que l'*opium* ne pourra pas être mêlé avec le sang dans cette grenouille.

M. Whytt prévient les corollaires qu'on peut tirer de son hypothèse: 1°. Que la séparation de l'ame d'avec le corps n'auroit point lieu à l'instant, où presque tous les Philosophes pensent qu'elle se fait: 2°. Que l'extension & la divisibilité seroient des qualités de l'ame.

Il répond d'abord que la nature de l'ame, & son action sur le corps sont trop enveloppées de ténèbres, pour qu'on puisse appuyer sur l'une ou sur l'autre, des objections solides. Il donne ensuite des raisons directes: il fait voir, que la vie ne cesse point avec la circulation du sang: les chauve-souris, les porc-épics & une infinité d'insectes, qui vivent lors même que leur sang est sans mouvement, sont des exemples, dont il tâche de faire usage avec succès.

A l'égard de la question , si l'ame est divisible ou non , quoiqu'on la suppose exister dans un point indivisible , il assure qu'un observateur attentif à la structure , & aux phenomenes de la forme animale , doit être convaincu que l'ame est présente au même instant , par-tout où est l'origine des nerfs , c'est-à-dire , le long d'une grande partie du cerveau , & de la moëlle épiniere. Il semble qu'il est de l'opinion , que l'ame existe également par tout le corps des insectes , en sorte que sa puissance est à peine plus sensible en un endroit , qu'en un autre ; ce qui fait que leurs différentes parties vivent plus long-tems après avoir été séparées l'une de l'autre , que celles de l'homme , & autres animaux d'une structure plus analogue à l'homme. En un mot , il paroît , à cet égard , adopter le sentiment de *Gassendi* , *Moore* , *Newton* , & *Clarke* , qui supposoient l'ame extensible. Après quelques raisonnemens abstraits & métaphysiques sur l'extension & l'indivisibilité , il dit que l'extension peut exister sans la divisibilité comme en Dieu ; & ensuite il a recours à sa méthode favorite des expériences , pour appuyer sa conclusion , que les mouvemens des parties séparées des animaux proviennent de l'ame , ou principe sensi-

tif, qui continue d'agir dans ces parties. La plupart de ces expériences sont très-remarquables ; il cite à ce sujet , d'après M. Boyle , l'exemple des papillons femelles du ver à soie , qui non-seulement admettent le mâle , après qu'on leur a ôté la tête , mais qui pondent aussi des œufs. Il rapporte cette étonnante expérience de Redi sur une tortue , qui , après qu'on lui eut ôté la cervelle , ne laissa pas de vivre , depuis le commencement de Novembre jusqu'à la mi-Mai : elle n'ouvroit point les yeux ; mais elle se promenoit , & elle se donna du mouvement jusqu'à la mort. Notre auteur avoit déjà observé que cet animal avoit un petit cerveau , & beaucoup de moelle épinière , qui doit mieux suppléer au cerveau , que ne supplée , selon quelques-uns , le *duodenum* à l'estomac , ou les *capsules* des reins aux rognons. Les animaux , qui ont le plus grand cerveau , sont ceux qui meurent plus vite , quand on leur a coupé la tête. Après l'application de ces phénomènes extraordinaires , où l'auteur attribue les mouvemens involontaires des animaux vivans , & ceux de leurs muscles après leur mort , à la même cause , il conclut son essai en ces termes :

» Si donc , comme nous l'avons mon-

» tré, les mouvemens des fibres, mues par
 » cause incitante, supposent du sentiment,
 » & ne peuvent pas être expliqués autre-
 » ment ; & si le sentiment n'est pas une
 » propriété de la matiere, mais provient
 » d'un principe supérieur, il s'ensuit,
 » par une conséquence naturelle, que les
 » mouvemens du cœur, & d'autres mus-
 » cles des animaux, après avoir été sépa-
 » rés de leurs corps, doivent être rappor-
 » tés à ce principe ; & que toutes les dif-
 » ficultés à ce sujet viennent de notre
 » ignorance par rapport à la nature de
 » l'ame, à sa maniere d'exister, à son
 » union admirable avec le corps, & à son
 » action sur lui.

On peut juger par tout ce qu'on vient
 de lire, avec combien d'injustice on ac-
 cuse l'étude de la médecine de conduire
 les hommes au scepticisme & à l'irreli-
 gion. Une Philosophie trop bornée peut
 disposer quelques-uns à l'athéisme ; mais
 une connoissance plus étendue de la na-
 ture aura sûrement un effet tout contraire.
 Si la forme humaine est considérée comme
 un système purement corporel, qui tire
 toute sa puissance & énergie de la ma-
 tiere & du mouvement, on pourra peut-
 être conclurre, qu'il ne faut point cher-

cher de moteur de l'univers hors de cette même matiere & de ses modes. Mais si, comme nous l'avons montré, les mouvemens & actions de nos corps doivent être tous attribués à la puissance active d'un principe immatériel : combien plus est-il nécessaire de reconnoître un être spirituel auteur & conservateur du monde, cette vaste machine dont les premiers ressorts sont la puissance & la bonté de Dieu !

La vraie physiologie, non-seulement sert à refuter ces philosophes, qui, rejetant l'existence des êtres immatériels, attribuent tous les phénomènes & les opérations de la nature à la matiere & au mouvement : mais elle nous fait remonter encore à la première cause, & nous porte à la réverer.



Dimostrazione dell' esistenza di Dio, provata con quella della contingenza della materia ; in Livorno

L'existence de Dieu démontrée par la contingence de la matiere ; par M. le Chevalier Adami , à Livourne , 1753.

IL y a dans l'univers des êtres qui pensent , & des êtres qui sont en mouvement. La matiere a-t-elle besoin d'une impulsion extrinseque pour ses mouvemens & pour ses modifications ; pour commencer , pour continuer , pour finir les uns ; pour prendre , pour laisser , pour changer les autres ? On en doit inférer qu'elle ne sauroit être l'être primitif , nécessaire , & éternel que nous cherchons ; puisque dans cette hypothese , elle seroit dépendante & indépendante , ce qui implique contradiction ; elle seroit éternelle , & non éternelle ; éternelle suivant la

supposition, non éternelle, puisque l'être qui lui donneroit ses modifications & ses mouvemens existeroit avant elle, ou du moins seroit conçu avec une existence antérieure. . . . La matiere ne tient-elle la faculté de penser, que d'un principe étranger qui la lui a donnée, ou par la communication de cette faculté de penser faite immédiatement à sa substance, ou par l'union d'une substance spirituelle avec la sienne? Les conséquences sont les mêmes: l'éternité & la temporanéité, l'indépendance & la dépendance conviendroient à cette faculté de penser: supposé que la matiere n'ait point essentiellement la faculté de penser & le principe du mouvement, elle est contingente. Si les êtres qui pensent & qui sont en mouvement n'existent que parce qu'ils dérivent de la matiere, comment concevoir que la matiere ne pense point, & ne soit point mue par sa propre vertu? Si le pouvoir de penser & de se mouvoir sont des qualités essentielles aux êtres qui se meuvent & qui pensent, ces êtres ne sont point contingens, & ils le sont. Dire qu'ils tiennent la force de se mouvoir & de penser d'une cause distincte de la matiere, c'est prouver démonstrativement leur contingence. Tout

cela est bien , dira-t-on , mais que conclurre de tout cela ? Prouve-t-on que la matiere ne pense point véritablement ? En connoit-on assez parfaitement l'essence , pour décider que par elle-même elle ne peut point se déterminer au mouvement ? Mon dessein étant d'écarter les épines & les ténèbres du chemin que j'ouvre sous les pas de mon lecteur , je ne commencerai point ma démonstration par examiner si la cohésion , la solidité , l'extension , qualités inhérentes à toutes les substances matérielles , sont compatibles ou incompatibles avec les volitions & avec les pensées ; si le mouvement des corps émane de l'attraction , de l'impulsion , ou d'ailleurs ; si les particules élémentaires qui composent la matiere sont étendues ou inétendues : ce sont là , même pour les savans , des mysteres impénétrables , qui d'ordinaire servent plus à fomentier la discorde parmi les Philosophes qu'à éclaircir la vérité. Je n'observerai ni la méthode des écoles , ni les regles de l'analyse , ni la rigueur de la précision géométrique. Qu'importe , pourvu que je démontre par des preuves évidentes ce que j'ai avancé ? Or je le fais ; & voici ces preuves telles qu'elles se présentent à moi.

Tout être qui pense se manifeste tel extrinséquement , ou paroît tel : je parcours la chaîne de tous les êtres , & j'en recueille cette vérité. Je trouve dans les bêtes une ame qui a des modifications limitées & confuses ; mais je les y trouve ces modifications quelles qu'elles soient ; quelques-unes d'entre-elles changent seulement de situation & varient leurs attitudes ; ce sont les seuls signes extérieurs qu'elles nous fournissent des modifications de leurs ames : ces indices , quoique légers , nous font dire avec certitude que les êtres qui nous les donnent sont vivans & pensans. Ces indices essentiels disparaissent quelquefois par un événement accidentel dans le cas d'une suspension de l'acte de penser , & non de l'habitude que n'affecte jamais cette suspension courte pour l'acte même , qui bientôt renouvelé se remontre au-dehors : ces faits sont constatés par l'expérience. Il seroit inutile de dissenter profondément, pour fixer le degré de perception qu'ont plusieurs d'entre les bêtes , & pour imaginer en quoi consiste précisément ce qu'on appelle leur instinct : pour assurer qu'elles pensent , il suffit de savoir que parmi elles il n'y en a aucune qui soit purement machinale & passive ;
que

que toutes, elles ont des volitions, par conséquent des idées, & par conséquent encore la faculté de penser. Tout ceci, pour être parfaitement entendu, demanderoit une plus ample explication; mais dans le siècle éclairé où nous sommes, il seroit superflu de travailler à confirmer les propositions antécédentes. On ne pourroit le faire qu'en combattant les prétendus automates des Cartésiens, ou la prétendue ame sensitive, différente, selon les Péripatéticiens, de celle qui pense & de celle qui raisonne; ce qui ne se feroit qu'en perdant un temps précieux. Que les Matérialistes nous disent maintenant, d'après quelles marques extérieures ils concluent pour l'existence actuelle de cette faculté de penser en tant d'êtres reconnus pour faire la classe des êtres inanimés: ils ne nous en indiqueront certainement jamais aucune. La différente situation & la disposition différente des parties combinées différemment, & enfantant ou n'enfantant point la pensée, selon la nature de la combinaison, seroit un paradoxe & non une réponse. Seroit-il moins paradoxal de soutenir que l'universalité des êtres, de quelque espèce qu'ils soient, & quelque nom qu'on leur donne,

ne compose qu'une seule substance différemment divisée & modifiée; & qu'une certaine gradation place les plantes dans la proximité des animaux d'un rang inférieur & d'un mécanisme plus grossier? Les plantes pensent-elles? Quelles preuves avez-vous qu'elles pensent, leur répliquerai-je sans cesse pour les embarrasser toujours? La matière est selon vous essentiellement pensante: ce ne sont donc point quelques parties seulement qui pensent: non-seulement tous les corps, toutes les masses organiques ou informes sont pensans, tous les atomes aussi pensent donc. C'est le sentiment d'Hobbes, que Clarke ne juge à propos de réfuter qu'en le tournant en dérision. Tous les hommes sont parfaitement convaincus, que ce qui pense en eux, ce n'est point toute la matière qui entre dans la composition de leur individu; ce qui pense en nous n'est donc point matériel, puisque tout ce qu'il y a de matériel en nous ne pense point; tout ce qui est matériel a la même essence, la matière pense essentiellement; toute la matière devrait donc penser; or toute la matière ne pense point. . . .

On ne peut point nier que dans les

corps il n'y ait une loi constante de mouvement & de tendance. C'est cette loi qui maintient l'ordre que nous voyons régner dans l'univers ; c'est elle qui dirige les révolutions de tous les corps célestes ; c'est elle qui perpétue le cours des causes & des effets dans la nature , & qui opere les changemens de forme que la matiere subit.... Ce mouvement & cette tendance ne seroient-ils point des propriétés essentielles à la matiere, dont elle ne sauroit être redevable à l'impression d'une autre cause ? Il est incontestable, nonobstant toute tendance , que la matiere ne se remet jamais d'elle-même en mouvement : dès qu'une fois ses atomes sont venus à s'arrêter en s'accrochant , il faut toujours qu'il intervienne une impulsion étrangere. Abstraction faite de cette impulsion , la matiere est indifférente , ou pour le mouvement , ou pour le repos. Les corps qui sont dans un mouvement continuel prouvent seulement que l'ordre de la nature , & l'économie physique les veulent dans cet état : les corps que le même ordre & la même économie tiennent dans un repos non interrompu existent-ils moins que les premiers ? Le mouvement des premiers est donc occa-

sionnel, précaire, & communiqué. S'il étoit essentiel, le repos comme contraire à l'état naturel de la matiere la détruiroit. Quelque effort que vous imaginiez en elle pour se mouvoir, vous n'aurez jamais imaginé qu'un nom vuide de sens. Cet effort passe-t-il à l'acte de lui-même? N'a-t-il pas besoin de l'intervention d'un effort supérieur, non inhérent, dérivé d'une impression extrinsèque? Cet effort est une disposition qui rend propre à recevoir, non à se donner du mouvement.... Faisons encore quelques autres observations; réfléchissons sur la différence du mécanisme qui regle le monde fait & arrangé, & de celui qu'il a fallu pour introduire dans la matiere l'admirable harmonie qui unit toutes ses parties..... Soit donc qu'avant la formation du monde nous la supposions flotante avec ses élémens, ou du moins divisée en atomes égaux, il est indubitable que, malgré toute leur rotation, les atomes, conservant toujours entre-eux une égale gravitation & une attraction proportionnelle, ne se seroient jamais rencontrés. . . . Soit que nous la voulions considérer comme une masse informe, dans le sein de laquelle préexistent les prétendus principes d'un

mouvement éternel possible, ou une tendance occulte, il est clair qu'elle seroit toujours restée dans cet état de désordre & de confusion, dans une actuelle immobilité, que sa tendance n'auroit jamais fait cesser; le monde n'auroit jamais été arrangé, parce qu'indifférente pour le mouvement ou pour le repos la matiere ne seroit jamais sortie de son état primitif. . . . Soit enfin que nous aimions mieux la faire circuler dans le vuide divisée en masses & en parties inégales, & observant ces différentes loix du mouvement qui produisent la combinaison des atomes, requise pour former les merveilleses modifications des corps, ne serons-nous pas dans la nécessité de recourir à un esprit, pour lui attribuer cet arrangement primordial, cette harmonie, ces loix qui dénotent une regle, une prévoyance, une sagesse? Recourir à un esprit n'est-ce pas reconnoître une impulsion étrangere qui agit sur la matiere? Et reconnoître cette impulsion n'est-ce pas avouer que la matiere est contingente? Les anciens sectateurs de Démocrite, & particulièrement Epicure, avoient pressenti le foible de leur système, & tâché d'y remédier à la faveur de plusieurs autres suppositions.

Les atomes errans qui différoient, suivant leur opinion, par leur masse, par leur figure, & par leur pesanteur, avoient un double mouvement, l'un de gravitation ou d'incidence, l'autre de réflexion : ainsi conditionnés, parcourant les divers points du vuide qu'on leur faisoit occuper, auteurs de tout dans la composition & dans le maintien de l'univers, ils causoient par la désunion & par la dispersion de leurs parties la corruption & la destruction des corps. Que manque-t-il à ce système pour être vraisemblable ? L'admission d'une intelligence suprême à qui seule il pouvoit appartenir de donner à la matiere cette diversité de molécules, de gravitation, de configuration, & de lui imprimer avec précision cette mesure de mouvement, qui devoit la soumettre à l'admirable symmétrie qu'elle offre à nos regards. De la simple exposition du système suit la nécessité d'une intelligence ; de la nécessité d'une intelligence, la création des atomes ; de la création des atomes, la contingence de la matiere ; de la contingence de la matiere, l'existence d'un premier être qui ne soit point matériel : & cet être intelligent & immatériel est Dieu. Substituer à ce premier être le hasard, & aban-

donner à la direction toutes les opérations antérieures à la consistance de l'univers, e'étoit élever un édifice qui ne portoit sur aucun appui ; puisqu'il n'avoit pour tout fondement que le hasard, qui n'est rien. Quels délires ! Pourquoi ces atomes, malgré leur agitation durant une éternité entière, ne s'étoient-ils pas rencontrés auparavant ? S'ils ont été liés par un léthargique repos durant tant de siècles, qui a troublé leur sommeil ; qui a rompu leurs chaînes ? qui les a contraints à se mouvoir ?

Le monde est d'une origine éternelle, dit une autre espece d'Athées ; ou pour mieux dire, il est sans origine ; tel qu'il est, il est éternel ; les corps donnent & prennent le mouvement ; leurs modifications se détruisent & se renouvellent ; de-là l'équilibre établi & l'ordre maintenu. Mais cette éternité du monde est démentie par tous les arts, par toutes les sciences, & par tout ce que nous voyons. Nous savons par l'histoire l'époque des villes, la date des nations, la naissance des métiers, la découverte des instrumens. Comment tant de nouveautés dans un monde si ancien ? Supposons pour un moment le monde éternel. Ou il a été

sans habitans jusqu'à un certain temps fixe ; ce qui ouvre un vaste champ de difficultés insurmontables : car pourquoi la matiere dans un instant plutôt que dans un autre, a-t-elle dû avoir une nouvelle direction de mouvement , & engendrer de l'adaptation de ses parties , ou des exhalaisons de la terre , des hommes , des animaux &c. dont la formation négligée durant des siècles infinis antérieurement écoulés , ne se voit jamais renouveler de cette maniere ? . . . Ou les générations sont éternelles ; c'est-à-dire que les êtres successifs se sont propagés de toute éternité par l'union des deux sexes ; & nous voila réduits à la nécessité paradoxale de reconnoître des êtres dérivés & contingens , dont aucun n'est le premier & le principe des autres. Le monde tel qu'il est n'est donc point éternel. . . .

On peut concevoir , lisois-je dernièrement , qu'un être non pensant en produise un qui pense. Un subit tremblement de terre excite en nous une idée que nous n'avions point ; la matiere pourroit donc être la cause efficiente des êtres pensans. Je croirai avoir répondu clairement à cette difficulté , en disant que ce qui nous survient dans le cas d'un

treblement de terre, par exemple, c'est un acte nouveau, ou une nouvelle modification de la faculté de penser que nous avions déjà; modification que n'éprouveroit jamais ni une pierre ni un mort. La faculté de penser étant préétablie en moi, est-il surprenant qu'un nouvel objet ou un nouvel accident trace dans mon cerveau de nouvelles images, & excite occasionnellement dans mon esprit de nouvelles idées? Les semences, lisois-je encore, produisent les plantes; les plantes ont le principe de la végétation; les semences ne l'ont point. . . . La réponse est aisée: la plante ne reçoit pas tout son être de la semence; une semence produit une plante qui produit à son tour une semence, dont il sort une plante mere d'une semence; cette progression a lieu jusqu'à ce qu'on soit parvenu à une cause nécessairement existante. D'ailleurs la force nutritive & le principe de la végétation consiste dans la disposition des parties solides, placées avec une certaine relation entre-elles, & affectées d'un certain mouvement; ce mouvement existoit déjà dans la matiere qui s'est incorporée avec la semence. . . .

Afin que la matiere eût en elle-même

un principe nécessaire de son existence, il faudroit que dans sa totalité elle ne pût point ne pas être : personne ne prouvera ja. mais que tous les atomes de la matiere qui existent actuellement sont nécessairement existans ; y a-t-il quelque chose de plus facile que de concevoir que ces atomes pourroient être en moindre quantité ? Quelle contradiction y auroit-il à supposer qu'il pourroit y avoir moins d'étoiles & moins de planetes ? Il pourroit y en avoir plus qu'il n'y en a , puisque nous ajouterions au moins mentalement à leur nombre quel qu'il soit ; pourquoi seroit-il impossible d'en retrancher ? Ou tous les corps n'existent point nécessairement , ou il ya de la contradiction à supposer que quelques uns pourroient ne point exister ; on suppose- roit sans contradiction la non-existence de quelques uns : ils n'existent donc point tous nécessairement ; il n'y en a donc aucun qui existe ainsi.

La matiere existe , parce qu'elle existe ; disent les Athées : étrange paradoxe dont on n'inferera jamais qu'elle existe nécessairement ; parce que la raison nous démontre que c'est contingemment qu'elle existe. Outre que le principe de son mouvement lui manque , l'indifference qu'elle a pour

prendre ses formes ne laisse aucun lieu de douter qu'elle ne soit créée; cette indifférence dénote qu'elle est limitée & sujette aux mutations, ce que ne souffre point la qualité d'être nécessaire. L'homogénéité seroit une des conditions indispensablement requises pour que la matiere fût un être nécessaire, parce qu'elle devroit exister nécessairement dans le même état. Quelques Antimatérialistes vont plus loin & disent: être nécessairement & pouvoir être inû, implique contradiction; la matiere est mue, elle n'est donc point l'être nécessaire. L'être nécessaire doit être tel dans son intégrité même relativement à sa situation: la situation est changée par le mouvement; un être qui change de situation n'est donc point l'être nécessaire. Je connois la valeur & je sens le poids de ces raisonnemens que j'ai lûs dans plusieurs ouvrages modernes, je n'ai pas cru que je dussé pour cela éviter la route que j'ai suivie. Je suis persuadé que les Athées ne s'avoueront jamais vaincus, qu'après qu'on aura réussi à dissiper sous leurs yeux éblouis le phantome imposteur de la matiere qui se meut d'elle-même & qui est pensante.

La matiere se meut, parce que le mouvement est nécessairement inhérent en elle,

& parce qu'elle pense qu'elle se meut, c'est leur objection principale; qu'y repliqueroit-on? Il me reste à ajouter que, quand j'ai parlé du vuide, mot dont on abuse pour favoriser la cause des incrédules, l'objet de mon idée n'étoit pas un objet incréé: on ne doit reconnoître pour incréé que le seul être nécessaire & existant par lui-même: nous l'avons trouvé, nous avons trouvé Dieu. . . . L'immutabilité manque à la matiere; l'infinité, qualité également essentielle à l'être nécessaire, ne lui manque pas moins. Il est très-certain que tous les corps se meuvent dans un espace vuide; la matiere n'est donc point infinie, supposé l'infinité du solide; ces deux idées différentes, celle du vuide & celle du solide qui s'y meut ne pourroient point se former: celle du solide absorberoit tout: on les a cependant; la matiere n'est donc point infinie; dépouillée de l'infinité elle rentre dans la classe d'un être partial, limité & contingent. . . .

Il y a dans l'univers des êtres qui pensent & des êtres qui sont mus; la matiere ne se meut point d'elle-même, elle ne pense point. Si elle pensoit, elle penseroit essentiellement, elle penseroit dans son intégrité, elle donneroit des signes extrinse-

ques de ses pensées; quels sont les signes de cette nature que donne la pierre, &c? Si elle se mouvoit d'elle-même, le mouvement lui seroit essentiel; elle ne seroit point indifférente pour le mouvement & pour le repos; le repos la détruiroit, les corps qui se reposeroient ne seroient point des corps. Il faut ou convenir de la contingence de la matiere ou lui attribuer l'éternité; elle n'est point éternelle; il s'ensuivroit qu'elle seroit indépendante, immuable, infinie. . . . Indépendante: au-dessus d'elle, il n'y auroit rien, tout se réduiroit à elle. Immuable; la mutabilité seroit en elle une imperfection, parce que ses changemens ou l'amélioreroient ou la détériore-roient; pareille absurdité dans les deux cas. Infinie; étant tout, pourquoi seroit-elle bornée? Or tout ne se réduit point à la matiere; il y a des êtres pensans qui sont au-dessus d'elle; elle change, ses parties n'ont pas toujours la même modification ni la même situation relative; elle a des limites; elle est mue dans le vuide qui la contient; on pourroit ajouter au nombre des atomes comme on en pourroit retrancher. Elle est donc un être contingent; il existe donc un être qui ne l'est point, qui a créé tout ce qui l'est, & dont l'existen-

ce est démontrée par la contingence de tout ce qui n'existe point nécessairement.

Notre analyse est le tableau fidele quoique racourci de l'ouvrage de Monsieur le Chevalier Adami, qui fait l'éloge de son esprit & de son cœur. La droiture de son cœur lui a fait éviter les écueils d'une certaine Philosophie trop à la mode qui prétend que la raison ne peut être honorée qu'autant qu'on flétrit la Religion; la justesse de son esprit lui a fait saisir avec discernement & trancher avec force le principal nœud de la difficulté.... *Il est très-certain que tous les corps se meuvent dans un espace vuide; quand j'ai parlé du vuide, l'objet de mon idée n'étoit point un objet incréé*, dit notre Auteur, tout le monde sera-t-il de son sentiment? Le plein physique a-t-il éprouvé une défection tellement générale qu'il ne lui reste aucun défenseur? En parlant du vuide, notre Auteur n'avoit point en vue un objet incréé; c'étoit conséquemment un objet créé; c'étoit conséquemment ou un esprit ou un corps: toutes les substances sont de l'une de ces deux especes; il est aisé de conjecturer qu'un esprit n'étoit point l'objet de son idée; on conjecture aisément que ce n'étoit point non plus un corps: il se seroit retrou-

vé dans le plein physique. Il n'est donc point trop décidé que les corps se meuvent dans un espace vuide. Le vuide n'étant ni un esprit ni un corps ne seroit rien du tout. A cette petite circonstance près, qui est tout-à-fait étrangere à la contingence de la matiere, puisque les corps mus dans le vuide ou dans le plein sont également indifférens pour le mouvement ou pour le repos ; la démonstration de Monsieur le Chevalier Adami est d'un Philosophe, qui pense bien & qui écrit sagement.



*ALMET, ou le véritable usage
de la vie & de ses biens; Fable
Orientale, traduite de l'Arabe
en Anglois, & inserée dans le
London-Magazine du mois de
Decembre 1753.*

LA Fable que nous donnons ici n'a ni la naïveté ni la brièveté de l'apologue: mais elle a une autre sorte de mérite, ou une qualité au moins qui peut en tenir lieu chez les Arabes, d'où elle nous vient. L'auteur y prêche un point de morale très-bon à savoir, & le débite sur le ton emphatique des Orientaux, qui n'est pas assurément celui qui sympathise le plus avec le nôtre; mais qui peut-être est au Levant celui qu'on juge le plus propre pour inculquer dans les es-

prits des leçons utiles. Si cette Fable atteint son but, qui est de prouver que les richesses & les plaisirs ne remplissent pas le cœur de l'homme, qu'importe qu'elle soit écrite comme nous l'écrivions? Nous ne nous proposons pas de mettre tous les styles au niveau du nôtre; mais au contraire de les présenter au lecteur avec la nuance qui les distingue. L'air de singularité qu'on leur trouvera doit les faire mieux accueillir; c'est toujours quelque chose que d'être singulier. L'auteur Anglois, qui nous a transmis ce morceau, a cru bien faire, que de lui conserver son gout Oriental. Nous aurons le même scrupule, & nous allons parler Arabe en François.

ALMET, un des plus pieux Derviches qui fût de son temps, étoit si estimé parmi ces hommes favorisés du

ciel, que le saint senat lui avoit confié le soin d'entretenir le feu sacré, dont les particules épurées composent ce nuage brillant, qui enveloppe continuellement le tombeau du grand prophete. Malgré un emploi si honorable, il étoit modeste, humain & bienfaisant. Un matin qu'il venoit d'élever vers l'Eternel les prémices de ses sentimens, au moment même que prosterné vers les portes orientales du temple il se relevoit pour aller vaquer à ses importantes fonctions, il aperçut devant lui un homme dont les habits magnifiques & le fastueux cortège annonçoient l'opulence; mais dont le maintien négligé & les regards tristes prouvoient que ses richesses ne l'avoient pas rendu heureux. Sa bouche étoit entre-ouverte pour parler, mais la consternation paroissoit la lui fermer: d'ailleurs il avoit dans le port & dans l'air cet embarras timide que l'on a en présence de quelqu'un qu'on va implorer. Son silence respectueux intéressa Almet. Ce Derviche s'approcha de lui, & d'un ton d'affabilité qui gagna d'abord sa confiance: Pourrois-je ici quelque chose, lui dit-il, qui fût capable de dissiper les sombres nuages dont ton auguste face est couverte?

Almet, répondit l'inconnu d'un ton pénétré, tu vois le plus à plaindre de tous les hommes, un malheureux que le bonheur même rend misérable. Hélas ! en quoi consiste-t-il donc ? Aucun des objets que l'on croit constituer son essence n'a échappé à mon avide cupidité ; & je le cherche encore. Tous mes desirs les moins naturels, les plus hardis, les moins raisonnables, les plus déréglés, tous ont été satisfaits ; & je ne le suis point. Je possède moi seul tous les biens dont les parties divisées rendroient une infinité d'hommes heureux ; & je suis bien éloigné de l'être. Mes vœux sont à leur comble ; & je me déssole, au lieu de me rejouir de n'en avoir plus à former. Les passions n'ont plus de promesses à me faire, je fais à quoi m'en tenir sur toutes leurs exagérations ; la jouissance m'a détrompé sur tout ; la triste expérience m'a fait connoître les mensonges de l'espérance, & je ne puis plus m'en amuser ; oui tout m'est refusé, jusqu'aux agréables illusions de la consolatrice des humains. Le temps même, ce refuge commun d'où l'homme attend la félicité ; le temps, ce premier des biens est une des richesses dont l'emploi m'embarrasse & dont la possession

m'est à charge ; mon ame désoccupée en voit distinctement toute la continuité , mes fatigantes réflexions ne m'en laissent aucune portion pour la joie & le contentement ; sa rapidité semble se fixer pour moi : l'ennui , l'inaction , l'indifférence s'emparent de tous mes momens , & le désespoir de devoir jamais à sa durée un bien-être plus solide que celui dont j'éprouve la frivolité , paroît éterniser pour moi seul une chose que sa durée même consume. Que dis-je , ô Almet ! mon dégoût affreux ne peut me cacher le terme fatal ; je l'appergois à travers le nuage lugubre dont m'environne ma tristesse profonde ; & le croiroit-on ? La fin d'une vie aussi inutile & aussi fastidieuse que la mienne n'est pas même un plaisir pour moi ; elle me fait au contraire fremir ; mon foible cœur se resserre & se flettrit à cette seule idée ; & malgré l'espece d'aneantissement dont je gemis, mon ame ne peut admettre la possibilité de cet instant funeste , que l'on appelle mort, où la trace que mon existence laissera après moi dans le sein de l'éternité n'aura pas plus de réalité , que le sillon que forme la voie d'un navire en pleine mer , & qu'absorbe à jamais la réunion des flots.

Où se trouve donc la félicité, pour laquelle je sens que je suis fait ? Est-il dans les secrets de la sagesse, dont tu es dépositaire, quelque moyen de la trouver enfin ? Ah ! daigne me l'indiquer, divin Derviche : c'est pour l'apprendre de toi que je suis venu troubler ta solitude, c'est la grace insigne que j'avois à te demander qui a paru mêler d'abord d'irrésolution ma confiance dans tes lumières : j'hésitois de te découvrir mes peines ; je sentoie combien le remède que l'on y pouvoit apporter étoit précieux ; & l'appréhension d'un refus que je mérite peut-être m'imposoit le silence que ta bonté seule m'a fait rompre.

Ce discours vehement interessa toute l'ame d'Almet. Quoiqu'étonné de la singularité de ces plaintes, il comprit qu'elles pouvoient n'être pas sans fondement. Les mouvemens d'un cœur droit & bienfaisant se peignent dans les traits de celui qu'il anime : aussi lisoit-on dans les yeux du Derviche les sentimens de surprise & de compassion dont il étoit affecté ; mais après quelques instans donnés à la réflexion, il éleva ses regards & ses mains vers le ciel comme pour l'interroger, puis se tournant vers l'incon-

nu , qu'il envisagea avec un sourire mêlé de tendresse & de majesté , il lui dit ces consolantes paroles :

O mon fils ! l'agitation violente de ton esprit , & l'oïiveté indolente de ton cœur me touchent : je veux bien ranimer l'un en éclairant l'autre ; je vais donc te faire part des connoissances que j'ai moi-même reçues du grand prophete.

Un soir, que livré aux réflexions qu'inspire la retraite du soleil je me reposois sur les degrés du temple des fatigues de la journée , je jettai tout-à-coup les yeux sur la cité sainte : je vis une multitude de peuple , qui se répandant comme un torrent dans les rues & dans les places , paroïssoit se chercher , s'éviter , se fuir & revenir sur elle-même : l'inquietude & l'agitation se lisoient sur tous les visages ; cette altération générale dans les physionomies , qui m'annonçoit le trouble intérieur des ames , me toucha sensiblement.

Miserables mortels , m'écriai-je , pourquoi vous donnez-vous tant de mouvemens ? Quel en sera l'effet ? Est-ce pour devenir heureux ? Eh bien , quel est celui de vous qui l'est ? Quel est celui de vous qui ne l'est pas ? Quoi, vous n'êtes pas contents , vous à qui les lins d'Egypte & les

soies de Perse fournissent les vêtemens les plus précieux ? Vous ne vous trouvez pas moins à plaindre , que ceux dont tous les momens sont employés à charger & à conduire des chameaux ? La finesse des étoffes & l'éclat de leur teinture , à force de frapper vos yeux , ne les affectent plus agréablement , tandis qu'au contraire la continuité des travaux de ceux qui ne vivent que pour traverser le desert les y a familiarisés au point qu'ils y sont presque insensibles ? La vie humaine est bien figurée par la marche d'une caravane ! Une scène ennuyeusement uniforme , un horison terminé par une ligne toujours tristement semblable à elle-même , nulle perspective , nulle image nouvelle , nul objet capable de recréer , d'amuser ou de consoler , une soif qui s'irrite par des rafraîchissemens impuissans , une fatigue dont nul repos ne peut délasser , parce qu'elle est toujours renaissante & toujours augmentée par la frayeur de se voir enseveli sous des montagnes de sable : tous ces traits ne sont-ils pas communs , & à l'écoulement de la vie & au passage d'un lieu à un autre ; & l'homme qui vit ne doit-il pas se reconnoître dans l'homme qui voyage ? Mais si celui qui ne brille

que de l'éclat emprunté des pierreries & des diamans ne doit ni ne peut se croire heureux, parce que tous les objets de sa félicité lui sont étrangers; comment peuvent supporter leur triste vie ceux qui la passent à fouiller les mines & à y chercher ces trésors si inutiles à ceux qui les possèdent; ces infortunés qui sans être morts sont privés de tous les avantages des vivans, qui ne tiennent à la nature que par leur passibilité; qui ne savent ce que c'est que la lumière, parce qu'ils ont passé toute leur vie dans les entrailles de la terre; qui gémissent plus qu'ils ne respirent, & dont la déplorable existence n'est sensible dans l'univers que par les plaintes que leur arrachent leurs maux? Si l'inutile abondance des premiers n'est pas une ressource pour la dure indigence des autres, quel vain songe est la vie des hommes? Pourquoi se réjouir ou s'affliger d'une existence dont le hasard seul règle le sort? Ou si au contraire c'est une intelligence souveraine qui met tant de variétés dans les fortunes des mortels, comment ne pas l'accuser de partialité, de caprice, ou d'impuissance?

C'est ainsi que mes pensées se succédoient les unes aux autres, avec une rapidité

rapidité, qui ébranloit toutes les facultés de mon ame ; mon cœur étoit agité comme la mer, quand elle est en proie aux vents tumultueux ; & j'allois succomber à la violence de ses mouvemens, lorsque le ciel même vint à mon secours. Un délire divin me troubla la raison ; mes yeux ouverts ne voyoient plus les objets qui leur étoient présens ; les rues de la Mecque & la multitude qui les parcourt sans cesse avoient totalement disparu à ma vue. J'avois quitté les premières marches qui conduisent au lieu sacré, & je me trouvai transporté sur le penchant d'une montagne ; j'y étois assis, & je commençois à revenir du premier enthousiasme qui m'avoit dérobé à moi-même, lorsque j'aperçus à ma droite un ange tout étincelant de lumière ; je le reconnus pour Azoran, le ministre des réprimandes, celui que le Très-haut charge d'intimider fructueusement ceux que le grand prophète le supplie de ne pas condamner. A son aspect sévère, je fus frappé de frayeur ; mes genoux foibles & tremblans me placèrent d'eux-mêmes dans la posture d'un suppliant ; ma bouche s'ouvroit pour prononcer des sons mal articulés ; & déjà je commençois à implorer la clémence

E

d'Azoran : mais m'imposa silence.

Almet, me dit-il, écoute la voix de la vérité : tu as consacré ta vie à la méditation de ses mystères, tu veilles pour ceux qui dorment ; tu t'instruis pour les ignorans ; tes conseils doivent détromper les foibles de leurs erreurs ; & tes enseignemens retenir les présomptueux sur le penchant rapide du vice. Comment donc astu lû livre de la nature sans le comprendre ? Le voilà ouvert à tes yeux, regarde attentivement ; & que ce spectacle te rende plus sage.

J'obéis ; & mes premiers regards m'offrirent un vallon délicieux. La nature en certains endroits y avoit prodigué des beautés que l'art n'imitera jamais, & l'art en d'autres y avoit été l'heureux rival de la nature. J'aurois cru voir ce lieu de récompense que Mahomet nous a si bien dépeint, si la petite étendue du vallon ne m'avoit détrompé autant que sa position. Il étoit divisé par une magnifique allée des plus beaux arbres, mais qui aboutissoit à un désert affreux, & qui n'avoit pour perspective que des ténèbres impénétrables. Sous l'agréable ombrage de l'allée du milieu, se trouvoit réuni tout ce qui peut flatter les sens. Le feuillage

épais qui le formoit renfermoit dans son riche sein des fleurs, des fruits, & des oiseaux de toutes les espèces. Les nuances de la verdure mêlées aux divers coloris des fleurs & des plumages formoient le plus brillant spectacle pour les yeux ; le chant mélodieux & varié des oiseaux enchantoit les oreilles ; les plus douces odeurs annonçoient les fruits les plus exquis ; & sur des lits de gazon agréablement émaillés les objets les plus charmans attendoient les fortunés habitans au retour de leur promenade. A sa droite, cette allée merveilleuse étoit arrosée d'un ruisseau, dont le crystal pénétré par la couleur de son sable d'or sembloit rouler dans son lit les rayons même du soleil ; & dont les eaux par l'effort continuel qu'elles faisoient, pour entraîner leur précieux gravier, imitoient le son des métaux que cet être créateur forme dans le sein de notre globe. Elle étoit bordée à sa gauche par une moitié de labyrinthe, dont les contre-allées, les bosquets & les buttes couvertes de mousse répétoient les délices de leur centre, & dont les fontaines, les grottes & les cascades en présentoient de nouvelles. Tous ces ornemens de la nature & de l'art varioient la scène bien

agréablement pour les yeux : mais ils ne pouvoient leur cacher , ni les bornes étroites , ni le point de vue attristant de ce séjour enchanté.

Le premier coup d'œil m'en parut ravissant ; l'air embaumé que les vents m'en rapportoient achevoit de séduire mon ame enivrée de tant de raretés différentes , lorsqu'elle fut frappée d'un nouvel étonnement à la vue d'un homme qui se promenoit seul dans l'allée du milieu , l'air triste & rêveur , les bras croisés , la démarche tantôt lente tantôt précipitée : tout son maintien annonçoit le trouble de son ame. S'il regardoit devant lui , la frayeur le faisoit reculer en arriere ; s'il regardoit autour , le regret lui faisoit pousser de profonds soupirs. Tantôt son chagrin l'agitoit avec violence , tantôt il le plongeoit dans un profond accablement ; ainsi qu'à un accès cruel de goutte ou de néphrétique succede un état de langueur , de foiblesse , & d'abattement. Quelquefois les horreurs du désert le glaçoient d'effroi ; il se roidissoit contre une impulsion secrète qui sembloit l'y porter malgré lui ; & se désespéroit de voir sa résistance impuissante. Quelquefois une mélancolie plus douce venoit diminuer sa peine pour quelques momens ;

il détournoit les yeux de la triste perspective : il les laissoit tomber douloureusement sur les beautés du lieu qu'il habitoit : l'émail varié de la verdure, l'odeur suave des fleurs, le goût délicat des fruits, le chant des oiseaux mêlé au murmure des eaux, les sensations & les sentimens que donnent à l'homme les objets intéressants qui ont été formés exprès pour lui, tous ces présens de la nature retrouvoient la route de son cœur ; il continuoit son chemin avec un peu moins d'agitation ; mais, quoique sa répugnance eût des effets moins violents, son ame paroissoit toujours émuë.

Ce spectacle me frappa : je me tournai vers l'ange avec précipitation ; son regard perçant lut dans mon cœur l'embaras où me jettoit le malheur étonnant d'un être, que tant d'objets capables de ravir d'aise & de satisfaction environnoient ; & sa bouche interprete du Ciel prévint ma question en me disant : Almet, voila de nouveaux objets qui se présentent à ta vûe : redouble ton attention ; & que tes yeux éclairent ton ame.

Je regardai : mais ce que je vis fut une vallée profonde, formée par une chaîne de montagnes escarpées ; la vertu pro-

ductrice de la nature sembloit avoir oublié cet endroit de l'univers ; une sécheresse horrible y causoit une stérilité perpétuelle ; le soleil à son zénith , y dardant les rayons perpendiculairement , y concentroit une chaleur insupportable ; les montagnes n'y donnoient point d'ombre ; nul arbrisseau , nul feuillage n'en faisoit espérer , nul gazon n'en couvroit le sol aride ; nulle verdure n'y pouvoit sauver la vue de l'ardente réverbération de la chaleur ; toutes les veines de la terre y étoient taries & desséchées ; mais cette vallée de misère & d'horreur conduisoit à un très-beau pays , qu'on appercevoit dans le lointain , & où l'on découvroit des plaines fertiles , des fleuves & des rivières , de belles forêts & de superbes édifices.

La frayeur que me causa l'aspect de cette affreuse vallée fut encore redoublée , en voyant approcher de la région d'où je sortois un homme maigre & nud. Quelle fut ma surprise , lorsque ses regards animés , son air gai , & sa démarche leste me découvrirent que ce qui se passoit dans son ame étoit une action plutôt qu'un travail , une émulation plutôt qu'une agitation , & enfin une noble ardeur plutôt qu'une triste passion ! Il ne perdoit jamais

de vûe le but qu'il avoit en perspective ; & quoique la célérité de sa marche parût souvent être arrêtée par une puissance invisible , il ne se rebutoit point. Les difficultés de la route l'excitoient aux plus grands efforts ; on lui voyoit bien quelques mouvemens précipités dans les gestes qui dévoient son impatience, lorsque l'âpreté du chemin l'obligeoit de s'arrêter , comme quelqu'un qui se heurte & se blesse : mais il regardoit son but , & cette vue seule ranimoit son courage , & le faisoit avancer sans murmure & sans plainte.

Frappé de plus en plus de ces deux tableaux , & curieux de savoir la véritable source du chagrin d'un de ces deux hommes , & de la satisfaction de l'autre , mes regards avides s'élancerent sur Azoran , & déjà ma bouche s'ouvroit pour l'interroger , lorsqu'il me prévint encore & me dit :

Almet , pense bien à ce que tu viens de voir : qu'il demeure gravé dans ton cœur , comme sur des tablettes d'airain ou d'acier. Souvien-toi que la vie humaine est un voyage , que son court espace n'est qu'un passage à une autre plus durable ; ce monde-ci est une voiture publique sujette à bien de l'agitation & à beaucoup

de cahots. Songes à te bien tenir dans la place qui t'y a été donnée, si tu veux arriver à la véritable patrie. La félicité ne peut se rencontrer sur la route; on ne peut la trouver qu'au terme du voyage; tant qu'il durera, Almet, tu seras successivement la proie de l'espérance & de la crainte. Ces deux affections contraires se partagent entre elles l'ame de l'homme, & modifient différemment son existence.

Par exemple, le manque d'espérance, & des craintes réelles rendoient malheureux l'habitant du vallon délicieux que tu as vu d'abord; la jouissance de tous les biens ensemble qu'il y trouvoit réunis ne pouvoit le satisfaire; ces tristes suites qui le menaçoient venoient lui en empoisonner la douceur. C'étoit en vain qu'il abandonnoit ses sens à l'impression des divers objets propres à les affecter; les couleurs les plus agréablement diversifiées fatiguoient ses yeux à la longue, au lieu de les réjouir. Les sons les plus harmonieux & les plus touchans n'étoient plus qu'un bruit confus pour ses oreilles, à force de leur avoir été répétés; il finissoit par être entêté des plus douces odeurs; les mets les plus délicats n'irritoient plus son goût, tant l'habitude avoit émouffé leur plus piquante

saveur ; enfin les voluptés les plus ravissantes lui coutoient trop peu & revenoient trop souvent pour pouvoir remplir le vuide de son ame. Nulle espérance nouvelle ne pouvoit le tirer de sa léthargie ; il n'en étoit réveillé que par l'horrible appréhension de perdre les biens même dont il étoit dégoûté : en un mot tout s'évanouissoit, dès qu'il appercevoit en perspective le désert affreux & les ténèbres épaisses, où le conduisoit insensiblement la plus délicieuse de toutes les routes.

Au contraire, une médiocre crainte, & une espérance que chaque instant rendoit plus vive, mêloient du plus pur contentement les travaux continuels du voyageur de la triste vallée que tu as ensuite aperçu. S'il craignoit de succomber à la fatigue, l'espoir d'arriver enfin au terme enchanté de ses maux lui relevoit le courage ; sa maigreur & sa nudité le rendoient plus dispos ; la résistance qu'il rencontroit excitoit ses efforts ; la fin prochaine de ses souffrances lui faisoit supporter toutes les incommodités de sa pénible route. Quoique ses pas fussent en quelque sorte autant de blessures sur un sol brulant ; il les doubloit, il les multiplioit, parce qu'ils devoient le conduire au lieu char-

mant qu'il ne perdoit jamais de vûe.

C'est ainsi qu'il importe peu à l'habitant de la terre, s'il est mené par un chemin semé de fleurs ou de ronces. Ses plaisirs deviennent plus grands, & ses douleurs moindres, à mesure qu'il approche de ces régions fortunées, où les épines & les roses perdent toutes leurs différences, & où elles ne peuvent causer par elles-mêmes ni peine ni contentement.

Que deviennent donc la partialité, le caprice, l'impuissance, dont ton erreur, Almet, accusoit la sagesse-même? Comment peux-tu la méconnoître dans l'admirable compensation avec laquelle elle dispense les maux & les biens? Que l'homme soit vertueux; & il sera heureux dans quelque état qu'il soit. La vertu le sauvera du dégoût des plaisirs; elle le préservera de l'impatience dans l'adversité; elle est pour lui un moyen général de parvenir au bien-être: il l'acquerra s'il veut sérieusement l'acquérir; & ne peut la négliger sans s'exposer à être misérable dans quelque situation qu'il se trouve. Souvien-toi donc, Almet, de ta vision. Que mes paroles soient pour toi des paroles de vie; recueille-les précieusement dans les trésors de ta mémoire; qu'elles te servent à remettre dans le che-

min de la félicité celui qui s'en écarte ; & que ta bouche les repete avec un respectueux empressement, pour justifier l'être suprême des accusations injustes & des murmures indiscrets de l'homme égaré.

La voix d'Azoran se faisoit encore entendre à mes oreilles, lorsque la double perspective du vallon enchanté & de la vallée stérile s'évanouit à mes yeux : je me retrouvai, comme avant ma vision, assis sur les degrés du temple : le soleil étoit déjà couché depuis long-temps ; tous les hommes heureux ou malheureux étoient livrés au repos ; & le silence de la nuit se joignit à la solution de mes doutes, pour rendre à mon ame toute sa tranquillité.

Telle fut l'instruction céleste, ô mon fils, dont le prophete daigna m'éclairer, non-seulement pour mon bien, mais aussi pour le tien. Tu cherchois la félicité où elle ne peut se trouver. Pourroit-elle être dans des choses passageres que le temps détruit insensiblement ? Comment toutes tes espérances n'auroient-elles pas été trompées ? Profite, ô mon fils, d'une leçon aussi salutaire : prend garde qu'elle ne te soit aussi inutile pour t'élever au-dessus de toi-même, que le sçeau mystérieux du puits d'Aris le fut à Mahomet pour puiser

de l'eau. Vas-t-en en paix. Que la laine de tes troupeaux couvre ceux qui sont nuds ; que ta table nourrisse ceux qui ont faim ; que ta maison soit ouverte à ceux qui n'ont point d'asyle ; que ta puissance délivre les pauvres de l'oppression ; que la vérité soit toujours dans ta bouche & encore plus dans ton cœur ; que ta conversation soit un supplément à tes bons exemples : en un mot que tous tes desirs soient dans le ciel ; & tu éprouveras que l'inaction de ton ame lui étoit étrangere ; les plus riantes espérances réjouiront ton cœur ; & ton esprit , loin d'être troublé de la fin de ta vie , en verra l'heureux moment comme celui qui doit commencer l'éternité de son bonheur.

Le zele divin qui inspiroit Almet ne pouvoit se renfermer dans son sein ; il enflammoit son visage pendant qu'il parloit. Il se tut enfin , & se retira dans le temple. Pour l'inconnu , pénétré des lumineux documens du saint derviche , il remporta le calme de l'esprit & l'activité du cœur qu'il étoit venu chercher , & se félicita de n'avoir point fait un pelerinage inutile,

*SUITE du Triomphe de
l'Amour.*

TROISIÉME CHANT.

DEJA le soleil , au penchant de sa course , se précipitoit dans le sein des mers. Un vent frais répandoit au loin le parfum des fleurs, & sembloit leur rendre ces nuances vives & brillantes que l'impression d'une chaleur trop ardente avoit à demi effacées. De longues allées de tilleuls , où le jour n'a jamais pénétré , bornent le jardin délicieux de Lesbie. La volupté y a préparé des lits de gazon , des cabinets sombres où le mystere semble appeler l'Amour , des berceaux où le myrte s'unit avec le jasmin , & qui invitent à se reposer sous leur voute fleurie ; enfin tout ce qui peut faire naître & embellir le plaisir-même s'y trouve réuni dans la plus agréable variété.

C'est-là que se rassembra cette jeunesse

riante qui ne respiroit que l'amour. Sélinde même y est entraînée par un pouvoir supérieur. Comme on voit, au retour du printems, la neige agitée par le souffle léger du zéphir, s'écouler du sommet des collines, & se précipiter dans les vallons, de même la troupe folâtre disparoît tout-à-coup, & se disperse dans les allées les plus écartées.

La prude Dorilis, qui ramene tout au sentiment, qui rougit d'appartenir à la matiere, & qui n'épargne le ciel que pour médire de la terre plus à son aise; la prude Dorilis souffroit à ses côtés l'enuyeux Ganimede qui faisoit l'éloge de sa discrétion, que bien des femmes, disoit-il avec modestie, avoient plus d'une fois mise à l'épreuve. Dorilis l'écoutoit avec assez d'attention, pour se laisser entraîner sous un cabinet de verdure, où, malgré ses profondes spéculations sur la nature du souverain bien, sur la vertu (dont elle rendoit cependant la pratique d'autant plus difficile qu'elle avoit plus d'envie d'y renoncer) ses idées prirent insensiblement un tour moins métaphysique, & s'humanisèrent au point de déroger jusqu'aux sens.

Plus loin, l'ingénue Chloë, qui ne sait encore que rougir, & qui souvent le fait mal-

à-propos, s'entretenoit avec un pesant *licentié*, & fournissoit aux frais de la conversation par des exclamations & des monosyllabes. La pauvre enfant se trouva pour la première fois écartée de sa mere; heureusement pour elle, l'insipide *licentié*, plus jaloux de faire briller son érudition que de plaire, ne lui parloit d'amour que par citations, auxquelles elle n'avoit garde de rien entendre. Il faisoit passer en revue devant elle tous les passages du célèbre *Wolf*. S'il y mêloit quelques propos de galanterie, il s'en excusoit sur la décence de ses vues qui ne tendoient qu'au mariage, dont il étoit bien-aïse, disoit-il, de lui expliquer tout les devoirs.

Que ce triste couple disparoisse en présence de Sélinde, comme l'oiseau de nuit disparoit aux premiers rayons du jour.

Dorante, Sélimore, Lesbie, Sélinde s'avançoient en silence vers le bassin qui partage ce jardin délicieux. L'eau, lancée par un triton jusqu'au faite des arbres, en retomboit avec impétuosité. Parmi les chef-d'œuvres de l'art qui environnoient ce bassin, on remarquoit une statue d'*Hélène*. Le sculpteur habile avoit exprimé sur son visage un sentiment d'amour, de remords & de honte. Elle détournoit avec

confusion ses regards de ceux de son ravisseur, & ses mains étendues sembloient implorer le ciel. Ses longs cheveux flottoient au gré des vents, & sa draperie entre-ouverte découvroit des charmes qui justifioient *Paris*. Qui n'eût pas brûlé comme lui ! Qui n'eût pas envié sa conquête ! Quels charmes, s'écria *Sélimore* enchanté ! Mais j'en vois ici de plus réels, ajouta-t-il en regardant amoureuxment *Sélinde*, dont il est écrit que je dois triompher, & dont *Hélène* elle-même eût été jalouse. *Lesbie* ne comprit que trop à qui s'adressoit cet éloge ; cependant elle feignoit de le prendre pour elle : *Sélinde* ne put s'empêcher d'en sourire. *Lesbie* sentoît que *Sélimore* alloit lui échapper. Elle se sert d'un reste d'ascendant qu'elle avoit conservé sur lui pour l'entraîner vers un bosquet retiré ; *Sélimore* la suit nonchalamment, & a grand soin de faire observer auparavant à *Sélinde*, que *Lesbie* lui fait violence. Il murmuroit de cette contrainte. Que pensera *Sélinde*, disoit-il en lui-même ? Que je la plains ! Quel contretemps funeste pour elle ! Mais, dans le fond, est-ce ma faute, si tout le monde m'aime ? Je sacrifie à la beauté par tout où je la trouve : j'aime *Sélinde* ; mais est-ce une raison pour ne pas aimer *Lesbie* ? Rien

n'est plus vrai, Sélinde ; c'est en vain que votre fierté se flatte de me fixer : vous ne ferez jamais de Sélimore un berger fidèle.

Voilà un grand fat , dira un petit maître François ; la remarque seroit plaisante. Lesbie s'arrête dans l'endroit qu'elle avoit jugé le plus favorable. Un siège de gazon émaillé de mille fleurs reçut cette nymphe fatiguée ; & bientôt Sélimore se mit auprès d'elle dans cette posture qui semble imaginée par le respect, mais qui n'est qu'un prétexte pour en manquer. Déjà la bouche de Lesbie est en proie à ses baisers voluptueux ; déjà je l'entens qui lui reproche des attentats plus téméraires. Laissez-moi, lui dit-elle. . . . vous m'excédez, Sélimore. . . . on n'a point de ces procédés-là. Pardonnez-moi, lui répliquoit-il en poursuivant toujours ; je fais ce que je fais. Vous n'y pensez pas, reprit Lesbie, en le repoussant avec ménagement : vous croyez sans doute être avec Sélinde. Sélinde : répondit froidement Sélimore en se laissant aller sur elle ! Sélinde... Mais, mais, vous faites l'enfant... Est-ce dans ce moment-ci qu'il convient de jouer la jalousie. ? . . . Que faut-il donc de plus pour vous convaincre. . . . que je n'aime que vous. . . oui, que je n'aime que

vous...., En vérité, vous avez-là des soupçons d'une singularité dont rien n'approche. Sélimore ôtoit de plus en plus à Lesbie tout prétexte de former de nouveaux doutes : leur conversation se réduisit bien-tôt à des soupirs qui furent répétés par les échos d'alentour.

Volage Sélimore, où tes desirs vont-ils s'égarer ? Une autre que Sélinde peut-elle mériter tes caresses ? Cette Sélinde, qui te paroissoit adorable, qui peut-être t'aime déjà ! tu peux la fuir, tu peux lui préférer Lesbie ! Dorante, pendant ce temps, Dorante qui mériteroit d'être heureux, si l'amour pouvoit consulter la raison, emploie à lui exprimer sa tendresse ces précieux momens où tu ne penses qu'à la trahir. Il lui parloit de ses feux avec cette heureuse simplicité qui seule caractérise la nature. Langage charmant ! je n'entreprendrai pas de te rendre, dans un temps où nos oreilles ne semblent organisées que pour le faux & pour le frivole. Léger, séduisant Crébillon, (a) c'est-toi qui le pre-

(a) On voit que les Français ne sont pas les seuls qui rendent justice aux talens agréables de Monsieur de Crébillon fils, & que les étrangers sont aussi sensibles que nous aux graces, à la légèreté, à la délicatesse, à l'élégance de cet in-

mier détruisis le culte du veritable amour , pour mettre sur ses autels un phantôme qui lui ressemble par les graces , mais inconstant, badin, trompeur, voluptueux sans être sensible , dont un caprice allume les feux , dont un autre caprice va les éteindre. C'est par toi que ces tendres plaintes , ces expressions du sentiment & du cœur sont tombées dans le décri : ce n'est plus aujourd'hui l'amour sincère , l'amour respectueux qui est sûr de vaincre ; l'enjouement seul a droit de plaire.

Envain Dorante , dénué des agrémens du luxe , & sacrifiant aux préjugés jusqu'à payer ses *créanciers* , s'épuisoit en soupirs auprès de Sélinde ; cette belle rendoit froidement justice à son mérite , & l'ennui perceoit à travers les éloges qu'elle ne pouvoit lui refuser. Leur promenade sérieuse aboutit enfin à l'endroit où Sôlimore s'oublioit aux pieds de Lesbie. Elle entendit à peine le bruit de leurs pas , qu'elle s'esquiva sans bruit , pour leur dérober son desordre. Ce-

généieux Auteur. On peut en conclurre qu'ils attraperont un jour dans les ouvrages de pur agrément , cette finesse , cet enjouement qu'ils savent déjà connoître & goûter , & dont nous nous sommes crûs jusqu'ici les modes exclusifs.

pendant Sélimore aborde Sélinde avec un front aussi ouvert, que si son cœur n'eût eu rien à se reprocher. Comment, dit-il, on cherche l'abri, on se croit à couvert des traits brulants du soleil, & l'on n'évite un peril que pour retomber dans un autre! Vos yeux, belle Sélinde, viennent me livrer une attaque beaucoup plus dangereuse. Voila de ces revers à quoi l'on ne s'attend point. Le front de Sélinde s'éclaircit à ce ton de suffisance & de légereté; ses beaux yeux parurent dans leur véritable jour; Dorante le remarqua avec indignation. Déjà son cœur étoit prêt à reprendre sa liberté; un regard jetté sur lui le fit rentrer dans ses fers.

Parmi les originaux qui composoient le cercle de Lesbie, un petit poëte ridicule de figure, comme il arrive à ces Messieurs de l'être, d'ailleurs fort avantageux & par conséquent très-comique, étoit souffert à titre de bel-esprit. Insensiblement il avoit pris le pas sur l'épagueul & sur le perroquet de Lesbie. Il avoit la manie de l'épigramme, & par malheur il y fournissoit toujours. Son amour propre un peu furibond se déconcertoit à la premiere plaisanterie; & dans l'espérance qu'enfin il obtiendrait de la considéra-

tion par ses ouvrages, il étoit fort impatient d'en assassiner le public assemblé; en attendant, il ne laissoit échapper aucune occasion de l'assassiner en détail. Il avoit la facilité la plus étonnante à faire de méchans vers, & la volubilité la plus funeste pour les lire. Il appercevoit l'ennui qui se peignoit à grands traits sur tous les visages dès qu'il ouvroit la bouche pour réciter, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne récitât souvent; & lorsqu'une compagnie excédée l'abandonnoit à lui-même au milieu de sa lecture, il continuoit avec les laquais.

Selimore & Sélinde entendirent de loin la voix de Lesbie, & la virent bientôt elle-même qui sembloit fuir avec effroi un homme qui la poursuivoit à grands pas. Elle étoit hors d'haleine, & prête à tomber de lassitude. Hé! pour Dieu, Monsieur Cotinet, (a) (c'étoit le nom du petit Poète) grace, je vous en conjure, disoit-elle. A ces mots, elle se précipite dans les bras de Sélimore, & craint encore de n'y pas être en sureté. Je croyois en être quitte avec Monsieur pour une ode, continua-t-

(a) Il faut croire que dans ce nom l'Auteur a affecté le diminutif de Corin.

elle ; & dans l'idée de m'en débarasser , je porte la complaisance jusqu'à la trouver bonne , jusqu'à la louer même ; & ma maudite complaisance me coute encore la lecture d'un opera comique entier. Je crois mon supplice fini ; point du tout ; le traître tire à pleine main de sa poche un manuscrit énorme , & me dit : Ecoutez , Lesbie. Je connois la délicatesse de votre oreille , je ne vous ai lû jusqu'ici que des misères dans le goût François , & qui ne vous donneroient qu'une bien foible idée de mon génie ; je veux vous lire un échantillon de poëme épique. Je frémis ; je veux fuir , il me poursuit en me récitant ses vers. C'est une ivresse dont il n'est pas maître. Je le vois bien : mais qu'ai-je besoin d'en souffrir ? Oui , je verrois déformais sans pitié noyer le dernier des Poëtes. Chaque vers me portoit un froid mortel dans les veines. Hé ! Monsieur Corinet , n'aviez-vous rien de plus agréable à me dire ?

De plus agréable , interrompit le petit Poëte ? je vous ai proposé une comédie intitulée *La Coquette punie*. La scene est en France. C'est-là que vous auriez vu des vers , & des vers plaisans. Par exemple

Un Commerçant de Londres est Mylord
à Paris.

Encore des vers, s'écria Lesbie ! Cela devient un vrai guet appens. Ce n'étoit pas assez de son poëme épique, dont je ne reviendrai jamais. . . .

Un poëme épique, interrompit pour la seconde fois Cotinet ? Je jure par les Muses que je n'ai jamais donné ce titre fastueux à mon ouvrage. Ce n'est encore qu'un plan mal digéré, & je ne fais pas au juste ce que cela deviendra.

Quel Héros avez-vous choisi, lui demanda Dorante ? Et peut-on savoir le grand événement que vous avez dessein de célébrer ?

C'est précisément ce qui me manque, répliqua le petit Poëte ; c'est le sujet ; mais j'ai du tems pour rêver à cela. En attendant, j'ai préparé à tout hasard huit descriptions. Je n'ai emprunté du foible *Virgile* que celle d'une tempête. *Milton* m'a fourni plus de modèles en différens genres. Je suis assez content de cet homme-là. J'aime tout ce qui sent l'audace, & je laisse aux esprits foibles à ramper avec la nature. Mais qui sera le

Héros à qui je ferai courir les mers ? C'est ce que je ne sai pas encore.

» Réveille-toi, Germanie, s'écria Do-
 » rante. Un Poëte que tu as produit va
 » mettre au jour, à la honte d'*Homere*,
 » un ouvrage supérieur à l'*Iliade* (a). Le
 » style en sera plus pur que celui de l'*E-*
 » *néide*. Cessez, François, de nous van-
 » ter votre *Henriade*. M. Cotinet érige
 » à la gloire de la Nation Allemande
 » un monument plus pompeux & plus
 » durable. Je perce déjà dans l'avenir, &
 » je le vois franchir les siècles les plus re-
 » culés.

» Comme le Musulman, avec un no-
 » ble mépris de tout ordre, de toute pro-
 » portion, & de toute symmétrie, élève
 » ses Mosquées des débris de l'ancienne
 » Grece, assortit, sans choix & sans prin-
 » cipes, un chapiteau dorique sur une
 » colonne corinthienne; de même Mon-
 » sieur Cotinet, enrichi des débris de tou-
 » tes les langues, grand sans le secours
 » des aigles & par son seul génie, a
 » exécuté cet admirable poëme, qui doit
 » faire à jamais l'étonnement des Na-

(a) *Cedite, Romani scriptores, cedite, Graii:
 Nescio quid majus nascitur Iliade.*

„ tions. Je vois déjà son front étroit cou-
 „ ronné des lauriers de Calliope ; & déjà
 „ le nom de Monsieur Cotinet est porté
 „ au-delà des Alpes par les journaux &
 „ les gazettes.

QUATRIEME CHANT.

LE tendre amour n'avoit point perdu
 Selinde de vue. L'entreprise lui pa-
 roissoit sérieuse , & il avoit examiné tout
 en silence. Son œil pénétrant perça bien-
 tôt le nuage. Les destins vouloient que
 Selinde ne fût pas invincible ; & son flam-
 beau alla découvrir cette vérité dans les
 tenebres de l'avenir. La victoire est à
 nous , s'écria-t-il , en s'applaudissant. Se-
 linde , ton moment est arrivé. Si ton
 cœur , trop semblable à tous ceux de ton
 sexe , n'est point le prix de la constance ,
 qu'il soit celui de Selimore ; que ton amour
 triomphe , & que les obstacles disparaissent
 devant lui. Cette conquête lui appartient
 de droit : qu'elle ne lui soit plus dispu-
 tée. Il dit ; & voyant que le courage du
 petit-maître se lassoit déjà , il s'efforça
 de ranimer son espérance & de réveiller
 ses prétentions. S'approchant donc de

lui, il lui dit à l'oreille : Selinde t'aime, & tu crains de t'aventurer ? tu n'es donc plus Selimore ? Tu perds le temps en amusemens frivoles, tandis qu'un rival pesant & ridicule vise à te supplanter ? Est-ce là le fruit de tant de victoires & de ton séjour à Paris ? La Marquise, la Comtesse tant d'autres belles qui faisoient l'ornement de cette ville t'ont-elles envain instruit à leurs dépens ? Fais usage de ce que tu sçais, & mets à profit les leçons des françoises. S'il faut que Selinde te tienne rigueur, tu es un homme perdu de réputation. Allons, courage ; glisse-toi adroitement dans ce pavillon voisin ; ose vaincre ; & tu triompheras. Tes desirs sont couronnés, si tu as la hardiesse de persister. Il se tut, & laissa Selimore enflammé d'amour & de courroux. Cet amant, enhardi par ces reproches, prit la ferme résolution de parler à Selinde. Il s'en acquitta d'une façon toute intrépide, quoiqu'en baissant la voix. Mais que dites-vous de Dorante ? Il est fou, sur ma parole. Un pareil rival m'enleveroit-il le cœur de Selinde ? Chere Selinde, évitez un pareil scandale. Déclarez vos goûts & votre antipathie. Ne vous gênez plus. Qui nous empêche, à cette heure, de

nous soustraire l'un & l'autre aux regards des jaloux ? Suivez-moi, & déterminez-vous : choisissez entre mes caresses & les mauvais propos de Dorante. Tandis qu'il lui parle de la sorte, il lui serre amoureusement la main. La belle lui serra pareillement la sienne, en signe d'approbation ; après quoi elle se laissa entraîner. Ce qui causa tant de joye au petit-maître, qu'il lui en témoigna le tendre excès par mille simagrées impertinentes. Elle, de son côté, joua de l'éventail, & suivit Selimore d'un air dolent, & comme par distraction. Cependant l'imprudent Dorante étoit encore en conversation avec le poëte ; enforte qu'il ne se douta point de cette évasion ; & Selinde & son amant étoient déjà à couvert, qu'il se croyoit encore avec eux. Lorsqu'il s'aperçut de leur absence, il revint comme d'un long rêve, & demanda ingénûment Selinde. Cet amant foible & timide naturellement conçu sur l'heure un très-mauvais augure ; & la douleur qu'il en ressentit obscurcit tout-à-coup la sérénité de son front. Selinde, s'écria-t-il le visage pâle, les joues tremblantes & la mort sur les levres, Selinde, où êtes-vous ? Cruelle ! est-ce ainsi que vous m'aban-

donnez ? Je fai sa retraite , dit Lesbie ; je l'ai vu s'esquiver adroitement , & se glisser avec Selimore vers ce pavillon. Sui-vez, Dorante, & jouez de ruse ainsi qu'elle. Surtout n'attendez pas qu'elle accorde à votre rival des droits irrévocables. Ainsi parla Lesbie, peut-être guidée par un mouvement de jalousie & enflammée de vengeance par la fuite de son amant. Ces paroles furent un coup de foudre pour l'infortuné Dorante ; il resta immobile & comme enraciné en terre. Il se tint donc à la même place sans remuer, confus, terrassé, & le regard fixe. Enfin il laissa échapper un profond soupir, & résolut subitement d'aller se précipiter aux genoux de Sélinde. Il fit quelques pas, puis s'arrêta. L'amour & la raison se disputoient l'empire de son ame flottante, & l'agitoient tour-à-tour. Tel un jeune saule, dépouillé de ses feuilles à l'arrivée de l'automne, est penché tantôt vers le midi, tantôt vers le septentrion, & cede au gré des efforts que font pour le courber les impetueux aquilons. Enfin, digne effet d'une résolution mâle & courageuse, il renonce à l'amour & à son esclavage. Son joug qu'il aimoit tant autrefois, aujourd'hui lui paroît de fer, & en

guerrier prudent il leve le siège de devant une place trop difficile à prendre: Sois heureuse, s'écria-t-il, avec ton jeune insensé, perfide Selinde: sois à jamais perdue pour moi. Reprens les espérances trompeuses, dont ton cœur parjure m'avoit flatté. Que cet espoir tombe avec mon bandeau, tel qu'une fleur fanée. Sexe trompeur créé pour nous rendre malheureux! eh! quoi, le cœur d'une belle ne sera-t-il jamais le prix du mérite? Un clinquant, une chimere auront-ils plus d'empire sur ses yeux? Insensée, elle voit un riche habit; mais elle ne voit pas l'homme. Elle le reconnoît trop tard; quand celui dont elle a écouté la flamme, dégouté du bonheur par la jouissance des plaisirs, méprise enfin ses plus charmantes caresses, l'embrasse sans émotion, & lui fait l'amour en tyran. Dorante, outré de courroux, alloit poursuivre ses plaintes ameres. La légère Lesbie se mocqua de ses douleurs, & lui tendit la main avec complaisance; mais le farouche amant s'enfuit desespéré; & tel qu'un poëte énergumene, il continua le recit de ses malheurs aux arbres & à la solitude. Ainsi Dorante par sa retraite fit place à un rival plus heureux,

Cependant l'amour, non sans un sourire malin, quitta ce jardin d'un vol rapide; un instant le transporta chez Sélimore. Il quitte son plumage divin, il se dépouille entierement, & endosse un habit de livrée. Une éguillette noire vient badiner contre son menton; ses yeux deviennent plus fiers, son front plus impudent; en un mot, ce n'est plus l'amour, c'est Jasmin, le valet de Sélimore. C'est un personnage intéressant, qui, plein d'esprit, comme son maître, est bien venu des soubrettes, ne va jamais sans cartes, s'oublie souvent avec le vin, trouve crédit partout, & ne paye nulle part.

Tandis que l'amour fait un vacarme & des juremens conformes à sa métamorphose, Lisette, éveillée par ce bruit, se frotte les yeux, & saute en bas du canapé où elle reposoit. Cette fille charmante est une coquette accomplie, accoutumée à être alternativement les amours du maître & du valet: traits délicats, œil fripon, taille de Nimphe, air résolu; une mousseline artistement plissée couvre tout son col; mais elle laisse appercevoir un sein d'albâtre négligemment découvert; une jupe blanche & courte montre plus qu'à moitié une jambe faite au

tour; elle affecte un air fier & mutin; mais cet air même inspire l'audace au lieu de la réprimer. Telle est Lisette; telle elle accourt au bruit qu'elle vient d'entendre; & prenant un ton décidé, elle ordonne à Jasmin de se taire. Celui-ci, pour faire l'agréable à la façon de ceux de son espece, lui mit dans le sein une main tendrement téméraire; & se mit à jurer contre le cocher sur ce qu'il n'alloit pas chercher son maître au jardin. Le cocher vient; on le gronde; il demande encore un instant, & ne comprend pas pourquoi Selimore est si pressé contre son ordinaire. On apprend à ce cocher ignorant que tel est le caprice de Monsieur. Le cocher instruit s'en va à ses chevaux.

Sur le champ, une couple de coursiers bruns pommelés avec des harnois brillans s'annonce avec un grand fracas, & mord en hennissant un frein argenté. Ils paroissent; ils frappent du pied la terre; le sable s'élève autour d'eux; une écume blanche couvre leurs mords superbes. Mais ces chevaux magnifiques ne sont rien au prix du carosse. Qui n'en admireroit l'élégance & la richesse? Sculptures choisies, vernis à la mode, peintures voluptueuses;

le tout fait à crédit par les plus habiles ouvriers. Déjà les coursiers impétueux volent à travers un nuage de poussière. La terre tremble & retentit sous leurs pieds. Tel est l'équipage du beau Sélimore. Il semble que ce carrosse orgueilleux s'applaudisse de sa richesse par un bruit précipité ; toutes les fenêtres s'ouvrent au loin, pour contempler sa magnificence.

L'Amour impatient ne put attendre l'arrivée de Sélimore ; il reprit ses aîles & sa première forme ; il vole au jardin, devance le cocher, & entre dans l'appartement, au moment que Sélimore amoureux est aux pieds de sa déesse. Que ce héros est séduisant ! quelle politique ! quel manège ! quelles ruses de guerre ! que n'a-t-il point employé pour vaincre Sélinde ? avec quelle suffisance pleine de charmes, quel badinage hazardé il témoignoit sa flamme, par quels sermens originaux il lui promettoit, il lui juroit de l'aimer sans cesse ! Tantôt il rioit agréablement au milieu du sentiment le plus tendre ; tantôt il louoit Selinde ; tantôt il se louoit lui-même sans ménagement. Il avoit déjà fait sonner sa montre, & en avoit agité les cachets avec une affectation tout-à-fait séduisante.

Le moyen de voir Sélimore & de lui résister ? Cependant le cœur de Sélinde se défendoit encore , & se souvenoit de sa dureté. Souvent elle paroissoit s'ébranler. Ses regards languissans peignoient le trouble de son ame , & cette heureuse timidité qui annonce & favorise la défaite. Mais bientôt sa fierté reprenant le dessus repoussoit le vainqueur loin de la place qu'il se flatoit de prendre. Sélimore interdit ne l'attaque plus qu'en tremblant. Selinde triomphante redevint ce qu'elle avoit été , la cruelle Selinde. Le héros lâcha pied ; sa conquête lui échapa ; & il se vit contraint de sonner la retraite au moment même où il alloit crier victoire. Tel un chasseur , qui , à l'aide d'une meute bien dressée , a lancé un cerf , perd tout-à-coup la piste , le gibier & sa joye ; il s'en retourne les mains vuides en maudissant la chasse & les hôtes des forêts. Cependant Selimore seroit il entierement vaincu ? Il se jette enfin desespéré aux genoux de Selinde ; il pleure , il soupire ; ses sanglots sont mêlés de fureur & d'imprécations. Quelle tendresse ! quelle énergie dans ses sermens ! la voûte en raisonne , les vîtres en tremblent , Selinde même en est ébranlée. Tout à coup , il se leve

brusquement avec un air de confiance & de satisfaction : il avoit eu le tems de se reconnoître , & de s'admirer dans une glace voisine. Ainsi la fiere résistance de Selinde ne fait qu'irriter son audace. Il prend la main de l'inhumaine , & affectant tantôt un air badin , tantôt un air tendre : Je ne vous comprends pas , ma reine , s'écria-t-il ; & vous m'avouerez que vos procédés ne ressembtent à rien. Sçavez-vous sérieusement que ce ton là me fatigue , & que votre résistance m'excede ? Vous me rendez la vie si dure , que je serois porté à croire qu'il y a une éternité que je vous aime. En conscience , prétendez-vous attendre que j'aie la tête grise , pour couronner ma constance ? Déjà vous m'aimez : rien n'est plus certain. Quoi , l'interrompt-elle , vous êtes sûr de ce point ? Si j'en suis sûr ? Pénétré , répliqua Selimore : oui j'en suis pénétré. Eh le moyen de n'en rien croire ? On est aimable , on le sçait ; on aime , on est aimé.

Qu'y a-t-il d'étrange dans ce raisonnement ? Le moyen d'en révoquer l'évidence ? J'enrage ; & sur mon honneur je suis pétrifié de la résistance que vous me faites. Tenez , je vous conseille en ami ; rendez-vous , & faites une capitulation

honorable ; surtout point de retardement :
hâtons-nous de mettre le sceau à notre
union ; & puisque votre cœur m'aime ,
que votre bouche me l'apprenne. Conve-
nez de bonne foi de tous les sentimens
que je vous inspire.

Quelle fierté , quelle rigueur peut re-
nir contre Selimore ? Que ne peut point
l'espoir soutenu de la confiance ? O bel-
les de l'ancien tems , que vous étiez
heureuses ? Le respect qu'on vous portoit
faisoit votre sûreté. Il falloit une const-
tance de plusieurs années , pour constater
le véritable amour. On cherchoit à mé-
riter la victoire , & non à l'arracher. La
raison avoit alors tout le tems de réflé-
chir. Aujourd'hui on la surprend aisé-
ment : une belle n'a pas le tems de se
reconnoître. On n'en veut point à son
cœur ; on cherche seulement à séduire
ses sens. Que cette victoire est facile !
Les amans de notre siècle sont pleins
d'audace & d'impatience , & prennent
hardiment les faveurs qu'on leur refuse.
Selinde balançoit déjà. Tel que le plus
haut chêne , en butte aux coups terribles
d'une hache tranchante , menace de tous
côtés , & chancelle à droit & à gauche ,
jusqu'à ce que séparé enfin de son tronc

superbe , il succombe & soit renversé à terre avec un bruit effroyable. Cependant Selinde ne succomba point. Son génie tutelaire combattoit pour elle. La froide fierté réprimoit dans son cœur les mouvemens de la tendresse , lorsque le bruit d'un carosse , qui s'arrêta devant le jardin , attira la belle à la fenêtre. Le cœur lui battoit en ce moment : agitée de mille desirs , elle tourna sur ce nouveau spectacle ses regards enflammés ; elle les partagea avidement sur le carosse , les chevaux , les domestiques , & le siege même du cocher. Enfin dans un transport d'admiration : Oh ! la jolie chose , s'écria-t-elle , eh ! quel est l'heureux mortel à qui appartient un si galant équipage ? C'est moi-même , reprit l'avantageux Selimore. En même-tems , il releva son jabot en signe de satisfaction , & se rengorgea de si bonne grace qu'il parut avoir deux mentons. Mais quoi ! continua-t-il , mon cocher rêve-t-il ? Je crois que la tête lui tourne d'arriver de si bonne heure aujourd'hui , lui qui d'ordinaire tarde tant à venir : mais je proteste qu'il en aura le démenti. Qui , moi ! Je vous quitterois ? Chere Selinde , je pourrois me séparer de vous , sans avoir fait ensemble un accord favorable :

A dieu ne plaise que je fasse ce tort à ma réputation. Non, j'en jure par cette montre que je vais mettre sur table, pour la faire briller à vos yeux dans tout son éclat. Elle m'a fait plus d'un envieux : quand je l'ai emportée de Paris, un duc l'avoit commandée ; mais j'arrivai, j'en offris le double, & l'enlevai au duc, qui fut obligé d'en attendre une autre. Je veux qu'avant que l'éguille avance de deux minutes votre cœur soit rendu, je ne vous laisse que ce tems pour capituler. Il se tut. Selinde cependant demeurait irresolue ; ses yeux ne regardoient, ne voyoient que ces admirables chevaux. Leur vue inspira à la belle un surcroît d'amour pour leur maître, qui poussuivit dès-lors avec plus de courage le bonheur qu'il croyoit mériter. Le génie tutelaire même fut vaincu par un génie plus puissant ; la curiosité lui fit quitter son poste pour lui faire contempler le magnifique équipage ; il se glissa donc vers la fenêtre pour l'admirer à son aise. O génie frivole ! c'est donc l'ornement d'un carrosse, des chevaux, un épais cocher qui privent Selinde de ta protection ? Que dis-je ? il ne m'entend point ; ses yeux ne considèrent que les chevaux de

Selimore ; rien autre chose ne sçauroit le toucher. Le petit chien de Selinde étoit couché sur un canapé ; il se leva alors en aboyant , & vola au secours de sa maîtresse. Dans ce pressant danger , quatre pagodes du Japon qui ornoient la cheminée , & qui en étoient comme les dieux penates , tremblèrent sans qu'on y touchât , d'une si grande force , qu'elles tombèrent par terre & se fracassèrent en morceaux. Hélas ! ce fut vainement : le génie épris de la beauté du carosse demeura sourd & aveugle à tout ce desordre ; semblable à un homme frappé d'enchantement. Au même instant le dieu d'amour , qui depuis si long-tems épioit l'occasion favorable , tendit son arc fatal ; il y ajusta une flèche ailée par un bout , & enflammée par l'autre. Le trait pénétra aussi-tôt le cœur de la belle. L'amour cria victoire : le génie se réveilla à ce cri , & courut , mais trop tard , secourir Selinde. Il la trouva dans un état tout-à-fait desespéré ; toutes les puissances de son ame étoient émues , & un nuage mystérieux avoit obscurci l'éclat de ses regards. Heureux Selimore ! tu la tenois dans tes bras. L'ardeur , dont tu brulois , passoit dans son ame & couloit rapidement dans ses veines embras-

fées. Elle levoit les yeux, puis les re-
 baïssoit; ses regards mourans avouoient sa
 défaite, & son silence la confirmoit. Du-
 rant ces momens si précieux, Selinde fit
 de courtes réflexions sur le parti qu'elle
 devoit prendre. Elle pesa donc mûrement
 dans son esprit le mérite de son vainqueur,
 son ton, ses airs, ses manieres, ses pro-
 pos, son carosse; enfin elle fit un profond
 soupir, & lui dit en rougissant: Vous avez
 vaincu. Ensuite elle lui tendit la main
 pour gage de sa victoire: Oui vous l'em-
 portez, continua-t-elle; mon cœur ne
 peut plus résister à tant de mérites: Hé-
 las, puissiez-vous seulement brûler tou-
 jours pour moi d'une flamme aussi par-
 faite. Ainsi Selimore vit combler ses vœux.
 Mille baisers, & plus encore, furent le
 sceau de cette union charmante, & con-
 sacrèrent le triomphe de l'amour. Ce
 dieu, satisfait de sa victoire, agita ses aîles
 humides, & traversa les monts & les fleu-
 ves dans la carrière immense des astres. Le
 crépuscule, toujours favorable à ses entre-
 prises, couvrit sa retraite de son ombre
 incertaine, & répandit sur son passage
 une rosée semblable à celle de l'aurore.
 Son vol précipité le transporta à Paphos;
 la volupté l'y reçut; & le prenant dans

ses beaux bras , elle le porta elle-même
sur la colline du repos. Ce fut là qu'au
murmure de la fontaine du plaisir , l'a-
mour fatigué de ses conquêtes s'endor-
mit sur le myrthe & la marjolaine.



Chelonide , tragedia , dedicata
al sublime merito dell' illustris-
sima Signora Maddalena de' Me-
dici ne' Corsi , Patrizia Fiorenti-
na , Marchesa di Caiazzo &c.
In Firenze , M DCC LIV ,
appresso Andrea Bonducci.

*Chelonis , Tragédie , dédiée à la
Marquise de Caiazzo. A Florence
1754, chez André Bonducci.*

CHELONIS étoit fille de Leoni-
das , roi de Lacédémone. Son pere
fut déthrôné par une faction qui donna
la couronne à Cleombrote , mari de Che-
lonis : ce qui mit cette Princesse dans une
situation fort délicate. Elle aimoit tendre-
ment son pere : elle n'étoit pas moins atta-
chée à son époux : il falloit se séparer de
l'un ou de l'autre ; suivre Leonidas dans
son exil , ou regner à Sparte avec Cleom-
brote. Chelonis préféra de suivre son pere ,

& se retira avec lui à Tégée, Ville d'Arcadie. Quelque tems après, Leonidas fut rappellé à Sparte, & remonta sur le thrône. Cette révolution fut si subite, que Cleombrote eut à peine le tems de se réfugier dans un temple voisin du Palais. Chelonis l'alla trouver dans ce lieu avec ses deux fils, & abandonna son pere pour voler au secours de son mari. Mais bientôt après, Leonidas vint à main armée investir cet azile. Etant entré dans le temple, il fit mille reproches à Cleombrote, qui accablé de son infortune baissoit les yeux, & gardoit un morne silence. Chelonis prit généreusement la défense de ce malheureux prince, tâcha d'excuser son usurpation, allégua mille raisons touchantes pour porter son pere à lui faire grace, & protesta qu'elle se donneroit la mort, si l'on attendoit aux jours de son mari. Ses larmes & ses prieres furent si puissantes, que Leonidas accorda la vie à Cleombrote, & la permission de se retirer où il voudroit. Ce qu'il y eut de plus admirable dans le procédé de Chelonis, c'est qu'elle resta toujours attachée au sort de son époux. Leonidas eut beau la conjurer de rester à Sparte, & de ne point abandonner un pere qui l'aimoit tendrement : elle

persista dans la généreuse résolution de suivre Cleombrote. *Je vous ai accompagné dans votre exil*, dit-elle à son pere ; *aujourd'hui que mon époux est banni de Lacédémone*, il est juste que je m'attache à sa fortune. En même-temps, elle prit dans ses bras un de ses enfans, elle mit l'autre dans les bras de son mari ; & après avoir fait une courte priere aux Dieux, elle partit avec lui pour le lieu de leur exil.

Ce sujet, très-susceptible des ornemens de la tragédie, vient d'être traité par un auteur Italien. On nous écrit de Florence que sa piece, représentée à Modene, dans le carnaval de cette année, sur le théâtre du college de saint Charles, a été reçue avec de grands applaudissemens. Nous l'avons parcourue avec l'attention que méritent les bons ouvrages ; & elle nous a paru digne, à plusieurs égards, du favorable accueil qu'on lui a fait.

La Scene est à Sparte dans le Palais.

Les Acteurs sont :

Cleombrote, roi de Sparte.

Chelonis, femme de Cleombrote.

Leonidas, roi détrôné, pere de Chelonis.

Lisander & Agésilas, Ephores Lacédémoniens. C'étoient des Magistrats dont l'autorité balançoit celle des rois.

Hippomedon, fils d'Agésilas.

Climene, confidente de Chelonis.

Ce dernier personnage est supposé : tous les autres sont historiques. L'action commence au retour de Leonidas : la conspiration tramée pour le remettre sur le trône est le nœud de la principale intrigue ; son rétablissement, & l'exil de Cleombrote forment la catastrophe. Dans la vûe de conserver l'unité d'action, le poëte a supposé qu'Agis, collègue de Cleombrote dans la royauté, étoit alors absent de Sparte, & qu'il faisoit la guerre aux Etoliens. Par-là il s'est délivré d'un personnage incommode, dont la destinée beaucoup plus malheureuse que celle de Cleombrote (a) eut trop partagé les larmes & l'attention des spectateurs. L'unité de tems & de lieu a exigé quelques autres suppositions qui changent un peu les circonstances, mais sans altérer essentiellement l'histoire. La plus grande liberté que le poëte ait prise, a été de feindre qu'Agefilas fut l'auteur de la conspiration tramée pour le rétablissement de Leonidas, & il faut convenir qu'on a quelque peine à se prêter à cette idée, quand on songe

(a) Agis périt malheureusement dans la révolution qui remit Leonidas sur le trône. Cleombrote en fut quitte pour l'exil.

1^o. que ces deux hommes étoient ennemis ; 2^o. que , suivant l'histoire , Agésilas n'eut aucune connoissance de cette conjuration ; 3^o. qu'elle fut tramée par les ennemis mêmes d'Agésilas , qui , cherchant à se délivrer des vexations de cet Ephore , rappellerent Leonidas son ennemi. L'Auteur répond que Plutarque représente Agésilas comme un fourbe hardi & téméraire , capable de tout entreprendre pour satisfaire son humeur brouillonne. D'ailleurs , quoiqu'il favorise en apparence le rappel de Leonidas , il ne cherche en effet qu'à l'attirer dans le piège , & qu'à applanir à son propre fils le chemin du trône. Nous examinerons plus bas si ces raisons sont bien solides , & si le rôle que fait ici Agésilas , n'est pas aussi contraire à la vraisemblance qu'à la vérité.

Cette tragédie Italienne a des particularités très-remarquables. C'est un sujet neuf au théâtre , & qui n'a été traité ni par les anciens , ni par les modernes. On n'y trouve aucune intrigue amoureuse : la scène n'y est point ensanglantée. Malgré cela , cette pièce intéresse , & l'auteur a trouvé le moyen de plaire , sans imiter servilement les anciens mo-

deles , sans recourir aux machines & aux artifices usés du théâtre moderne. La nature est son seul guide. Il a peint les grands hommes de Lacédemone tels qu'ils étoient ; sans affoiblir & sans outrer leur héroïsme. *J'ai évité*, dit-il dans la préface , *de représenter mes bons Spartiates avec ces couleurs bizarres , & ces charges lumineuses , employées par certains poëtes , qui s'éloignant des sages préceptes de la raison , & des belles proportions de la nature , n'ont introduit sur la scene que des personnages gigantesques , & nous ont donné ces monstrueux phantômes pour des héros sublimes & merveilleux.* Rapportons les paroles mêmes de l'Auteur : elles ont bien plus de force que ma traduction *Io sono andato preparando la virtù dei miei buoni Spartani.... senza empier loro il capo di stravaganze , e di certe luminose caricature , colle quali a me è talvolta paruto , che per formare in qualche tragedia dei prodigi d'eroi , si sieno lavorati dei monstruosi fanatici fuori di tutte le belle e venerande proporzioni della ragione e della natura.*

L'auteur Italien prévient ici une objection qu'on pourroit lui faire. Le crime triomphe dans la piece , & la ver-

tu n'y est pas heureuse : Leonidas , prince vicieux & perfide , monte sur le trône & s'y maintient ; tandis que Cleombrote , Lisander , Hippomedon , les plus vertueux personnages de Sparte , éprouvent plusieurs infortunes. N'est-ce pas le plus scandaleux exemple qu'on puisse mettre au théâtre ? Le poëte répond qu'il a tellement ménagé les choses , que la vertu de ses Spartiates se trouve préparée à toutes les disgraces qui leur arrivent ; que ces disgraces d'ailleurs ne sont pas d'un ordre assez tragique , pour produire le scandale objecté ; qu'Agésilas le plus vicieux personnage de la piece , est puni avec une sévérité exemplaire ; que Leonidas , qui , suivant le témoignage de l'histoire , devoit rester sur le trône , y reste en effet ; mais qu'on a pourvû d'une autre maniere à son châtiment. Il se voit abandonné des plus vertueux Spartiates , environné d'amis perfides , de sujets séditieux , menacé d'une guerre étrangere , déchiré de remords , &c. de sorte qu'en comparant ses infortunes , ainsi que celles d'Agésilas , avec les disgraces de nos illustres Spartiates , il n'y a presque personne qui ne préfère la condition de ceux-ci au sort déplorable de ceux-là.

Voilà en peu de mots ce qui concerne la conduite de cette pièce , & le plan général de l'auteur. Entrons dans quelques détails plus particuliers , & faisons connoître sa maniere de peindre. Le premier acte offre une situation très-intéressante , & un excellent tableau de la tendresse filiale. Chelonis , qui s'étoit volontairement exilée pour suivre son pere Leonidas , revient avec lui à Lacédémone , & se rend au palais pour solliciter la grace de ce prince. Elle ignore qu'un parti puissant est sur le point de se déclarer en faveur de Leonidas , & que les jours de Cleombrote sont menacés : elle n'est occupée que des malheurs de son pere , & des mesures qu'elle doit prendre pour fléchir le roi. *As tu bien retenu* , dit-elle à Climene , *toutes les choses que je t'ai recommandées ?*

Clim. *Oui , Madame.*

Chel. *Quand je mettrai mon voile , tu te souviendras de couvrir aussi ton visage , de tomber à ses pieds dans une posture humble & décente , changer le son de ta voix ; tu sais les noms usités qu'on donne aux princes : Grand Roi , Roi juste & sage . . . Laisse - là ces noms : les malheureux ne mettent pas tant d'ordre dans leurs*

leurs discours : la douleur en fait tout l'ornement.

Clim. Madame, vous m'avez déjà dit toutes ces choses.

Chel. Oh Dieux ! tu n'as pas d'époux ma Climene ; tu es fille , mais non d'un pere infortuné. Ah , qu'on exprime mal une douleur qu'on ne ressent pas !

Clim. N'employez donc point d'interprete , & parlez vous-même à votre époux.

Chel. Hélas ! je crains la majesté qui brille sur son visage , & je crains encore plus mon amour. Dès qu'il paroîtra à mes yeux , ah malheureuse ! Je perdrai le souvenir de mon pere ! S'il m'apperçoit de loin , & s'il me dit avec sa tendresse accoutumée , est-ce vous Chelonis ? Hélas ! Climene , le plaisir de le revoir fera évanouir tous mes ennuis , & mes douloureux accens perdront toute leur force. Non , non , suivons notre projet. Evitons un entretien fatal. Tu parleras la première ; & tandis que tu t'expliqueras avec lui , je tâcherai de recueillir mon ame agitée de mille passions qui la déchirent. J'aurai peut-être le pouvoir de la rappeler à elle-même , & de lui rendre le calme dont j'ai besoin pour le grand dessein qui m'occupe. Dieux ! qui veillez à la garde de ce

palais , ayez soin du reste. Je m'abandonne à votre pitié

Cleombrote paroît , & ne reconnoît point ces deux femmes , parce qu'elles sont voilées. Climene se jette à ses piés , & lui expose en termes énigmatiques le sujet de sa douleur. *Ayez pitié* , dit-elle , *d'une malheureuse à qui l'on a enlevé tout à la fois un pere & un époux. . .*

Cleom. *Et qui les lui a enlevés ?*

Clim. *Un de nos Ephores , sous l'autorité apparente d'Agis.*

Cleom. . . . *Et quel puissant motif a déterminé , je ne dis pas l'Ephore , mais le débonnaire Agis , lui qui ne commit jamais la plus légère injustice ?*

Clim. *L'amour de la patrie & l'attachement aux loix.*

Cet aveu , très-déplacé sans doute , indispose Cleombrote qui déclare à cette femme , qu'ayant contre elle la patrie & les loix , elle ne doit point espérer d'adoucissement à son sort. Climene veut insister : mais ce qu'elle dit est si foible , qu'elle vérifie la maxime alléguée par Chelonis.

Ah ! male

Può simularsi un duol , che non si sente !

Chelonis voyant sa cause en de si mau-

vaîses mains, l'interrompt, & dit : *Ab ! tu ne sais pas prier. . . . Seigneur, tournez vers moi vos regards : à quoi sert de me cacher plus long-tems ? Voyez à vos piés cette fille orpheline , & cette veuve infortunée. L'arrêt fatal qui a dé-throné Leonidas , & dont Lisander votre collègue fut l'auteur , m'a privée à la fois , & d'un pere , & d'un époux que j'adore. Lequel des deux me reste ? lequel des deux est à moi ? J'abandonne l'un , & je le perds : je m'attache à la destinée de l'autre , & je n'en jouis pas ; parce qu'un charme insurmontable m'entraîne toujours vers l'objet que mes yeux ne rencontrent plus. O déplorable fatalité de mon étoile !*

Cleombrote, surpris & attendri, lui demande la cause de son déguisement ; pourquoi elle a entrepris ce mystérieux voyage ; & si elle revient fille de Leonidas , ou femme de Cleombrote. Elle répond qu'elle vient solliciter la grace d'un malheureux pere , chargé d'années & d'infortunes : elle demande pour toute faveur qu'on permette à ce vieillard d'expirer dans le sein de sa patrie , & que l'ombre d'un descendant d'Hercule ne soit pas condamnée à errer éternellement dans une terre barbare. Elle écarte adroitement

les justes défiances qui pourroient indisposer Cleombrote : elle proteste que Leonidas , instruit par ses malheurs , & dégouté des soins tumultueux du throne , ne soupire qu'après le repos d'une vie privée ; qu'il a l'ame pénétrée d'un vif repentir ; que l'objet unique de ses derniers vœux est de se réconcilier sincèrement avec son gendre , & de lui jurer une éternelle obéissance. Enfin , pour achever de rassurer Cleombrote , elle lui déclare que Leonidas vient se livrer lui-même à sa clémence ; qu'il est sur le point d'entrer dans Sparte ; & que ce redoutable ennemi fera bientôt en sa puissance. Ce discours fait une vive impression sur l'ame sensible du monarque : mais de justes allarmes s'opposent aux mouvemens de sa clemence. Il craint que le retour de Leonidas ne remplisse de troubles la ville de Lacédémone ; & cette pensée l'inquiete plus que ses propres périls.

» Ah ! ma chere Chelonis , je ne sens
» que trop le pouvoir de vos larmes :

*Ah ! che pur troppo la possanza io sento ,
Consorte , de' tuoi preghi : ma non piaccia ,
Non piaccia a' dei , che di privato affetto
Vittima per me mai cada la pace
Pubblica della patria.*

» mais les Dieux me préservent de fa-
» crifier le repos public à une tendresse
» particulière.

Chel. Hélas que je me suis étrangement
abusée ! Mais je ne me plains pas de
vous. . . je n'accuse que ma destinée , qui
pour me précipiter dans l'infortune , a
changé votre belle ame , & ce cœur autre-
fois si sensible. *

Cleom. O ! cruelle & terrible. . .

Chel. Seigneur , calmez ces transports.
Je vois que ma présence vous importune :
il est temps de mettre fin aux tourmens
qu'elle vous cause ; je reconduirai mon
malheureux pere dans les lieux abhorrés
de son exil. . . Là , seule & noyée dans
les pleurs , je fermerai ses yeux éteints
& appesantis par les approches d'un éter-
nel sommeil. Seule , je recueillerai ses der-
niers soupirs , & je répondrai à ses tris-
tes gémissemens , lorsque d'une voix mou-
rante il appellera inutilement , & son fils ,
& ses amis , qu'il a pleurés tant de fois.
Seule , errante autour de lui , je mêlerai
mes cris à ses accens plaintifs , & nous
confondrons nos pleurs ; je couvrirai ses
froids ossemens d'une terre barbare & étran-

* Ma il cielo accuso , onde il mio mal discende ,
Ch'en te pietate inesorabil rende. Tasso, Gier. lib.

gere, poids honteux & accablant pour les reliques d'un Heraclide. Je ne mettrai point d'inscription sur son chétif tombeau, de peur qu'elle ne rappelle le souvenir de cette déplorable histoire, & que quelqu'un, passant par-là, ne s'écrie en parlant de vous : Ah le cruel ! Peut-on être si insensible aux malheurs d'un pere, & aux larmes d'une épouse ? Et ne craignez pas que je fasse à Leonidas un portrait odieux de votre sévérité, qu'il pourroit taxer de barbarie. Je lui raconterai toutes les marques d'amitié, de justice & de tendresse que vous m'avez données ; & j'ornerai ce récit de toute l'éloquence que peut inspirer l'amour, qui, dit-on, est un si grand maître. Mais, au nom des Dieux, ne me refusez pas une seule grace, qui ne regarde pas mon pere. Laissez-moi voir mes deux fils, fruits précieux de nôtre amour ; laissez-les moi embrasser une seule fois : hélas ! ce sera peut-être la dernière. Souffrez que j'emmene dans mon exil celui des deux qui vous ressemble le plus ... Que l'aîné vous reste, il naquit pour le trône... Oh mes hers fils ! O uniques gages d'une flamme si pure ! Puisque le destin sépare vos infortunés parens... Et pourtant les Dieux savent... Adieu, Seigneur, adieu.

Ces deux Scenes nous ont paru très-intéressantes. Nous n'avons pas été également frappés de tous les autres endroits. Nous avons trouvé l'exposition beaucoup trop longue, quelques pensées un peu communes, des détails inutiles & languissans, trop de récits, & trop peu d'action. Le rôle d'Agésilas intéresse foiblement: c'est un fourbe inconsidéré & maladroit. Il s'intrigue pour faire régner Leonidas: on ne fait trop ce qu'il se propose, en rétablissant un prince qu'il n'aimoit pas, qu'il avoit offensé, & dont l'élévation pouvoit lui être fatale, comme elle le fut en effet. Il veut faire périr ce même Leonidas, & il confie imprudemment ce complot à Hippomedon, qui, bien plus honnête homme que son pere, rejette avec horreur les propositions qu'on lui fait, & refuse le throne qui devoit être la récompense de cette perfidie. Agésilas, craignant les suites d'une telle confiance, prend le parti de prévenir son fils, & l'accuse d'avoir conspiré contre l'état. Cette ruse est forcée, outre qu'elle rebuté par sa barbarie. La conduite de ce vieillard est incompréhensible. Le caractère d'Hippomedon ne contraste point mal avec celui d'Agésilas: mais on vou-

droit que le premier eût une vertu plus mâle, & une dévotion un peu mieux entendue. La Religion du serment l'empêche de révéler une conspiration qui tend au bouleversement de l'état : on l'accuse d'en être l'auteur : il n'ose se défendre ; Neptune... son pere... la foi jurée l'empêchent de parler.

*Oh Nettuno. . . . O padre. . . . O santa ,
E in cuor saggio e onorato immobil fede !*

On lui donne le palais pour prison , & on lui commande de n'en point sortir. Il reçoit cet ordre avec une tranquillité philosophique , & il l'exécute si littéralement , que , lorsqu'on vient lui dire que les jours de Cleombrote sont menacés , que le palais est investi de soldats , & que Chelonis le conjure de voler au secours du roi , il répond tranquillement qu'il est aux arrêts , qu'il a donné sa parole , & qu'il ne sauroit agir , à moins qu'on ne lui rende la liberté.

*Va , Climene ,
E dille sol che libertà m'impetri ,
Cui , non gli armati intorno a me custodi ,
Ma il divieto reale or mi contraffa ,
E di mia fede il pegno.*

Je trouve bien plus de noblesse & de véritable grandeur dans le caractère de Cleombrote. Il pardonne généreusement à Leonidas, malgré les sages conseils de Lisander, & malgré ses propres pressentimens. Ce n'est point par une indulgence aveugle, & faute de prévoir les suites d'une telle faveur : mais le moyen de résister aux pleurs d'une épouse vertueuse & chérie ? Allez, Chelonis, allez trouver votre pere, & dites-lui que vos prieres ont triomphé ; qu'il revienne ; qu'il ne perde pas un seul moment ; que les premières traces de sa liberté soient marquées par nos embrassemens. Dieux immortels ! il m'en coûtera peut-être un throne. Lorsque la conjuration éclate, & qu'il se voit environné d'ennemis, il montre une fermeté intrépide, & un courage supérieur au danger. Chelonis effrayée lui représente qu'il court à une mort certaine, & que s'il attend les rebelles, tous les asyles lui seront fermés. Chelonis n'a plus de pouvoir sur son ame. C'est la mort que je cherche, dit Cleombrote, & non pas les asyles.

Chel. Mais à qui laissez-vous des fils innocens & une épouse desolée ?

Cleomb. *Je laisse mes fils à leur mere ,
& mon épouse à sa vertu.*

Tous ces traits sont admirables. On voudroit que l'auteur ne les eût pas obscurcis par d'autres traits moins agréables & moins nobles. Par exemple , on n'aime pas la description que fait Agefilas (*acte I. scene III.*) du desespoir des usuriers de Sparte , lorsqu'Agis , voulant rétablir l'ancienne égalité des biens , abolit toutes les dettes , & fait brûler dans la place les contrats & les obligations. On lui pardonne de dire qu'il n'a jamais vu de plus belle flamme que celle-là.

*Più bella fiamma , e agli occhi più chiara
Non comparice di quella.*

C'étoit un feu de joie pour Agefilas , & pour les autres citoyens obérés : mais est-il décent que ces usuriers *se mordent de rage les deux mains , ni qu'ils mettent ces deux mains dans leurs cheveux , ni qu'Agefilas les regarde en dessous , & pense éclater de rire en voyant leur affliction ?*

Ambe le mani

Si morsero per doglia , e cento volte

Le sì miser fremendo entro i capelli.

*Sotto occhio li guatava , & appena il riso ,
Ch' i' avea nel cor , non iscoppiommi in
bocca.*

Ces défauts légers , peut-être plus sensibles dans notre langue que dans celle des Italiens , n'empêchent pas qu'on ne doive regarder la *Chelonis* comme une excellente production. N'oublions pas de remarquer , après l'éditeur de cette piece , que son illustre auteur ne l'avoit composée que pour son propre amusement , & qu'elle est restée plus de trente ans dans son cabinet sans voir le jour. C'est renchérir sur le précepte d'Horace , qui ne demande que dix ans d'intervalle entre la composition d'un manuscrit & sa publication. Le hasard seul a fait tomber celui-ci entre les mains d'un directeur de théâtre , qui l'a remis aux supérieurs du college de Modene , où la *Chelonis* a été jouée pour la première fois.

DESCRIPTIONS du Moineau blanc , & des Poissons d'or & d'argent ; traduites du Suédois de M. Linnæus , & tirées des Kongf. Swens-ka Wetenskaps Academiens Handlingar ; Mémoires de l'Académie Royale de Suede ; pour l'année 1740.

Quelqu'estime que l'on accorde aujourd'hui à la physique & à l'histoire naturelle , c'est ordinairement moins l'utile que le neuf, le rare & le merveilleux , que nous cherchons dans l'une & dans l'autre ; & il semble que les physiciens favorisent eux-mêmes cet abus en décorant les sciences qu'ils cultivent d'un dehors brillant , pour attirer sur elles l'attention de ceux qui, sans cet éclat , n'auroient point daigné les honorer de leurs re-

gards. Mais ce qui surprend le plus n'est pas toujours ce qui nous instruit davantage , ni ce qui nous mène aux principes les plus féconds en conséquences utiles. Il ne nous arrive pas souvent de pouvoir observer avec l'exactitude nécessaire , & dans toutes les circonstances requises , les choses rares & extraordinaires ; la connoissance donc, que nous pouvons en acquérir , ne sera ordinairement qu'incertaine & incomplète ; au lieu qu'avec une attention véritablement philosophique , on peut découvrir du neuf, & de l'utile dans les choses les plus communes. On a vû avec admiration une femme * braver les dangers de la navigation , & chercher à Surinam des insectes , que l'Allemagne &

* Marie-Sibylle Merian , née à Francfort sur le Mein. M. d'Argenville a donné sa vie dans le supplément de la vie des peintres.

la Hollande ne pouvoient pas lui fournir ; mais sans excepter même le Lanternier , & le Crapaud qui porte ses petits sur le dos , a-t-elle rien apporté de comparable aux Polypes , qu'elle auroit pu trouver dans les étangs de la Hollande ? Et si M. Trembley avoit mieux aimé rechercher le beau & le rare , qu'observer la nature dans des plantes aquatiques peu estimées , ils seroient peut-être encore à découvrir. Il en est de même de certaines expériences de physique qui frappent beaucoup , mais qui n'apprennent cependant rien de nouveau , & ne sont par conséquent estimées , que pendant qu'il y a peu de personnes qui sachent les faire. Mais en appréciant dans l'examen de la nature chaque objet, selon qu'il peut contribuer plus ou moins à étendre nos connoissances , & ne tournant pas nos vûes sur des choses véritablement utiles, la physique & l'hif-

toire naturelle deviennent la partie de nos connoissances la plus importante, comme sans contredit elles sont la plus agréable. Ce sont elles qui nous rendent véritablement les maîtres de la terre; qui nous mettent en état de faire produire au feu, à l'air, à l'eau, aux animaux, en un mot, à toutes les forces de la nature, les mouvemens que nous desirons. L'application & les recherches du physicien véritablement utile à la Société doivent s'étendre jusqu'aux arts & aux travaux, par lesquels on rend les substances corporelles propres à l'usage de l'homme. C'est-là le grand but que se propose l'académie Royale de Suede érigée à Stockholm en 1739. sous le regne du roi Frederic de la maison de Hesse. Nous excluons, dit M. le Baron Hoepken, alors secretaire de ce corps zélé pour le bien public, dans la préface

du premier volume des mémoires de l'académie , tout ce qui ne tire son origine que d'une imagination échauffée , tout ce qui n'est fondé que sur une antiquité fabuleuse , ou sur de nombreuses collections d'armes & de généalogies aussi incertaines que frivoles. Les objets de nos recherches seront la nature , ses productions variées , ses propagations innombrables , sa maniere de conserver ce qu'elle a produit ; nous examinerons en même-temps la gravité , les dimensions & les proportions des corps ; & nous ferons des recherches sur les moyens de faciliter toutes sortes de travaux , de se mettre à l'abri de la violence des tempêtes , de s'orienter au milieu des flots par la position des étoiles , de résister à l'ennemi , d'orner les provinces & les villes de maisons commodes & durables , de faire valoir autant qu'il

est possible tous les dons que la nature nous a si libéralement distribués. Des vues si louables & exécutées en partie par les membres qui composent cet illustre corps, ont fait du recueil de leurs mémoires écrits en Suédois, un des livres les plus utiles que ce siècle ait produits. Jusqu'ici il n'a guere été connu parmi nous; car quoique dans les premiers volumes du journal œconomique, on ait donné sans en indiquer la source quelques morceaux de ces mémoires, ils ont été tellement défigurés par l'éditeur, qu'ils auroient besoin d'être traduits de nouveau. Nous nous proposons de faire passer successivement dans notre Journal, soit par extrait, soit par traduction, les morceaux qui nous paroîtront les plus curieux, & les plus instructifs; & nous commençons aujourd'hui par donner les descriptions du Moineau blanc,

du Poisson d'or & d'argent ; & celle d'un insecte qui n'avoit pas encore été décrit. Qu'on ne croye pas que ces mémoires représentent des choses plus curieuses qu'utiles : ceux de M. Linnaeus renferment , outre le neuf , des axiomes dont on pourra peut-être faire des applications générales dans l'Ornithologie & l'Ichthyologie.

LE Moineau blanc n'ayant été jusqu'ici ni décrit , ni représenté par qui que ce soit , je me suis procuré trois oiseaux de cette espece , que j'ai élevés dans ma maison pour en connoître la nature , & pour me mettre par-là en état d'en donner une description exacte , qui puisse contribuer à faire connoître aux étrangers les singularités que produit le Nord.

Les noms de cet oiseau sont en latin , *Alanda remigibus albis , primoribus extorsum nigris , rectricibus nigris , lateralibus tribus albis . Passer-Alpino-Lapponicus , seu nivalis . Linnaeus Act. lit. &*

ET R A N G E R. 1754. 163

Scient. Suec. 1736. p. 11. §. 16. En Sue-
dois, *Snoe Sparf.* En Lappon, *Alaipg.*

Il est de la grandeur d'une alouette
& pese ordinairement une once; son bec
est conique, pointu & ordinairement
d'une couleur noire, qui vers la base de-
vient souvent cendrée. La partie inférieure
de ce bec est plus courte, & en même-tems
plus épaisse que la supérieure: ses extré-
mités ne sont point coupantes, mais
recourbées vers la base. Les narines de
cet oiseau sont rondes, un peu élevées &
couvertes de plumes.

Sa langue est lisse & polie comme du
parchemin, de figure conique, molle,
& tant soit peu tendue par le bout,
ayant la base découpée en forme de fle-
che, & ses deux racines fendues; l'ori-
fice du larynx a des dents des deux côtés
du palais.

Il a les yeux petits & noirs; ses piés
assez courts & de couleur obscure ont
quatre doigts, dont celui du milieu est
le plus long, & celui de derriere le plus
gros. Les ongles de ces doigts sont noirs,
un peu courbés, applatis & coupans sur
les bords, mousses par le bout; celui du
milieu est de la moitié, & celui de der-
riere deux fois plus long que ceux des
doigts extérieurs.

Quand notre moineau serre les aîles contre le corps, elles paroissent blanches, excepté aux bords inférieurs de leurs extrémités où elles sont noires, aussi bien qu'à la jointure des aîles où est une petite tache de même couleur, formée par trois petites plumes couchées l'une sur l'autre.

Les plumes ramieres, ou plumes des aîles (*remiges*) du moineau sont au nombre de seize. Depuis la premiere jusqu'à la huitieme, elles sont blanches vers la base, & noires vers l'extrémité; mais de façon que la premiere est moitié blanche & moitié noire; & que dans les autres le noir va toujours en diminuant, enforte que la huitieme n'a qu'une petite tache noire tout au bout. La seizieme est noire & à l'extrémité blanche dans les mâles, & d'un jaune tirant sur le brun dans les femelles.

Sa queue, qui n'est que très-pen fendue, est par en haut noire au milieu, & blanche sur les bords. Les plumes rectrices de cette queue sont au nombre de douze. De chaque côté, il y en a trois toutes blanches, à l'exception d'une petite tache noire de la largeur d'une ligne, qui se trouve tout près de la côte. La

quatrieme & la neuvieme sont blanches en dehors, & noires en dedans; la 5, 6, 7, & 8. sont tout-à-fait noires.

La couleur des autres parties du corps differe selon les sexes; de sorte que n'étant point prevenu on pourroit s'imaginer que les mâles & les femelles fussent des oiseaux de deux especes differentes. Car,

Dans les mâles.

La tête, la poitrine, & le col que cet oiseau a fort court, sont tous blancs; cependant en été ils se teignent, mais très-legerement d'une couleur testacée, qui tire du jaune au brun.

A considérer chaque plume par elle-même, elles sont du côté extérieur noires depuis la base jusqu'à la moitié, blanches vers l'extrémité, & quelquefois entourées d'un bord jaune-brun à peine sensible.

La poitrine, ou la partie inférieure est toute blanche, chaque plume n'étant noire que vers la base, & blanche à l'extrémité; mais en été

Dans les femelles.

Ces mêmes parties sont entierement couvertes d'un jaune brunâtre, ou d'une couleur testacée, sans aucun mélange.

Outre celles qui sont noires en partie, on en trouve quelques-unes toutes blanches; mais à l'extrémité, toutes sont d'un jaune brunâtre, sans aucun mélange de noir en dehors.

Cette même poitrine est d'une couleur pâle sur la partie la plus couverte, & les plumes qui la couvrent, noires vers la base & d'un jaune

ce blanc se teurne en un
jaune brunâtre.

brunâtre vers le milieu,
tirent à leurs extrémités
plus ou moins sur le
blanc, selon qu'elles se
trouvent placées plus
haut ou plus bas.

Le dos est noir, &
les plumes noires, qui
le couvrent, étant à leurs
extrémités, ou d'un
jaune brunâtre, ou
blanches, elles forment
des nuances presqu'im-
perceptibles, qui sont
transversales dans les
mâles, & s'étendent en
long dans les femelles.

La couleur des plu-
mes qui couvrent les
ailes par en haut &
par en bas est blanche,
excepté vers la base où
elles sont noires. L'ex-
trémité de la queue est
noire, sans mélange
d'aucune autre couleur.

Le dos est noir aussi;
mais avec des raies
d'un jaune brunâtre,
les plumes noires qui
le couvrent, ayant la
moitié de leur côté ex-
térieur teint de cette
dernière couleur.

Les plumes qui cou-
vrent les ailes des fe-
melles par en haut,
sont d'un jaune brun, &
blanches par en bas. Les
rectrices, dont la plus
grande partie est noire,
sont à leurs extrémités
un peu teintées d'un jau-
ne brunâtre.

Au reste, il est à remarquer que cet
oiseau change de couleur comme la per-
drix blanche, *lagopus*, le lièvre, & d'au-
tres animaux, qui vivent dans les pays
froids. En hyver, le mâle a la tête, le
col & la poitrine blancs comme de la

neige, & on ne voit de la couleur jaune & brunâtre qu'un très-petit vestige à la tête. Dans le tems de la canicule, ce blanc éclatant est terni par une couleur testacée legere, & pour ainsi dire transparente; & le dos qui avoit été noir en hyver, se couvre de nuances jaunes, qui cependant ne sont jamais si foncées dans les mâles que dans les femelles.

Les oiseaux, que j'avois élevés dans mon appartement, que je tenois toujours chaud, ne devinrent pas blancs à la tête, au col & à la poitrine; ils garderent aucontraire pendant tout l'hyver leur couleur d'été; de même que le lievre, qui chez nous est toujours blanc en hyver, reste gris en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, comme il l'est en été chez nous & dans ces pays.

La couleur de ce moineau peut, à ce que je pense, nous faire voir quels sont dans les oiseaux les marques qui doivent servir à leurs dénominations caractéristiques. Je n'ignore pas que les caracteres tirés de la couleur ne sont pas si remarquables que ceux que peuvent fournir la figure du corps, ou la configuration des parties. Je fais encore que

les couleurs sont variables ; cependant elles le sont moins dans les animaux sauvages , que dans les domestiques ; & il a fallu y avoir recours , n'y ayant pas eu moyen jusqu'ici de bien établir les différences des figures. Or la couleur variable selon les saisons étant encore différente dans nos moineaux selon les sexes , qui cependant doivent être caractérisés par une dénomination commune ; j'ai cru qu'il falloit tirer les vrais caractères de la couleur des plumes ramieres des aîles & des rectrices de la queue , ce qui semble être confirmé par les canards sauvages ; outre que ce sont ces plumes-là qui changent le plus rarement dans les oiseaux , si ce n'est dans ceux de mer.

L'ongle , qui dans le doigt postérieur est deux fois plus long que celui des doigts de côté , fait voir que l'oiseau que je décris doit être mis dans le genre des alouettes , dont il imite parfaitement la maniere de sauter , quoiqu'au reste celles-ci n'ayent pas la langue semblable à du parchemin , ni même fendue comme lui , & que de plus elles n'ayent pas le bec ni si étroit , ni si long.

En été , ce moineau fait son séjour dans

dans les montagnes neigeuses de la Lapponie, où il s'en trouve fort peu d'autres; car on n'y voit gueres que des Perdrix blanches, des Pluviers (*Charadrius*) & quelques autres qui courent sur la neige aux bas des montagnes, & qu'à peine apperçoit-on quand ils volent, parce qu'alors ils paroissent tous blancs. Les Moineaux de cette espece que j'avois élevés se tenoient toujours par-terre, & n'aimoient pas à se mettre sur des branches & des buissons; ce qui vient sans doute de ce qu'il n'y a pas d'arbres dans les montagnes, où cet oiseau a coutume de vivre, & où il ne fait que sautiller sur le terrain raboteux. Il court précisément comme les alouettes en hyver. Dans les montagnes couvertes de neige, il se nourrit comme la Perdrix blanche, avec la semence de la *Scherra* (*betula foliis orbiculatis crenatis flora Lappon. 342.**) Les miens se contentoient de chenevis qu'ils avoient avec l'écale, quand ils avoient faim, & qu'ils écaloient, quand ils commençoient à se rassasier. Ils mangeoient encore de l'avoine, qu'ils sa-

(*) *Betula vana.*

voient éplucher si adroitement , qu'ils ne l'avoient pas plûrôt prise dans le bec , que le grain sortoit par l'un des bouts de l'écale. Quand on leur donne autant de chenevis qu'ils en peuvent manger , ils s'engraissent promptement , & meurent. Je leur ai aussi donné quelquefois des pois verts qu'ils ont mangés avec appetit.

La rigueur de l'hyver venant à referrer routes les semences des plantes , qui viennent dans les montagnes de la Lapponie , nos oiseaux se voyent obligés de descendre dans le plat país de la Suede , où ils arrivent avant que l'hyver y fasse sentir toute sa violence ; de même qu'à l'issue de cette saison , ils reviennent des país méridionaux , pour retourner dans les montagnes de la Lapponie. Dans les temps de leur passage , on les trouve ordinairement le long des chemins , cherchant des grains , ou d'autres choses qui soient à leur gré. Chez nous on lui donne le nom de moineau de neige , partie parce qu'en volant il paroît aussi blanc que de la neige , partie parce qu'il arrive en Suede dans le temps où la neige commence à tomber , & qu'il la quitte quand elle cesse.

C'est dans le temps de ces passages que les oiseleurs tendent des pièges à nos moineaux, pour les vendre à Stockholm, où l'on en met en cage uniquement à cause de leur couleur ; car ils n'ont qu'une espece de gazouillement, que même ils ne font pas souvent entendre ; mais quand on les prend ils crient à peu près comme les jeunes Choucas.

Cet oiseau ne dort presque jamais, il passe la nuit à sautiller & à voltiger, ce qui le rend très-propre à habiter les montagnes de la Lapponie, où en été il n'a point l'incommodité de la nuit.

Quand il est gras, sa chair est d'un très-bon goût, & il y a beaucoup de gens en Suede qui s'imaginent qu'il est le véritable ortolan, *hortulana* ; mais celui ci, qu'à cause de son goût exquis, les étrangers payent jusqu'à un ducat la piece, & qui ne paroît que très-rarement dans le nord, est tout un autre oiseau qu'il faut définir, *fringilla remigibus nigris primis tribus marginibus nigris, rectricibus nigris, lateralibus duobus extrorsus albis*. Il a un cercle pâle autour des yeux, la couleur de son corps est un noir entremêlé

Hij

d'un jaune brun, son col est verd, sa tête jaune & sa poitrine d'un jaune brun; par conséquent il n'a pas la moindre ressemblance avec le moineau, que je viens de décrire.

DESCRIPTION du poisson d'or ou d'argent.

(*Cyprinus pinna avi duplici, caudæ trifurcæ.*)

L'Académie n'eut pas plutôt reçu un poisson de cette espèce, qu'elle me chargea de l'examiner, & de le décrire avec autant d'exactitude qu'il seroit possible; je commençai donc par le dissequer & par en faire dessiner les parties, auxquelles on doit principalement faire attention dans l'histoire d'un poisson.

Son corps ressemble à un able ou à un petit breme. Il pèse environ trois gros. Sa longueur est, sans y comprendre la queue, de la largeur de quatre doigts, & sa largeur de celle d'un doigt & demi.

Sa grosse tête est assez platte par en haut , & toute unie & sans piquants aux ouies , *opercula branchiarum*.

Sa bouche est obtuse & sans dents. Les parties supérieures & inférieures sont de la même longueur , cependant le poisson ayant la bouche ouverte , l'inférieure paroît un peu plus longue.

Les narines sont remarquables , car elles sont doubles ou deux à deux , & divisées par une petite lame , de façon que les narines extérieures sont rondes & ouvertes des deux côtés de la tête , & que les intérieures sont à moitié fermées ; l'os nasal , qui d'ailleurs est droit , se repliant sur ce trou.

Ses yeux , qui renferment des cristallins exactement sphériques , sont grands , ronds , élevés des deux côtés de la tête & plus bas que les narines.

Les ouies sont de chaque côté quadruples , & à filaments doubles : la membrane qui couvre les ouies renferme trois os courbés , sinueux & minces.

Le dos s'élève tant soit peu derrière la tête , & est un peu comprimé.

Le ventre est plus large , plus gros , plus rond , & plus long même que le dos. Il est plat entre les nageoires de

la poitrine & les antérieures du ventre rond entre celles-ci & les postérieures, & échancré entre les postérieures du ventre & la queue.

La ligne latérale dirigée plus vers le dos que vers le ventre descend un peu en bas, & remonte ensuite. Les écailles sont grandes, obtuses, rangées les unes sur les autres, sans être disposées par bandes ou lignes droites.

Ce poisson a huit nageoires, une au dos, deux à la poitrine, autant à la partie antérieure du ventre, autant à la postérieure, & une enfin à la queue.

La première de ces nageoires s'étend depuis le milieu du dos presque jusqu'à la queue, & est, pour ainsi dire, coupée à son extrémité. Elle est composée de dix-huit rayons, dont le premier est le plus petit, séparé des autres & pointu. Le second est trois fois plus long, roide, pointu & piquant; les autres encore un peu plus longs que celui-ci sont égaux, pliants & divisés aux extrémités.

Chaque nageoire de la poitrine consiste en seize rayons pliants, dont le second, le troisième & le quatrième

sont les plus longs ; le premier est plus court , & ceux qui suivent le quatrième vont en diminuant de longueur.

Les nageoires antérieures du ventre sont composées chacune de neuf rayons pliants & divisés vers leurs extrémités , dont le premier est le plus court , le deuxième & le troisième sont les plus longs , & les autres vont en s'accourcissant.

Les nageoires postérieures du ventre sont comme les antérieures & celles de la poitrine , l'une à côté de l'autre , mais un peu plus courtes que celles-là. Chacune est composée de huit rayons , dont le premier est pointu & en même-temps le plus petit. Le second est pointu , roide , piquant & trois fois plus long. Les troisième , quatrième & cinquième sont d'égale longueur , plus longs que les autres , divisés & pliants.

La nageoire de la queue est la plus grande de toutes , longue de la largeur d'un doigt , deux fois plus large & en forme de trident , ou avec deux sinuosités. Cette nageoire est repliée des deux côtés comme la queue d'une poule , & le poisson peut la lever de la manière que le coq d'Inde leve sa

queue, lorsqu'il est irrité. Quand elle est levée, on voit que l'extrémité du corps où la queue est attachée, est concave, cependant sans ouverture & large, & que par en haut il y a dans le milieu une espece de quille. Cette nageoire est composée de trente-sept rayons, qui tous sont pliants & divisés vers leurs extrémités, excepté le dix-neuvième ou celui du milieu, qui n'est point divisé. Des deux côtés de la queue il y a dans la nageoire deux rayons minces & courts qui servent à l'étayer. Chaque coin de la queue est obtus, mais celui du milieu est tant soit peu échancré; car le dix-neuvième rayon qui fait qu'il se forme une espece de quille au haut de la queue, est un peu plus court que les rayons latéraux.

Les arrêtes costales sont au nombre de douze paires.

La vessie est double, comme dans les ables, dans les bremes & dans les autres poissons de ce genre, qui ont la partie antérieure de la vessie plus petite que la postérieure, & un peu écrasée à l'extrémité.

Le boyau est de la longueur du poisson, plié en trois & est couvert de graisse.

Ce poisson a trois dents qui sont grandes, fortes & placées précisément à l'endroit de la tête, où le boyau commence; savoir, deux aux côtés & une troisième plus pointue que les autres contre le dos. Auresse on ne lui trouve point de dents ailleurs, ni aux nageoires, ni à la langue, ni au palais.

Une quantité de frai entouroit le boyau du poisson que j'ai dissequé; par conséquent il étoit femelle.

Lorsque je reçus ce poisson, sa couleur étoit d'un blanc terne; car on l'avoit mis dans de l'esprit de vin.

On voit que ce poisson est, comme je l'ai défini, une vraie espece de cyprinus.

- 1°. Par les trois arrêtes renfermées dans la membrane qui couvre les ouies.
 - 2°. Par les dents qui se trouvent dans le gosier & non dans la bouche.
 - 3°. Par la vessie divisée en deux parties inégales.
 - 4°. Par l'os nasal, qui dans tout ce genre ressemble à un pied de vache.
 - 5°. Par la figure extérieure. (*Facies externa.*) Comparez ce caractère avec les genres d'Artédi, à la page 2.
- Ce genre de poisson est le plus éten-

du de tous , & notre Artédi , qui n'a pas encore eu son semblable en Ichthyologie , en compte jusqu'à trente-trois especes. La quantité des especes du même genre fait qu'on ne peut pas aisément les distinguer par des noms. L'auteur que je viens de citer a trouvé que dans celui dont nous parlons , la nature a mis les caractères qui peuvent servir à distinguer le plus facilement les especes , dans les nageoires postérieures du ventre. Aucun poisson ne confirme cette idée plus que celui que je décris , qui a une paire de nageoires postérieures , tandis que tous les autres n'en n'ont qu'une , desorte que les principaux caractères qui peuvent le faire reconnoître , sont :

- 1°. Une double nageoire postérieure à côté du ventre.
- 2°. Une nageoire à la queue , fendue en trois , ou en forme de trident.
- 3°. Une queue qui n'est ni horizontale , comme dans les plagiures ou cetacées ; ni perpendiculaire , comme dans les autres poissons : mais repliée de deux côtés.

C'est de là que je tire le nom spécifique du premier caractère , *pinna ani*

duplex, qui est le principal, le plus singulier, le plus essentiel à ce genre & en même-temps le plus infailible; ensuite celui de *pinna caudæ trifurcæ*, qui est le plus facile à reconnoître, & qui ne peut échapper à personne, même dans les desseins & peintures. Je conviens, qu'il semble qu'un seul de ces caractères pourroit suffir pour distinguer ce poisson de tous les autres du monde; mais je crains pourtant que tous les poissons des Indes orientales décrits par Valentin, venant à être oubliés, il n'y en eût quelqu'un à qui ce même caractère convint. J'ai cru devoir réunir les deux caractères, & définir le poisson d'or: *Cyprinus pinna ani duplici, caudæ trifurcæ*.

Les principaux auteurs qui ont parlé de ce poisson, sont:

Louis le Comte, dans ses mémoires sur
sur l'Etat présent de la Chine à la
page 197.

Le P. du Halde, dans la description
de l'empire de la Chine, tom. II.
page 1400. tom I. p. 36.

Valentin Francis dans sa *descriptio Am-
binæ*, tom. III. p. 510.

Je lui ai donné des noms Suedois

Hvj

semblables à ceux que lui donnent les autres nations. Il est appelé en françois, Poisson d'or, Poisson d'argent ; en hollandois, Houd-visch, Zilver-visch ; en suedois, Gull-fisk, Silfwerfisk ; en chinois, Kin-ya.

On prétend que le lieu natal de ce poisson est un petit lac situé dans la province de Thekiang, sous le trentième degré 23. minutes de hauteur, aux environs d'une montagne appelée Tlien-King, & peu éloignée de la ville de Tchanghou. Mais il se peut fort bien qu'il se trouve encore en d'autres lieux ; & Valentin dit même qu'il en vient du Japon.

La couleur est ce qui rend ce poisson principalement remarquable, & Valentin, qui est l'auteur qui a vu le plus de poissons, dit lui-même que c'est le plus beau de tous. Dans le mâle, la moitié du corps est d'un rouge éclatant du côté de la tête, & celle du côté de la queue dorée, ou comme semée d'un sable d'or, & cette couleur d'or est si brillante, qu'il n'y a pas de dorure qui soit comparable à la beauté de notre poisson.

Le corps de la femelle est pour la

plus grande partie blanc , mais la moitié du côté de la queue est argentée , de la même maniere que le mâle est doré.

Cependant il y a aussi des poissons qui sont blancs & noirs, avec des points d'or & d'argent , & les Chinois , qui les emportent dans les autres pays des Indes orientales, distinguent l'un de l'autre, en ce que les femelles ont quelques taches noires à côté des yeux & du nez , au lieu que les mâles ont des taches claires aux mêmes endroits.

La grande beauté de ces poissons est cause que presque dans la plus grande partie des Indes orientales, on en nourrit chez les princes & les grands seigneurs , ou dans des petits étangs faits exprès , ou dans de grands vaisseaux de porcelaine plus profonds que larges. Ces poissons étant fort petits il demandent beaucoup de soin ; il faut les changer d'eau deux ou trois fois par semaine , & laisser cette eau pendant quelques heures dans le réservoir ou le vaisseau , avant de les y mettre. Comme on prétend qu'en les touchant avec les mains ils ne viennent pas à bien , il faut pour les transmettre d'un vaisseau à l'autre,

se servir d'une truble faite exprès. On doit avoir soin que l'eau où ils se trouvent, ne se gèle pas en hyver, mais il n'est pas nécessaire que la chambre où on les tient soit fort chaude.

Ces poissons ne peuvent pas supporter un grand bruit : une agitation forte des vaisseaux où ils se trouvent, des coups d'armes à feu & de tonnerre, des orages, de la fumée de poix ou de godron, sont toutes choses qui leur sont mortelles. Comme ils aiment beaucoup à être à l'ombre, on met des herbes dans leur eau, afin qu'ils puissent se cacher dessous.

Ordinairement on les nourrit avec des oublies trempées un peu dans l'eau, des jaunes d'œuf, de la pâte & du porc maigre séché au soleil & pulvérisé après ; on leur jette encore des petits limaçons dans l'eau, parce qu'on croit que la mucosité qu'ils rendent, est leur meilleure nourriture. Mais il faut bien se garder de leur donner plus qu'il ne peuvent manger. Aussitôt qu'ils ont faim, ils montent à la surface de l'eau. On dit qu'en hyver, ils ne prennent point de nourriture

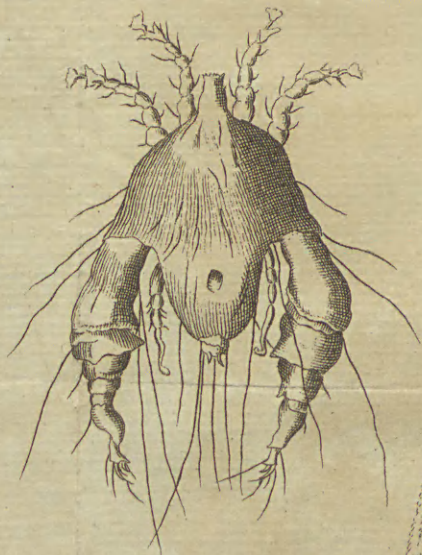
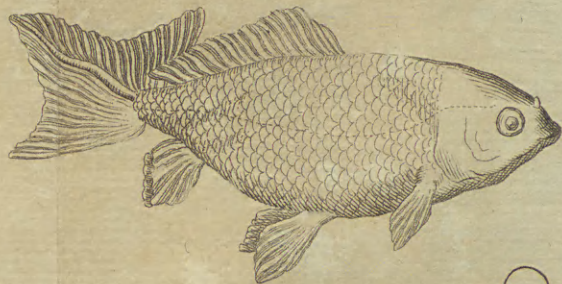
pendant que le froid dure, & qu'à Pekin on fait l'expérience de ne leur point donner à manger pendant trois ou quatre mois de la rude saison.

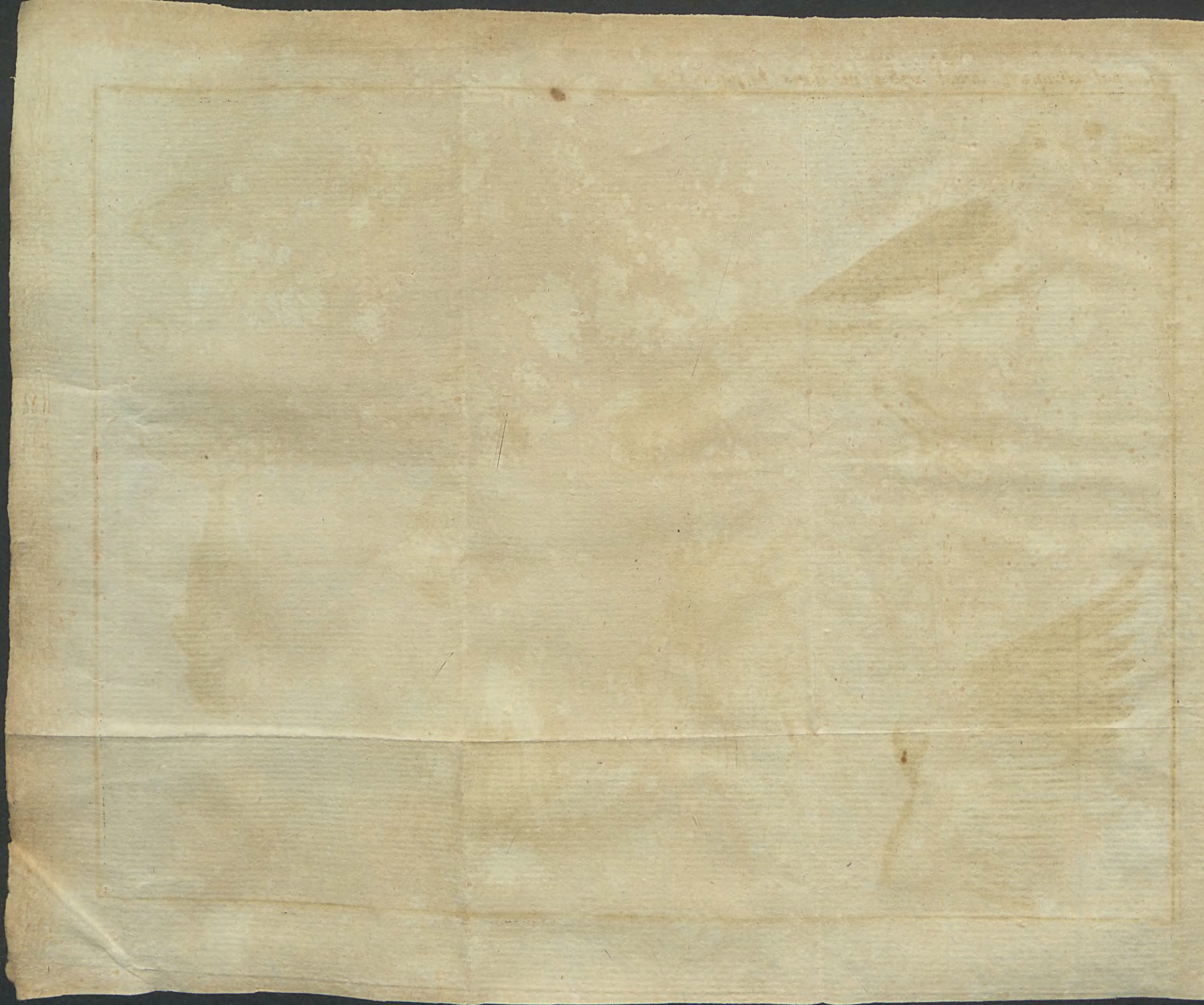
Comme ils apprennent à connoître les personnes qui les nourrissent, & qu'ils montent à la surface de l'eau, aussitôt qu'ils les entendent venir; les grands seigneurs se font ordinairement le plaisir de leur donner eux-mêmes à manger. Afin de les accoutumer plus facilement à monter à la surface de l'eau aussi souvent qu'on le souhaite; on attache au vaisseau un petit sifflet, avec lequel on leur donne le signal, quand on leur veut donner leur nourriture afin que par la suite on puisse les appeller, quand on le juge à propos, pour les voir jouer: ce qu'ils font avec beaucoup de gaieté, de vitesse & d'une manière très-amusante.

Au mois de Mai, ces poissons commencent à frayer; on met alors dans leur eau des herbes fraîches, où le frai s'attache. Lorsqu'ils ont frayé, on les change de vaisseau, & l'on expose celui qui contient le frai, pendant trois ou quatre jours au soleil, après quoi on continue de laisser le frai dans la même

eau pendant 40. ou 50. jours, au bout desquels paroissent les petits poissons, qui d'abord sont tous noirs, jusqu'à ce qu'enfin les couleurs brillantes commencent à se montrer à la queue. Dans ces vaisseaux de porcelaine dont j'ai parlé, ils ne laissent pas de se multiplier considérablement ils réussissent encore beaucoup mieux dans les étangs.

Quand ces poissons meurent, & qu'ils sont mis dans de l'esprit de vin, leurs couleurs d'or & d'argent disparaissent, mais quand ils sont séchés ils la conservent jusqu'à un certain point. Au reste on peut les voir représentés avec leurs couleurs naturelles sur la plupart des vaisseaux de porcelaine de la Chine. Or quand on fait que la nature produit en Asie dans cette espece de *Cyprinus* des poissons dorés & argentés; en Amérique dans les *Troglodytes* des oiseaux dorés & argentés, & en Afrique dans le *Protea* ou *Argyrodendron*, des arbres dorés & argentés; on conçoit aisément à quoi se doivent réduire les récits que font les mariniers de forêts, de poissons & d'oiseaux d'or & d'argent.





DESCRIPTION

*d'une singuliere espece de ciron ,
acarus avium , pedibus tertii
paris mole monstrosis , par M.
Charles de Geer.*

LEs cirons sont un genre d'insec-
tes ordinairement très-petits , qui
ont un corps rond , deux yeux , huit
pieds , & une tête pointue.

François Redi a confondu sans rai-
son quelques-uns de ces insectes avec les
poux & les pûces , pour la seule raison
qu'il en avoit trouvé entre les plumes de
quelques oiseaux.

Je vais décrire une espece de ciron
que j'ai trouvé sur un pinçon , *fringilla* ,
& qui est très-singuliere & très-remar-
quable. Ils sont si petits , qu'on a de la
peine à les voir sans le secours des ver-
res. Leur figure me surprit extrême-
ment lorsque je les examinai à l'aide du
microscope ; car je n'en avois jamais ob-
servée de si singuliere dans aucun animal ,
& je tins le premier de ces cirons mis
sous le microscope pour un insecte monf-

trueux ; mais je fus bientôt convaincu que sa figure étoit commune à toute une espece.

La tête de ce ciron ressemble assez à un cone , auquel on auroit coupé la pointe. La partie postérieure ressemble à un pain de sucre , & a à son extrémité un petit segment séparé auquel tiennent deux petites parties crochues. On voit sur la partie postérieure une tache brune un peu allongée , dont je ne sçais point l'usage.

Cet insecte a comme tous les cirons huit pieds composés de différens segments. Aux extrémités des pieds de devant il y a de petites vesicules claires , qui s'applatissent , quand l'insecte les appuye sur quelque chose. Ces vesicules tiennent à une partie mince & longue , qui tient elle-même au pied , à l'endroit où il en sort deux pointes fortes qui servent sans doute à l'animal à se tenir à tout ce qu'il rencontre. Les deux pieds de derriere sont semblables à ceux de devant , excepté qu'ils n'ont pas les deux pointes , dont je viens de parler.

Les deux piés qui se trouvent entre la seconde & la quatrieme paires , sont dans cet insecte les parties les plus sin-

gulieres. J'entens parler des deux membres gros & informes qui tiennent aux deux côtés du corps, & qui sont de véritables piés ; mais qui a jamais vû une plus grande disproportion que celle qui se trouve entre ces piés & les six autres ? Et qui se seroit jamais imaginé qu'il y eût un animal dans le monde qui eût des pieds si monstrueux en proportion du reste de son corps ? Voila bien la preuve que les ouvrages de Dieu sont merveilleux, & variés presque jusqu'à l'infini.

Ces grands piés ont à leurs extrémités au lieu de vesicules deux serres, dont l'une est très-courte, & plusieurs incisions qui les divisent. L'insecte peut les mouvoir, mais non pas avec autant d'agilité que les autres ; aussi ne s'en sert-il presque jamais pour marcher ; car ils retarderoient son pas, qui ne laisse pas d'être prompt : le plus ordinairement il les traîne après lui comme deux queues. Je crois qu'il s'en sert pour se tenir aux plumes des oiseaux.

Au reste, on verra par la figure que notre insecte a en différens endroits, surtout à la partie postérieure & à ses grands piés, nombre de poils longs &

roides. Sa couleur est un blanc tirant sur le brun.

Dans les mémoires de l'académie de Paris pour l'année 1693. on a inséré la description & la représentation d'un citron, qui s'attache aux mouches, & qui n'est pas moins remarquable par sa figure, que celui que je viens de décrire.



A treatise of the Scurvy, in three parts, &c. by James Lind M. D. Fellow of the Royal College of physicians, at Edinburgh. 8°. London 1753.

Traité du Scorbut en trois parties ; contenant des recherches sur la nature , les causes & la guérison de cette maladie , avec un détail critique & historique de ce qui a été publié à ce sujet ; par M. Lind , Docteur en Médecine du College Royal des Médecins , à Edimbourg. in-8°. Londres. 1753.

L'ART, la candeur & le jugement caractérisent cet ouvrage. Voici les motifs par où l'auteur déclare avoir été déterminé à l'entreprendre. La publication du voyage d'*Anson*, par M.

» *Walter*, où les ravages que causa le
» scorbut dans l'équipage de l'amiral,
» sont décrits avec force & énergie,
» inspira à beaucoup de lecteurs la cur-
» riosité de s'instruire sur la nature de
» cette étrange maladie. On reconnut
» que les détails les mieux circonstan-
» ciés & les meilleures descriptions de
» cette maladie se trouvoient dans les
» voyageurs. On regretta qu'ils ne fus-
» sent écrits que par des marins, & que
» nul medecin expérimenté & accoutu-
» mé à traiter cette maladie sur mer,
» n'eût jusqu'à présent donné aucune
» lumière sur ce sujet. Peu de temps
» après, la société royale des chirur-
» giens de la flotte royale, publia son
» beau plan pour la perfection des con-
» noissances médicales par les travaux
» de ses membres, à qui leur profes-
» sion donne la commodité d'étudier les
» maladies en divers temps & lieux, &
» d'apprendre les variétés qu'y apporte
» la différence des climats, des sols &
» des saisons. J'écrivis alors une petite
» brochure sur le *Scorbut*, que je me
» proposai de faire publier sous leur nom:
» mais la matiere paroissant mériter les
» plus exactes recherches, je consultai

» les divers auteurs qui ont traité de cette
 » maladie ; & j'y découvris des méprises
 » qui ont été suivies de conséquences les
 » plus dangereuses & les plus fatales.
 » Cependant , comme il n'est pas aisé
 » d'abolir de vieux préjugés , ni de ren-
 » verser des opinions établies par le
 » temps , la coutume & l'autorité , je me
 » suis cru obligé , pour y parvenir ,
 » de recueillir & présenter par or-
 » dre de temps tout ce qui a été publié
 » jusqu'ici sur le scorbut , afin que l'on
 » puisse découvrir les vraies sources de
 » ces méprises.

M. *Lind* commence son ouvrage par nous informer qu'il a suivi le plan observé par M. *Astruc de morbis venereis*. Sa première partie commence par une histoire critique & détaillée de cette maladie , où l'on voit les sentimens de plusieurs écrivains sur cette matière. L'auteur en parle avec liberté & impartialité ; il fait remarquer que , selon les descriptions anciennes , cette maladie étoit simple & uniforme : mais qu'*Eugalenus* & ses successeurs l'ont confondue avec une infinité d'autres maladies , & lui ont attribué une multitude de symptômes qui ne sont pas les siens ;

toute maladie chronique qui résistoit aux remèdes , étoit dès-lors réputée scorbutique.

L'auteur ensuite fait des observations sur les divisions du scorbut en chaud ou froid , en acide ou alcalin , en scorbut de mer & scorbut de terre ; & il rejette toutes ces divisions & distinctions comme n'étant fondées ni sur la raison , ni sur l'expérience , & ne pouvant produire que des effets funestes.

Funestes d'abord aux jeunes medecins , qui , étant prevenus que presque toutes les maladies sont comprises sous le nom général de scorbut , se flattent de posséder tout l'art de la medecine , dès qu'ils ont fait leurs provisions de recettes & de formules pour la cure de cette maladie , ce qu'ils peuvent faire aisément en ouvrant les pharmacopées , qui ne nous manquent pas.

2°. Funestes aux medecins plus expérimentés qui , au lieu de perfectionner leur art , ou d'y faire des progrès , restent à moitié chemin , en attribuant une infinité de maladies diverses à des causes imaginaires ; au lieu d'entrer dans le détail historique des differens cas , en distinguant bien l'un d'avec l'autre ,
comme

comme font les botanistes dans la description des plantes.

3°. Funestes dans le traitement même des maladies ; en ce que souvent il arrive que la maladie véritable se trouve tellement noyée & confondue parmi cette foule de distinctions & de divisions , que les meilleurs praticiens s'y méprennent , & ne la voyent pas lors même qu'ils l'ont devant les yeux. De-là vient que tant de personnes ont le malheur d'être traitées sur terre avec si peu de jugement , que le moindre chirurgien qui connoîtroit la maladie la traiteroit mieux. C'est de la même source que proviennent les pernicieuses méthodes recommandées & pratiquées sur mer.

Le dernier chapitre de cette partie est employé à prouver que le Scorbut ne vient pas de naissance , qu'il n'est ni héréditaire ni contagieux.

Les principaux chapitres de la seconde partie contiennent une recherche exacte des causes, & une description détaillée des symptômes de cette maladie , avec les moyens de la prévenir & de la guérir ; à quoi l'auteur a ajouté une théorie raisonnée.

L'auteur attribue à l'humidité de l'air la cause antécédente & prédisposante du scorbut. Il remarque que les effets sont plus pernicioeux à certaines constitutions ; à ceux qui sont affoiblis par une maladie précédente ; à ceux qui par une disposition molle & paresseuse négligent de faire de l'exercice ; & à ceux qui s'abandonnent à une humeur mélancolique. On peut appeller tous ces cas , causes secondes prédisposantes du scorbut.

Une autre cause qui influe encore beaucoup est le manque de végétaux & d'herbages , soit pour contrebalancer les mauvais effets des dispositions ci-dessus mentionnées , ou plutôt pour corriger la qualité des alimens durs & secs dont on se nourrit.

En effet , l'expérience nous montre que comme les végétaux frais & verts & les fruits murs , sont les meilleurs remèdes contre cette maladie , aussi sont-ils les meilleurs préservatifs. La difficulté d'en avoir sur mer , jointe au long séjour qu'on y fait dans un air humide , sont les vraies causes qui rendent le scorbut si commun sur cet élément.

L'auteur observe ensuite que le con-

cours des mêmes causes sur terre produit des scorbutus épidémiques tout aussi dangereux que sur mer. Dans les ports de mer froids, dont la situation est basse & humide, on remarque que les habitans sont sujets à avoir les gencives pourries, les jambes enflées d'ulceres, &c. Il en est de même de ceux qui vivent sur des bords de marais ou dans les bois, ou dans des pays sujets aux inondations, ou voisins d'étangs dont les vapeurs n'étant pas élevées assez haut par le soleil, forment des brouillards épais; tous ces gens là sont sujets au scorbut & aux fièvres.

Les pauvres gens, qui vivent dans des caves souterraines & humides, sont aussi affligés de symptômes scorbutiques: joignez à cela l'usage de poisson & de viande sèche & salée, & de farine non-fermentée, dont ils se nourrissent; la privation de fruits & d'herbages, leur pain de pois, ou de pois & d'avoine, ou de farine d'avoine, avec le gras du bœuf salé, & le manque de bonne eau, faute de laquelle ils en boivent de putride, de croupie ou de salée.

Le mauvais régime, certaine dispositions particulières du corps & des pas-

sions irrégulières de l'ame peuvent aussi conduire à cette maladie.

Parmi les diagnostics du scorbut, voici les plus connus & les plus généraux. Le visage pâlit, & se charge de boutons; on est lourd & paresseux; on hait toutes sortes d'exercices; les levres & les yeux où les vaisseaux sanguins sont les plus visibles, paroissent verdâtres. La personne cependant boit & mange bien, & paroît d'ailleurs jouir d'une bonne santé; mais ce teint & cette pesanteur indiquent le scorbut futur.

Si le changement de couleur ne précède pas toujours les autres symptômes; au moins les accompagne-t-il toujours, quand ils ont fait quelque progrès. Ceux, en qui le scorbut est formé, ont au commencement, d'abord le teint pâle & jaunâtre; mais par la suite il devient obscur & livide.

Leur pesanteur dégénere bientôt en une lassitude universelle, avec roideur & foiblesse aux genoux. Dès qu'ils font quelque exercice, ils sont excédés de fatigue, & respirent avec peine. Ces deux derniers symptômes ne manquent jamais dans le scorbut.

On a de là demangeaison aux gen-

cives ; elles s'enflent & saignent à la moindre friction : l'haleine est puante ; & si l'on examine la bouche du malade , on lui trouve les gencives d'un rouge livide , & , de plus, molles & spongieuses ; elles deviennent ensuite putrides & fongueuses ; c'est l'indice pathognomique de cette maladie. Outre le saignement des gencives , on est sujet aussi à des hémorrhagies dans les autres parties du corps.

La peau paroît sèche pendant tout le cours de la maladie , & elle est extrêmement rude ; quand il y a la moindre fièvre , on diroit de la peau d'oie : mais souvent aussi elle est lisse & luisante : en l'examinant de près , on la trouve couverte de taches rougeâtres , bleuâtres , ou plutôt noires & livides , qui ne surmontent pas la peau , & ressemblent à des extravasions causées par une contusion ; ces taches sont de différentes grandeurs , depuis celle d'une lentille jusqu'à celle de la paume de la main , & quelquefois même plus larges. Mais ces dernières sont moins communes au commencement de la maladie , étant alors ordinairement petites , & d'une figure ronde ou irrégulière. Elles paroissent le plus souvent aux jambes & aux cuisses ;

souvent aux bras, à la poitrine, & au corps, rarement à la tête, ou au visage.

Les jambes enflent à plusieurs personnes; premierement aux chevilles des piés vers le soir, & à peine voit-on l'enflure le lendemain; mais après avoir continué ainsi un peu de temps, elle avance par degrés jusqu'à la jambe, & toute la jambe devient molle & cede au toucher, plus ou moins, selon le tempérament ou autres circonstances.

Notre auteur, ayant éprouvé par plusieurs experiences judicieuses l'efficacité des plus fameux remedes, donne la préférence aux oranges & aux citrons; il croit qu'ils sont les spécifiques contre les effets terribles de cette maladie. Comme ces fruits sont sujets à se gâter, & qu'on ne peut les avoir dans chaque port de mer, & dans toutes les saisons, ni même en embarquer autant qu'il en faudroit pour préserver les équipages de ce mal, il propose le moyen qui suit pour conserver la vertu de ce fruit pendant des années, en volume plus petit & conséquemment plus commode.

Exprimez le jus du fruit, versez-le doucement, & le filtrez pour l'a-

voir plus pur ; mettez-le ensuite dans un pot de terre vernissé & ouvert , plus large par en haut que par en bas , afin de faciliter l'évaporation ; mettez le pot dans un autre vaisseau rempli d'eau , sur un feu clair ; tenez l'eau toujours presque bouillante pendant plusieurs heures , jusqu'à ce que le jus soit de la consistance d'huile échauffée ou de sirop froid : mettez-le alors dans une bouteille bien bouchée pour en faire usage dans l'occasion.

Deux douzaines de bonnes oranges pesant cinq livres quatre onces , donneront une livre neuf onces & demie de jus exprimé , & après la distillation il restera cinq onces d'extract , qui en volume égalera à peu près trois onces d'eau. Pour conserver la parfaite odeur du fruit , on peut ajoûter à l'extract , un peu avant de l'ôter du feu , une très-petite quantité de l'écorce ou pelure. On trouvera cet extract fort sain en toute occasion , particulièrement pour corriger la mauvaise eau-de-vie , & autres liqueurs spiritueuses , que les mariniers boivent souvent sans modération à bord du vaisseau. On devroit mêler cet extract avec le

rum , l'arrac & l'eau-de-vie qu'on leur donne.

L'auteur fournit plusieurs autres instructions , qui tendent toutes au même but , & qui meritent que le public y fasse attention.

En traitant de la cure , M. *Lind* considere premierement , comment & par quelle methode il faut guérir un corps scorbutique , soit que le scorbut soit constitutionnel , ou qu'on l'ait gagné par l'infection de l'air. En deuxieme lieu , les differentes manieres de traiter les scorbutiques , selon ce que requiert la variété des symptômes , lesquels meritent une attention particuliere , surtout dans les cas où la methode ordinaire n'est pas applicable. Troisiemement , il considere les differens remedes autorisés , & dont on fait usage en differens pays. Quatriemement , il finit par quelques avis & quelques reflexions utiles.

Tout ce que dit M. *Lind* est exposé avec clarté & précision. Ses ordonnances sont simples , praticables & vraissemblablement fort bonnes à suivre. Les précautions qu'il recommande sont sages & appropriées à l'état des malades. Suit après cela une théorie tout naturelle-

ment déduite des observations précédentes, & rendue sensible par des dissections anatomiques, par la nature des symptômes judicieusement expliquée; ce qui termine la seconde partie.

La troisième partie contient un abrégé fort clair de tout ce qui a été écrit sur ce sujet, depuis l'origine de cette maladie jusqu'à présent. Cet abrégé est exécuté de façon à faire honneur à la justesse & l'exactitude du compilateur; & à rendre de bons services aux medecins, qui sans être obligés de parcourir des monceaux de livres, trouvent ici une histoire complete & instructive d'une maladie qui jusqu'à présent n'a jamais été bien connue.

Nous ne devons pas conclurre cet article, sans remarquer que l'auteur déclare les secours qu'il a reçus de ses savans correspondans, parmi lesquels il compte l'auteur d'une lettre inserée dans le *London-Magazine*, contenant une description du scorbut dont furent attaqués les soldats du fort *Guillaume* dans les montagnes d'Ecosse, l'an 1751.

Dimostrazione concernente lo stabilimento d'una fabbrica d'ogni sorte di tele Olandine ed altre, con uso di macchine di nuova invenzione affatto non più viste in verun dominio dell'Europa e nella quale saranno le varie tele perfezionate con più sollecitudine e con minori spese di quelle che ordinariamente si fanno in Francia, Olanda ed altrove. In Firenze l'anno 1753. nella stamperia di Gio. Paolo Giovanelli in 4^o. pag. 12.

LE sieur Prieur, Lorrain, qui s'annonce pour l'auteur de ce projet, tâche d'y démontrer la grande utilité des fabriques de toiles. Il cite quelques passages du dictionnaire de Savari sur les toiles, & du livre de Joshua Gée Anglois, des *Considérations sur le commerce & la navigation de la grande Bretagne*, pour prouver que ces sortes de

fabriques sont des plus propres à procurer un accroissement de population.

La machine qu'il propose comme nouvelle & unique pour le dévidage des fils, jouera, à ce qu'il dit, par le moyen de l'eau, & au défaut d'eau à force de bras, mais avec un peu plus de dépense. L'effet qu'elle produira, sera de mettre une femme en état de faire plus de fil qu'elle ne sauroit en faire avec les quenouilles, & rouets à filer ordinaires; par exemple, si elle peut en quatorze heures de temps filer avec les quenouilles ordinaires deux onces de lin, elle pourra, au moyen de la machine en question, en filer 7 onces en 12 heures. Il dit encore que cette machine pourra occuper quatre à cinq cents fileuses & plus; & que lorsque quelques-unes d'elles seront obligées d'interrompre leur travail pour nouer quelque fil qui se sera cassé, ou pour autre chose, cela n'empêchera pas les autres de continuer le leur.

Enfin, après avoir fait tout son possible pour mettre en considération les avantages qu'on peut retirer des fabriques de toiles, & que l'on peut considérablement augmenter par le moyen de cette machine, l'auteur passe à un compte figuré,

où il détaille les dépenses qu'il faudra faire, & d'où il résulte que de 15814. écus florentins & 2. livres qu'il faudra pour mettre à exécution son projet, il y aura un gain annuel, toutes dépenses déduites, de 8056. écus.

Avec un tel avantage, il paroît surprenant qu'il ne se soit pas encore formé en Toscane une compagnie pour faire cet établissement ; mais n'est-ce pas la preuve que le ministre n'est pas tout-à-fait bien assuré de l'habileté & des talens du projetiste ? D'ailleurs, comme il tient cette machine fort secrète, c'est-à-dire le modèle qu'il en a fait, on ne peut blâmer personne de ne pas croire, les yeux fermés, à sa prétendue démonstration.

L'on a fait quelques objections à l'auteur sur le blanchissage des toiles : mais il répond en forme de note à la fin de sa *démonstration*, que l'on ne peut lui objecter que l'imperitie, où l'on est par rapport à cet objet ; mais que c'est là un mal à quoi on peut facilement remédier. Cette réponse n'est pas sans réplique.

Gens qui ont eu sous les yeux ce projet, & le plan de la nouvelle machine qui y est énoncée, assurent qu'ils n'ont de nouveau l'un & l'autre que la propo-

sition que l'on en fait dans le pays , où il n'a jamais été question de ces sortes d'établissmens. La machine , à peu de différence près , est semblable à ces grandes roues qui sont en usage pour le dévidage des soies. Si donc jamais on venoit à la monter , il ne seroit pas aussi aisé que le prétend le sieur Prieur , d'en tenir la construction secrète au public.

A la fin de cet ouvrage, on trouve une note des différentes espèces de toiles que l'on pourroit ourdir au moyen de la fabrique projetée.

L'on n'en a tiré que 60. exemplaires qu'on a envoyés dans quelques places de commerce & à Vienne ; mais jusques à présent infructueusement.



COMPENDIO della relazione del celebre Botanico Pier Francesco Micheli , &c.

Abregé de la relation Botanique du célèbre M. Pierre François Micheli.

M On sieur le comte de Richecourt a fait imprimer l'extrait de l'ouvrage du fameux Micheli , sur l'herbe dite *Orobanche* , pour en rendre la connoissance plus facile aux gens qui sement & recueillent des feves. L'on pourra voir dans la feuille hebdomadaire du sieur Lami du 7. Juin 1754. un extrait d'un livre imprimé à Naples, qui l'avoit déjà été à Florence en 1752. sous le titre de *Ragionamento sopra i mezzi più necessari* , & qui fut dédié à M. le comte de Richecourt, par le P. Montelatici. Mais il est à propos de remarquer que l'auteur du *Ragionamento* ne dit rien qu'on ne puisse trouver dans les ouvrages qui ont déjà paru sur l'agriculture , & sur-tout dans celui qui a pour titre *la Nouvelle maison*

rustique, ou æconomie générale de tous les biens de la campagne, &c. La relation du célèbre Micheli sur l'herbe *Orobanche*, fut imprimée à Florence en 1723. in 8°. La nécessité où l'on se trouve actuellement d'extirper cette herbe parasite, qui se propage toujours de plus en plus en Toscane, a fait naître aux amateurs de l'agriculture l'envie d'en rendre l'extirpation plus familière aux paysans. Cette méchante herbe n'est commune en Toscane que depuis environ quarante ans. Elle s'y est introduite avec des fèves que l'on tira de l'étranger en temps de disette, & parmi lesquelles il y avoit de la graine d'*Orobanche*. Elle se manifesta d'abord dans le terroir de Livourne, où on la sema, ensuite dans celui de Pise, puis dans les campagnes; & petit à petit elle gagne les autres terres de Toscane, où elle a été jusqu'à présent inconnue.

C'est à l'occasion du *Ragionamento* du pere Montelatici, dédié à M. de Richcourt, que quelques personnes formèrent le projet de l'établissement d'une académie d'agriculture; elles s'assemblerent avec ce Ministre pour discourir des moyens de faire fleurir cet art; mais *hoc opus, hic labor est*: depuis on ne s'est

plus revû. Les gens qui composent cette prétendue académie sont pour la plupart fort ignares dans l'agriculture ; & ce qui est pis encore , ils manquent de fonds : c'est donc une entreprise vaine quant à présent ; on fait cette remarque avec d'autant plus de plaisir , que l'on espère que le Journal étranger ne parlera pas de cette académie , comme ont fait les gazettes & quelques ouvrages périodiques. Ce n'est plus le temps où la Toscane puisse fleurir par des établissemens nouveaux. Celui de la société Botanique qui a un jardin & des fonds , en est une preuve. Il languit , & encore plus la peinture, la sculpture & la musique. Les Médecins sont morts.

Ces deux morceaux Italiens pourront ne pas paroître d'une grande utilité : le premier parce qu'il parle d'une machine qu'il n'explique pas ; le second parce qu'il traite d'une espece d'ivraie dont nous n'avons pas à nous garantir : l'Orobanche ne nous gagne pas, comme en Toscane ; mais cette Orobanche a donné occasion de concevoir un fort beau projet , une académie d'agriculture. Il a manqué en Toscane pour des raisons particulieres ;

mais si on le vouloit exécuter en France, quelles raisons le pourroient faire manquer ?

Pour la machine à filer, si on ne croit pas qu'elle soit fort utile, c'est sans doute à cause de son imperfection : mais si on en imaginoit une qui fit en une heure l'ouvrage d'un mois, je la croirois merveilleuse.

Je fais bien qu'on objecte à toutes ces machines qui abrègent & facilitent les opérations des arts & métiers, qu'elles rendent des milliers de bras inutiles : mais sans décider la question, qu'on me permette au moins de mettre en problème si c'est un si grand mal que les femmes rendues inutiles au travail, soient renfermées uniquement dans les soins domestiques que la nature a exigés d'elles ; & que les hommes tournent vers la culture des terres, les forces & l'industrie qu'ils consomment dans des ateliers.

*SUITE des discours politiques
de Monsieur Hume. Troisième
discours sur l'équilibre de la puis-
sance.*

DANS ce discours qui ne cede en rien aux précédens pour la justesse des principes , & la solidité des raisonnemens , l'auteur met d'abord en question , si le systême de balance ou d'équilibre de puissance n'est entré que depuis ces derniers siècles dans la politique des nations , ou si c'est l'expression seulement qui est nouvelle. Il tient pour le dernier , & le prouve par l'exemple de la ligue des puissances Asiatiques contre les Medes & les Perses , rapportée par Xenophon , dans son institution de Cyrus ; par celle des villes de Grece qui unirent leurs forces contre Athenes , pour lui enlever la souveraineté de la Grece , union qui produisit la guerre du Peloponese ; & après la décadence d'Athenes , lorsque Thebes & Lacedémone se disputoient la prééminence , par l'attention qu'eurent les Athe-

niens & d'autres peuples de Grece à se
jetter toujours dans le parti du plus foible,
pour la conservation de l'équilibre. » Ils
» soutinrent Thebes, dit-il, contre Sparte
» jusqu'à la bataille de Leuctres, gagnée
» par Epaminondas, après laquelle ils
» prirent parti pour les vaincus, sous
» prétexte de générosité; mais en effet
» pour ne pas laisser prendre trop d'ascen-
» dant aux vainqueurs. »

Il renvoye, pour appuyer d'autant
plus son opinion, à la harangue de Dé-
mosthene en faveur des Megalopolitains,
où le système de l'équilibre de puissance
est plaidé avec autant d'intelligence & de
rafinement, que le puissent faire nos plus
grands politiques modernes; & à celle
du même orateur, qui fit marcher la
Grece sous les banieres d'Athenes contre
la Macedoine, d'où s'ensuivit la bataille
sanglante & décisive de Chéronée.

Il lui importe peu que le motif des
villes de Grece fût la simple jalousie ac-
tuelle, ou une politique plus prévoyante
& plus raisonnée: l'effet étoit le même
dans l'une & l'autre supposition. Tou-
jours est-il constant que dès qu'une puis-
sance paroissoit s'élever au-dessus des au-
tres, celles-ci ne tardoient pas à se liguier

contre elle ; & qu'elle voyoit entrer dans la ligue jusques à ses alliés & ses amis.

» Le même principe qui avoit donné
» naissance à l'Ostracisme à *Athenes*, & au
» Petalisme à *Syracuse*, cette politique
» en apparence farouche & ombrageuse
» qui s'en prenoit à tout citoyen que
» son mérite plaçoit au-dessus des autres,
» fut aussi le mobile qui suscita des enne-
» mis à ceux des états de la Grèce qui
» sembloient avoir le dessein de prendre
» de l'empire sur les autres. »

Le monarque Persan n'étoit qu'un petit prince à l'égard de ses forces, comparé avec toutes les républiques *Grecques* ; c'est pourquoi il étoit de son intérêt de prendre parti dans leurs querelles, & de soutenir le plus foible contre le plus fort ; *Alcibiade* donna cet avis à *Tissaphernes*, & il prolongea de près d'un siècle la durée de l'empire des *Perfes* ; aussi-tôt qu'on s'en départit, & que le génie supérieur de *Philippe* parut sur la scène, ce vaste & fragile édifice croula avec une rapidité, dont il y a peu d'exemples dans l'histoire.

Ce fut, dit M. Hume, le système de l'équilibre de puissance, déjà connu & adopté, qui conserva pendant plusieurs

siècles les partages faits entre les généraux d'Alexandre. Ce fut le même système qui liguait contre Antigonus, soupçonné d'aspirer à la monarchie universelle, les autres princes Grecs qui le battirent, & sauverent leurs états par la victoire d'Ipsus. Voilà aussi pourquoi les Ptolémées favorisoient aujourd'hui Aratus & les Achéens, demain Cléomène & Lacédémone, pour opposer toujours quelque une des républiques Grecques à la puissance formidable des Macédoniens.

Monsieur Hume croit que c'est d'après l'histoire Romaine qu'on a supposé que les anciens n'avoient pas d'idée de l'équilibre de puissance; parce qu'en effet, dit-il, jamais il ne se forma de ligue pour arrêter les progrès des Romains malgré leur ambition manifeste & leurs tentatives journalières pour s'agrandir de proche en proche. On les laissa tranquillement subjuguier tous leurs voisins l'un après l'autre. Lors même des guerres Puniques, où il étoit visible qu'il s'agissoit entre Rome & Carthage de l'empire universel, nul prince ou état ne parut s'alarmer, ni s'inquiéter de l'événement. Philippe de Macédoine demeura neutre, jusqu'à ce qu'il vit Annibal gagner de la

superiorité. Et alors , ce qui paroît fort contraire au système de l'équilibre , ce fut avec le vainqueur qu'il fit alliance , à des conditions plus étranges encore que l'alliance même. Il stipula qu'il aideroit les Carthaginois à la conquête de l'Italie , après quoi ils l'aideroient lui-même à leur tour à assujettir les républiques Greques.

Les Rhodiens & les Achéens sont fort célèbres dans l'histoire pour leur sagesse & leur politique ; les uns & les autres cependant assisterent les Romains dans leurs guerres contre Philippe , & contre Antiochus ; & ce qui donne lieu de croire que l'idée de la balance n'étoit pas familière à ces siècles-là , c'est que les historiens qui nous rapportent ces traités faits au préjudice de l'équilibre , ne s'avisent jamais de les blâmer.

Massinissa , *Attalus* , *Prusias* , en satisfaisant leurs passions particulieres , furent , comme les autres princes , instrumens de la grandeur Romaine , & semblent n'avoir jamais soupçonné qu'ils se forgeoient à eux-mêmes des chaînes , en avançant les conquêtes de Rome. Une simple ligue entre *Massinissa* & les Carthaginois , auroit sauvé les uns & les autres , fermé aux Romains l'entrée en

Afrique, & conservé la liberté au genre humain.

L'unique prince dans l'histoire Romaine, qui semble avoir entendu l'équilibre de la puissance, est *Hieron* roi de *Syracuse*. Quoiqu'allié de *Rome*, il envoya des secours aux *Carthaginois*, pendant la guerre des auxiliaires, jugeant nécessaire, dit Polybe, tant pour conserver ses états en *Sicile*, que pour s'assurer l'amitié des Romains, que Carthage subsistât, de peur que par sa ruine, ils ne fussent en état d'exécuter, sans opposition, tout ce qu'ils voudroient entreprendre.

La maxime de conserver l'équilibre, ajoute notre auteur, est si bien fondée sur le sens commun, qu'il est impossible qu'elle ait échappé à toute l'antiquité, en qui nous trouvons, à d'autres égards, tant de pénétration & de discernement. Si cette maxime n'étoit pas si généralement connue que de notre temps, elle l'étoit au moins des Princes les plus sages, & des politiques les plus expérimentés; & même actuellement, qu'elle est connue des spéculatifs, elle est encore souvent négligée dans la pratique.

Après la décadence de l'empire Ro-

main, continue M. Hume, la forme de gouvernement établie par les conquérans du Nord, les empêcha de pousser plus loin leurs conquêtes, & maintint pendant long-temps chaque état dans ses propres limites. Quand le vasselage & la milice féodale furent abolis, le genre humain fut de nouveau allarmé du danger d'une monarchie universelle, qui faisoit craindre l'union d'un grand nombre de Royaumes & principautés dans la personne de l'Empereur *Charles-Quint* : mais la puissance de la maison d'Autriche étant fondée uniquement sur des états étendus, mais divisés; & sur son opulence qui consistoit principalement dans des mines d'or & d'argent, il y avoit plus lieu de croire qu'elle se dissiperoit avec le temps par ses vices internes, que de craindre qu'elle renversât les boulevards qu'on lui opposoit. Et en effet on l'a vu décheoir, comme on devoit s'y attendre.

M. Hume prétend ensuite que la maison de France a succédé à celle d'Autriche dans le projet de la monarchie universelle, ou qu'au moins, on a eu lieu de craindre qu'elle ne l'eût formé. Mais le succès d'une nation qui combat pour
des

des causes légitimes ne fussent pas pour lui supposer des vues ambitieuses; & le Prince pacifique qui nous gouverne a fait plus qu'il ne falloit pour guérir nos voisins de ces soupçons chimériques, en sacrifiant au repos de l'Europe, ses avantages, ses prétentions & ses conquêtes.

Au reste, M. Hume paroît ne pas embrasser aveuglément les préventions nationales de ses compatriotes contre la France, & blâmer leur acharnement.

» La même paix qui fut conclue à Ris-
 » wick entre la France & l'Angleterre
 » en 1697. avoit, dit-il, été offerte dès
 » 1692. aux mêmes conditions. Celle qui
 » fut conclue à Utrecht en 1712. auroit
 » pu l'être dès 1708. à Gertruydenberg
 » tout aussi avantageusement; & nous
 » aurions pû consentir à *Francfort* en
 » 1743. au même traité que nous avons
 » été forcés d'accepter à *Aix-la-Chapelle*
 » en 1748. Donc, ajoute-t-il, la moitié
 » de nos guerres avec la *France*, & tou-
 » tes les dettes qu'elles nous ont occasion-
 » nées proviennent plus de notre animo-
 » sité imprudente, que de l'ambition de
 » nos voisins ».

» Cette indisposition déclarée que nous
 » laissons voir contre la France fait qu'à

» la moindre brouillerie avec cette puis-
» sance, nos alliés comptent sur nous com-
» me sur eux-mêmes ; qu'ils se refusent
» aux accommodemens les plus raisonna-
» bles , & que nous payons de nos bourses
» & de notre sang , leur opiniâtreté.

M. Hume blâme sa nation en général de prendre trop de chaleur dans les querelles d'autrui , & d'y mettre trop du sien. Il propose, pour la reformer , l'exemple des Athéniens , qui , dégoûtés & las de se mêler de tous les différends de leurs voisins , ne prirent plus de part aux guerres étrangères , que par les complimens qu'ils envoyoient faire aux vainqueurs.

Il trouve de l'inconvénient , (& c'en seroit , en effet , un grand pour sa patrie) que de mettre tout un peuple sur un pié militaire , & de n'avoir plus pour sujets que des soldats. Il prédit la ruine des nations , qui suivroient ce plan. Mais il nous semble que ce sont là de ces questions problématiques qui dépendent des circonstances , & qu'on ne sauroit réduire en maximes générales.

EXTRAIT d'une lettre Portugaise , écrite de Lisbonne aux Auteurs du Journal Etranger , du 5. Juin 1754.

JAI à vous communiquer, Messieurs; deux phénomènes très-singuliers, auxquels je n'ai ajouté foi que sur le rapport de mes yeux; vous leur donnerez place dans votre journal, si vous jugez qu'ils en méritent la peine.

Le premier est une petite fille que j'ai vue à Lisbonne, le 12 mai de cette année, nommée Marie. Elle est née le premier mai 1747. à Alcanede, bourg de la Province d'Estramadure auprès de Santa-Cruz, de Manuel Ansunes, & de Marie da Sylva ses pere & mere. Cet enfant, qui n'a que sept ans, a déjà près de quatre piés de hauteur, une tête extrêmement grosse, & des membres robustes & gigantesques; son visage est tout couvert de grands poils de diverses couleurs, & de différentes mesures; sur le front, ils ont dix lignes de longueur, & sont de la couleur du poil des singes communs; ceux des sourcils ont un pou-

ce & demi de long, & sont ainsi que les cils des paupieres, d'un noir très-foncé; ceux qui couvrent le reste du visage sont d'un pouce de longueur, & fort blancs; sur la levre supérieure, ils sont plus courts & d'un châtain clair; sur le reste du corps ils sont tous blancs & rouffus; & sur l'épine du dos, où il y en a davantage, ils sont blancs aussi, & ont un peu plus d'un pouce de long. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les cheveux de cette fille velue n'ont aucun rapport avec ses autres poils; qu'ils ont la longueur & la finesse ordinaire aux cheveux; leur couleur est d'un brun obscur.

L'autre phenomene est un petit garçon, âgé de huit à neuf ans, né à Angola d'un negre & d'une negresse. Je le vois tous les jours chez le capitaine Antroine-Pierre de Andrade, dont il est esclave ainsi que ses pere & mere. Ce petit negre qui se nomme François-Xavier, a la peau extraordinairement blanche: cela étonne d'autant plus que la negresse sa mere assure n'avoir jamais eu de commerce avec aucun blanc, & que son maître & son mari cautionnent l'assurance qu'elle en donne. Ce qu'il y a

de très-certain , c'est que François-Xavier pour le reste est absolument negre, ayant le nez écrasé, les levres grosses, & les cheveux, quoique d'une blancheur à éblouir, frisés comme la laine noire des negres ordinaires. Ses cils & sourcils sont aussi blancs que ses cheveux; mais ce qu'il y a de plus remarquable en lui, c'est l'imparfaite conformation de ses yeux, il les a toujours tremblotans, & si on les expose au grand jour, leur prunelle paroît, & brille comme une étoile, qui, d'un jaune couleur d'ocre, seroit entouré d'un cercle de couleur bleu très-pâle: c'est que la choroïde se voit toute entiere à travers l'uvée qui est transparente; aussi ce jeune enfant a-t-il la vue si tendre qu'il ne peut absolument supporter l'éclat de la lumiere; il m'a assuré que de jour il ne voyoit point du tout; mais que de nuit, ou dans l'obscurité pendant la journée il distinguoit parfaitement toute sorte d'objets: du reste il a la peau des mains fort rude & un peu chagrinée à la mode des negres, quoique partout ailleurs il l'ait douce & unie.

Il me semble que dans l'histoire de l'académie des sciences, année 1744. p. 12. il est fait mention d'un enfant à peu

près semblable, dont un académicien témoin oculaire avoit fait le rapport à l'académie.

Quelle explication raisonnable peut-on donner de la cause de ces jeux de la nature ? Ce sont des mysteres qu'il ne nous est point encore permis de dévoiler ; il est toujours bon cependant de les rendre publics, cela occasionne souvent des recherches & des réflexions, dont les philosophes peuvent tirer de grands avantages. C'est dans ces vues, Messieurs, que je vous en fais part. J'ai l'honneur d'être, &c.

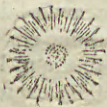
La couleur du petit negre François-Xavier n'étonneroit point tant en Portugal, si on y étoit plus au fait de ce qui arrive aux negresses dans nos colonies des Antilles. La blancheur de l'enfant ne doit point du tout faire soupçonner la vertu de la negresse mere, quoique mariée à un negre : si elle avoit eu commerce avec un blanc, & qu'elle en eût conçu, son fruit auroit eu ce que l'on appelle dans nos colonies le sang mêlé & eût été mulâtre. Témoin un accouchement singulier qui embarrassa fort nos medecins américains, il y a près de trente ans, lorsque au petit Gouave chef-lieu de notre colonie de Saint Domingue, une très-belle negresse qui partageoit sa tendresse entre son amant negre & son maître blanc, détrompa ce dernier de sa fidélité, & les naturalistes de l'impossibilité de la su-

perfection, en mettant au monde sur les quatre heures après midi un petit negre avec tous les traits de l'amant negre, & sur les cinq heures immédiatement suivantes un petit mulâtre d'une parfaite ressemblance avec le maître. Ces couches extraordinaires donnerent matiere aux dissertations de tous les savans Créoles & aux réflexions ingénieuses du docteur Haillot habile medecin, qui avoit accompagné M. de Montholon Intendant des Isles sous le vent en qualité de Medecin du Roi.

Il y a deux autres événemens qui concourent à disculper entierement la mere du petit negre François-Xavier; le premier est la naissance d'un negre blanc tout semblable à lui, qu'un homme très-digne de foi nous a assuré avoir vû au fond de l'Isle à Vache, un des principaux quartiers de saint Domingue, lequel étoit âgé de 5 à 6 ans en 1743. à qui il ne manquoit que la couleur noire, pour être entierement negre, & dont la mere étoit une pauvre negresse de jardin qui n'avoit eu nulle espece de rapport avec aucun blanc. Le second événement qui justifie la negresse d'Angola est l'accouchement curieux d'une negresse, que sa couleur toujours blanche, depuis sa naissance avoit fait regarder pendant dix-huit ans comme une espece de monstre semblable aux mulets, à qui l'impossibilité de se reproduire devoit faire expier, disoit le public prevenu, l'irrégularité de sa naissance. On veilla secrettement sur sa conduite, sans qu'elle pût se douter qu'on songeât à l'épier: elle eut indifferemment accointance avec des blancs & avec des noirs; & enfin elle devint enceinte. Sa grossesse fut bientôt le sujet des conversa-

tions & des reflexions du quartier de Leoganne , & sa délivrance fut l'objet de la curiosité des principaux habitans de cette magnifique plaine ; la plupart voulurent y assister. Elle accoucha en leur présence , & à leur grand étonnement , d'un petit negre qui est aujourd'hui noir comme geai.

C'est en 1744. que sont arrivées ces couches si prodigieuses , & que l'on n'oubliera jamais en Amerique. Le beau champ pour nos doctes naturalistes ! Quelle mine abondante pour leurs précieuses recherches ! Ces contradictions bizarres dans les loix reçues de la génération ne doivent-elles pas leur paroître aussi dignes de leur examen , que les nouvelles vibrations de l'électricité ? Mais ne portons point un regard téméraire sur des mysteres , que les génies les plus pénétrans ne sondent qu'à tâtons & n'approfondissent jamais qu'à demi. Nous n'avons entrepris dans cet article que d'annoncer des faits : ils sont annoncés , & notre tâche est remplie.



*LETTRE de Milord Hell. . . . à
Milady sur la sagesse &
le bonheur ; traduite de l'anglois
du London-Magazine.*

JE suis donc dans mon desert, charmante & adorable B. . . . tu vas juger toi-même du profit que j'en retire. Les causes du bonheur de la vie, la vraie sagesse, & le secret d'éviter les pieges du siecle, voilà le sujet de mes réflexions journalieres ; ton nom seul & tes charmes me causent des distractions ; & je suis heureux dans le partage de ma journée, puisque mon esprit & mon cœur y trouvent leur satisfaction.

Quoiqu'il soit rare de m'entendre raisonner de bon sens, cesse de t'en étonner. Dois-tu être plus surprise de ce changement, que tu le fus le jour où je volai dans tes bras, préférant tes graces & ton aimable caractère aux charmes séduisans & trompeurs d'Orfise ? Je ne suis plus au sein des hommes ; j'ai quitté le tumulte des sociétés ; & les sentimens que je te

vais tracer se sont gravés dans mon cœur, par les plaisirs de la solitude.

La tranquillité est un excellent maître; d'un coup d'œil elle nous fait apercevoir le vrai, & nous apprend à le distinguer du faux.

C'est la solitude, plutôt que Venus, qui est la véritable mere de l'amour sincere, de cet amour que la sécurité d'ame accompagne, de cet amour qui n'annonce que sentimens & que plaisirs, qui ne permet que des larmes de satisfaction, des soupirs de tendresse, & des sermens de fidélité. Ce fut la solitude qui t'engagea mon cœur; c'est-elle qui me donne le loisir de réfléchir sur cet amour, d'examiner quel en fut le principe, quel en fera le terme. Tes charmes, ton caractère, mon bonheur le firent naître; il ne s'éteindra qu'avec ma vie.

C'est elle aussi qui me fait jeter un coup d'œil chagrin sur moi-même. Que de malheurs & de contradictions j'entrevois! La faux de la mort m'assiège; les inquiétudes me troublent; l'affliction m'abat; les passions me captivent; mes desirs m'étourdissent; des momens de satisfaction m'enivrent; mon cœur sensible, ou plutôt ma foiblesse, me tient

courbé sous le poids d'une chaîne que la
parque seule peut briser.

Si la solitude ne me donne pas un
cœur nouveau & une ame plus ferme ,
du moins elle me fait remarquer la cap-
tivité de mes sens. Quand l'orgueil re-
gne dans mes volontés, la bassesse de la
matiere me montre l'humiliant tombeau
de ma vanité. Que je suis loin d'un état
tranquille ! Je t'adore, chere B. . . . je
jouis d'un bonheur complet. Près de toi,
le desir & le plaisir me consomment tour à
tour , un feu divin m'anime ; je suis au-
dessus des hommes : c'est l'amour lui-
même attaché à sa proie.

Mais bientôt après, que je tiens un
langage différent, quand je parcours im-
patiemment tous les défauts qui font la
honte de mon existence ! Je me flatois
d'être aimé ; je vois tout-à-coup que je ne
dois être qu'un objet de haine & de mé-
pris. Semblable à ce peuple errant & va-
gabond, qui, éloigné de sa patrie, haï de
tout le monde, persécuté en tous lieux,
guidé par le malheur & les malédictions,
n'ose approcher du lieu de sa naissance,
craignant d'y rencontrer le bras vengeur
d'un Dieu prêt à le réduire en poudre, &
plus disposé à le punir qu'à lui pardon-

ner; honteux de ma laideur interne, je m'éloigne de toi; & le seul instant qui m'en sépare est un tourment cruel. Les transports de joie, qui m'enflamment en te voyant, sont changés, dès que je te perds, en desespoir & en douleur.

Parmi ces contrariétés, j'entends la voix du bonheur qui m'appelle. C'est un cri qu'entendent les mortels, ou qu'ils peuvent entendre. Il console les infortunés, & flatte agréablement l'oreille des heureux. Les uns s'en retournent couronnés, des jeux olympiques; tandis que les autres couverts de poussière, suent encore au milieu de la carrière, pour atteindre au but, & n'y arriveront peut-être jamais.

Cette voix du bonheur se fait entendre à tous: mais chacun l'entend différemment. Drusus, cet avare qu'on rencontre à chaque pas dans une inquiétude extravagante, amasse infatigablement: il enferme dans ses coffres & sa santé & ses thresors. Plutus, ce dieu aux yeux creux, à la démarche inquiète, ce dieu qui craint la pauvreté au milieu de l'opulence, qui se trouble & se livre au desespoir, lorsqu'il pense qu'il seroit aussi misérable qu'Irus, s'il ne lui restoit que

ce que le bon droit lui a donné, & ce qu'un travail honnête lui a fait gagner ; ce Dieu a petri Drusus de ses mains : sa félicité le bourelle, sa richesse est son supplice, les trésors d'autrui sont son enfer ; il vit & meurt tourmenté du démon de la rage, & piqué du serpent de l'envie. L'insensé a cru que les richesses suffiroient pour faire son bonheur.

L'ambition a quelque chose en apparence de moins hideux : mais sous des dehors trompeurs, elle renferme la source & le comble de tous les maux. Pour un Abdolonime tranquille sur le throne, mesuré dans ses vœux, juste dans ses desseins ; on trouve cent Denis que l'horreur du crime environne, cent Busiris que le sang humain nourrit. Ces monstres ont des flatteurs ; mais ces vils flatteurs se croiroient des héros, s'ils avoient la force de leur plonger un poignard dans le sein : *les amis d'un tyran sont toujours des ingrats.* D'un autre côté, on trouvera cent Alexandres, cent Mahomets seconds, cent Charles de Suede, qu'un desir de gloire mal entendu porte à se baigner dans le sang des hommes. Les familles défolées, les villes en cendre, les

royaumes ravagés sont la trace à laquelle on reconnoit leur course ; & le deuil de l'univers est la source du bonheur pour eux. Infortunés qu'ils sont , un philosophe tranquille dans sa retraite les brave & rit de leurs desseins ; qui tombent aussi promptement qu'ils sont mal concertés. Grands de la terre , qu'il est honteux d'être un objet de pitié & de mépris , quand on devroit être un objet de respect & d'adoration ! On vous plaint d'autant moins dans vos malheurs qu'on reconnoît qu'ils ne sont pas l'effet du hasard.

Se former un cœur constant & inébranlable contre la vicissitude du sort , contre les revers fréquens d'une fortune aveugle ; c'est le destin du sage. Qu'il voye aujourd'hui sa barque triomphante sur les flots , glorieuse du secours & des faveurs des zephirs , qui de leurs douces haleines semblent la soutenir sur la surface des eaux ; d'un air de dédain , il rit des fausses bontés du sort qui le caresse dans ce moment , pour le faire échouer plus rudement contre un écueil , & l'abîmer dans un précipice.

Si la fortune l'éleve du fond du néant au comble de la prospérité , il a toujours

si présente à l'esprit la comparaison de son ancien état avec le présent, qu'il est sans cesse en état de voir l'intervalle immense qu'il y a de l'un à l'autre. Les vertus sont sa loi ; son cœur législateur sévère lui interdit également la bassesse & la vaine gloire. Il ne rampera devant son égal : il n'ambitionnera pas non plus de le voir ramper à son tour. Enfin le sage, avant de regner sur les hommes, cherche à regner sur lui-même. On croit qu'il est beau d'être le maître des mortels : mais que sert-il de commander à l'univers, quand on ne se commande pas à soi-même ?

Souverains de la terre, qui tenez dans vos mains les vastes rênes du monde, qui faites gémir sous vos loix des sujets malheureux ; qui d'un coup d'œil décidez de leur vie & de leur mort ; qui n'avez un sceptre à la main, que pour en faire sentir le poids terrible : que je serois malheureux, si j'enviois votre sort ! Vous, Titus, vous que la clémence des dieux montre à la terre pour la soulager un moment du poids de la tyrannie ; vous qui ne comptez vos jours que par vos bienfaits ; vous qui prisez plus un cœur que vous vous liez par la bienfaisance, que

cent provinces soumises à vos loix par la force des armes : que je serois malheureux , si je n'admirois pas le bonheur de votre destinée ! Images vivantes des dieux , qui les faites connoître plutôt par votre clémence & vos vertus , que par les éclats de votre tonnerre , regnez éternellement. La douce joie , dans laquelle votre cœur nage , ne vous dit-elle pas que vous jouissez du vrai bonheur ?

Riches du siècle , hommes d'aujourd'hui , vous que le jour précédent a vu dans le néant & la bassesse ; vous que la pitié ne touche jamais , instrumens maudits des vengeances célestes ; vous , dont les vêtemens mis dans le pressoir ne rendroient que le sang de vos concitoyens ; que je serois malheureux , si j'enviois votre sort ! Vous , généreux mortels , qui êtes plus contents de rendre votre frère heureux que de l'être vous-mêmes ; vous que tout l'univers voudroit voir maîtres de ses trésors, sûr de trouver une ressource dans ses besoins ; vous qui n'êtes pas tant glorieux de vos richesses , que satisfaits des acclamations d'un peuple que vous vous êtes rendu ami par vos bienfaits & votre tendresse : que je serois

malheureux , si je n'admirois pas le bonheur de votre destinée !

Faux Stoïciens, sectateurs d'une morale autant orgueilleuse & ridicule, qu'elle paroît sévère & dure aux yeux du limité vulgaire ; vous, qu'un masque hypocrite fait voir ennemis de vous-mêmes , & qui ne l'êtes que de vos semblables ; vous que la félicité d'autrui amaigrit plutôt que vos feintes austérités ; vous, enfin, qui séduisez le peuple par un faux air d'humilité & de vertu : faux dévots , que je serois malheureux d'envier votre sort ! Mais vous, charmans philosophes, dévoués à la société, qui reconnoissez votre frere dans celui qui a des défauts , comme dans l'homme le plus vertueux ; vous qui louez sans feinte & sans bassesse , qui reprenez avec amitié , sans déguisement & sans aigreur ; vous qui vous faites aimer , parce que vous aimez sincèrement ; vous que rien n'allarme dans le danger , que l'adversité n'ébranle point , que la fortune n'enorgueillit pas , que l'œil de la mort n'a jamais vu trembler ; mortels, dignes de décider du sort de l'univers , que je serois malheureux , si je n'admirois pas le bonheur de votre destinée !

Voilà , plaisir de ma vie , aimable
B.... voilà mes occupations. Que ne
puis-je connoître aussi aisément tes sen-
timens , comme tu connois à présent
ma façon de penser ! Adieu ; que tu dois
être heureuse , si le vrai honneur dépend
de se savoir tendrement aimée de son
amant !



A C A D E M I E

D E

BENEDICTINS ALLEMANS.

SUR la fin de l'année passée , il parut chez Stadler à Kempten, un programme , qui contient le plan d'une société littéraire que des Bénédictins Allemans se proposent de former.

Ce programme est divisé en sept sections.

La premiere désigne les sortes d'ouvrages à quoi s'occupera la société. Elle s'appliquera surtout à l'histoire , & à l'explication d'anciens monumens ; & les membres qui la composeront s'aideront mutuellement de leurs connoissances , de leur érudition , & de leurs lumieres.

Dans la seconde, on détermine le nombre d'académiciens qui pourront être admis , la forme & les engagemens de l'académie.

La troisieme explique en particulier les fonctions du protecteur , du président , du directeur , du proviseur , du secretaire

& de l'historiographe de la société.

Dans la 4^{me} on déclare qu'on choisira pour membres des Savans dans tous les genres d'érudition ; mais toujours préféablement des Benedictins Allemands, auxquels on adjoindra deux de chaque congrégation étrangère ; qu'au reste on recevra un nombre illimité de membres honoraires de tous les états, ordres & religions.

Dans la cinquieme , on trouve l'exposition des devoirs , que la société s'impose , lesquels consistent principalement , en ce que chaque membre présentera dans l'espace d'un an , à compter du jour de sa réception , un mémoire écrit en latin , & en état d'être imprimé ; que les membres répandus en Allemagne seront tenus d'envoyer tous les mois quelques nouvelles littéraires au directeur ; que les membres de l'Académie travailleront eux-mêmes assidument à des ouvrages relatifs au but de son institution.

Dans la sixieme section , on trouve spécifiés les titres de quelques ouvrages , auxquels la société se propose de travailler ; à savoir , *Collectio conciliorum , per Germaniam celebratorum ; bibliotheca historica Germaniæ ; apparatus scriptorum rerum Germanicarum ; di-*

plomatum collectio amplior ex omnibus Germania tabulariis; thesaurus antiquitatum Germania; historia Germania pragmatica; Germania sacra, à l'exemple du Gallia sacra; Monasticon Teutonicum, à l'exemple du Monasticon d'Angleterre; opus diplomaticum Germano-Benedictinum; Bullarium Benedictinum, solas summorum Pontificum bullas complectens; Apostolatus Benedictinorum per Germaniam, &c. Elle promet en même-tems de donner des éditions complètes des œuvres de quelques-uns, tels que Boniface, Alcuin, Rabanus Maurus, Jean Tritheme, &c. Outre cela, elle compte donner au public, de trois mois en trois mois, sous le titre de *Museum Germano-Benedictinum*, ou *Collationes Patrum societatis litterariae Germano-Benedictinae*, un volume de mémoires, où elle insérera les éloges des membres qui viendront à mourir. La septieme section expose la maniere dont se tiendront les assemblées académiques, & plusieurs particularités, qui concernent la constitution de la société. Nous devons observer, avant de finir, que ce sont les travaux littéraires de l'ordre de S. Benoît en France, que cette société prend pour modèles; & que ne doit-on point attendre de l'imitation de tels exemples?

T A B L E
DES MATIERES

Contenues dans le JOURNAL ETRAN-
GER, pour le mois d'Août 1754.

N O U V E A U <i>systeme sur l'ame des bêtes : par le comte Louis Barbieri.</i>	Page 3
<i>Suite de l'essai sur le mouvement vital : par M. Whytt.</i>	39
<i>L'existence de Dieu démontrée par la con- tingence de la matiere : par le chevalier Adami.</i>	69
<i>Almet , histoire orientale.</i>	80
<i>Suite du triomphe de l'amour , chant troi- sieme.</i>	109
----- <i>Chant quatrieme.</i>	121
<i>Chelonis , tragédie Italienne.</i>	137
<i>Description du moineau blanc & des pois- sons d'or & d'argent : traduite du suedois , avec la figure gravée.</i>	156
<i>Description d'une espece de Ciron : par M. Charles Geer.</i>	185
<i>Traité du Scorbut , en trois parties : par le docteur Lind.</i>	189

<i>Description d'une nouvelle machine pour faire de la toile.</i>	202
<i>Description de l'herbe Orobranche , con- nue dans la Toscane.</i>	206
<i>Suite des lettres politiques de M. Hume , troisième lettre sur l'équilibre entre les puissances.</i>	210
<i>Extrait d'une lettre portugaise sur deux phénomènes.</i>	219
<i>Lettre sur la sagesse & le bonheur , tra- duite du London-Magazine.</i>	225
<i>Académie de Bénédictins Allemans.</i>	235

E R R A T A.

ON s'est plaint , & on a eu raison de se plaindre , de plusieurs fautes d'impression échappées dans les volumes précédens , & sur-tout dans celui du mois dernier ; pour y obvier à l'avenir , nous ayons changé d'imprimeur , & pour remédier au passé , nous allons indiquer les corrections les plus essentielles à faire dans le volume précédent.

Page 9 ligne 17 , ses compatriotes du
sujet de la plus vive joie , lisez , ses com-
patriotes de la plus vive joie. Pag. 24 lig.

12 , depositaire des amans , *lis.* deposti-
taire des plaintes des amans. *ib.* 28 j'aime,
disoit-il , *supprimez* *Life.* Pag. 25 lig. 2 ,
des feux purs , *lis.* des feux si purs. Pag.
29 lig. 3 , cette nation frivole & legere ,
supprimez legere. Pag. 31 lig. 3 *après*
sein , *mettez un point.* *ib.* telle que , *lis.*
Tel que. *ib.* lig. 7 *après* ce cher epoux ,
mettez deux points *au lieu d'un.* Pag.
33 lig. 6 , mais descend toi-même ,
lis. Muse , descend , toi-même. Pag. 39
lig. 4 , son fin rival , *lis.* son fier rival.
Pag. 43 lig. 26 , le sein des belles peut-
il , *l.* le sein des belles ne peut-il ? Pag.
102 lig. 6 sa disposition , *l.* la disposition.
Pag. 106 lig. 24 , Locteur , *l.* Docteur.
Pag. 217 lig. 27 , on vit sans éclat , *l.* on
vit dans l'éclat.

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monsei-
gneur le Chancelier , le JOUR-
NAL ETRANGER du présent mois.
A Paris , ce 3 d'Août , 1754.

LAVIROTTE

KSIĘGOZBIÓR

MARCINA

WYKŁAD



5939-KZ

5969 u2

